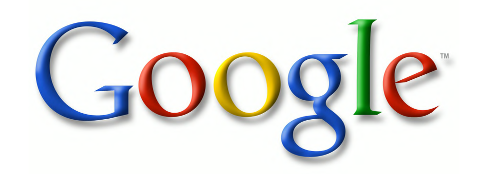

Google




600091299-



William Moore.
Appleton.

LETTRES
DU PAPE
CLÉMENT XIV.
TOME TROISIEME,
Premiere Partie.

LE prix de ces deux Volumes, *brochés*, eſt de 3 liv. 10 ſ.
Reliés en veau, 4 liv. 10 ſ.

LES *Perſonnes qui voudront avoir les deux Parties reliées* en un ſeul volume, *le payeront* 4 liv. 4 ſ.

On trouve chez le même Libraire:

LES deux premiers Volumes des Lettres de CLÉMENT XIV, nouvelle Edition, ornée d'une nouvelle Planche en taille-douce, où ſe trouve en médaillon le *Portrait très-reſſemblant & fini* de ce Pape, *grand in-12*, 1776. *Brochés*, 5 liv.
Reliés en veau, 6 liv.

Les mêmes, en petit format, quatrieme Edition, *la plus correcte*: les deux Volumes *reliés en veau*, 3 liv. 10 ſ.
Brochés. 2 liv. 13 ſ.

Le Tome troiſieme ne tardera pas à paroître: le prix des deux Parties *brochées* en un ſeul Volume, ſera de 1 liv. 16 ſ.
Reliées en veau, 2 liv. 5 ſ.

Analyſe de l'Ouvrage du Pape BENOÎT XIV, ſur les Béatifications & Canoniſations, (dont il eſt parlé pluſieurs fois dans les Lettres de Clément XIV,) par M. l'Abbé *Baudeau*. Nouvelle édition, *in-12*. *Relié en veau*, 2 liv. 5 ſ.

LETTRES
DU PAPE
CLÉMENT XIV
(GANGANELLI),

Traduites de l'Italien & du Latin ;

AVEC

Des DISCOURS, PANÉGYRIQUE, & autres Pieces intéressantes de ce Pape, nouvellement recueillies :

ON Y A JOINT

Des Particularités sur sa Vie Privée, & des Anecdotes, traduites de l'Italien ; avec un Eloge de ce même Pape, imprimé en Latin, à Rome.

TOME III, *Premiere Partie.*

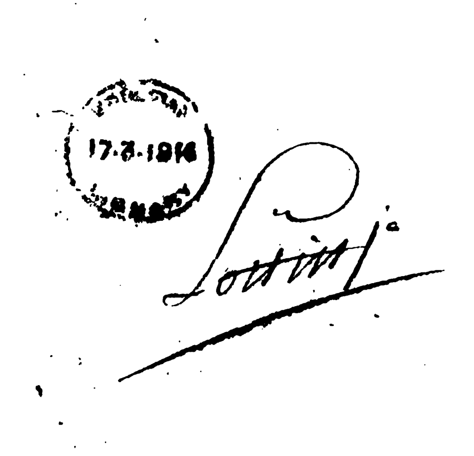


A PARIS,

Chez LOTTIN LE JEUNE, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVIS
DU LIBRAIRE.

Lorsque je donnai les nouvelles Editions des deux premiers Volumes de ce Recueil, je me fis un devoir de n'y point ajouter de nouvelles Lettres, quoiqu'on en eût reçu plusieurs dans le cours de leur réimpression. Je m'imposai cette loi, pour ne point obliger les personnes qui voudroient avoir l'Ouvrage entier, d'en acheter coup sur coup plusieurs Exemplaires ; & afin que le supplément pût servir indifféremment à completter toutes ces Editions.

On espere donner sous quinzaine, ce troisieme Volume en petit in-12, *caractere neuf, & tout-à-fait conforme à l'Edition des deux premiers, imprimés en petit papier. On réunira les deux Parties de ce format en un seul Tome, que l'on mettra à un prix modique pour satis-*

faire les personnes jalouses sur-tout du bon marché.

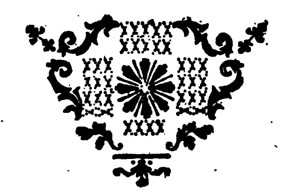
Je me trouve obligé de répéter ici qu'il s'est fait une multitude de Contrefactions des deux premiers Volumes de ces Lettres, & qu'elles se répandent encore tous les jours avec profusion dans les Provinces, & même dans la Capitale; mais je puis en même temps instruire le Public de la différence qui se trouve entre ces Editions furtives & l'Edition de Paris, faite sous les yeux de l'Editeur. Comme ce n'est que l'avidité qui a fait naître toutes ces Contrefactions, elles ont été faites avec tant de précipitation, de négligence, & même de lésinerie, qu'il ne sera pas difficile de les distinguer.

On a supprimé dans l'une la Planche, *dans une autre le* Portrait du Pape en Médaillon; *& dans celle où se trouve la Planche, elle est si affreusement copiée, que ce n'est plus qu'une charge & une vraie caricature. Dans une de ces contrefactions, on a retranché les*

Notes qui ſe trouvent au bas des pages de l'Edition de Paris, qui cependant ne ſont pas inutiles pour l'intelligence du texte. Enfin, outre que toutes ces Editions frauduleuſes ſont remplies de fautes, elles ſont encore défigurées par des malpropretés typographiques, & même par des omiſſions eſſentielles; je veux dire, des phraſes entieres ſautées, qui changent tout-à-fait le ſens du diſcours.

Quant à l'Edition de Paris des deux prêmiers Volumes, loin d'avoir ces défauts, elle a été on ne peut plus ſoignée, & l'on n'y a rien épargné. La nouvelle Planche (pour la ſeule troiſieme Edition) qui eſt ſupérieurement gravée, & dont j'ai fait faire pluſieurs cuivres, afin de n'en donner que de bonnes Epreuves, eſt un objet de dépenſe qui équivaut les frais d'un Tome de plus. On a apporté les mêmes ſoins, la même correction, la même exactitude à ce nouveau Volume, imprimé à l'inſtar des deux premiers, & qui doit leur ſervir de ſuite.

Au reste, afin qu'on puisse distinguer plus aisément, & au premier coup-d'œil, cette Edition des Editions contrefaites, elle sera signée *au dos du frontispice des Tomes* premier & troisieme : *enfin dans la seconde Partie de ce Troisieme Volume, on trouvera le Médaillon de Ganganelli gravé en bois, que les Contrefacteurs n'auront pas tout d'abord ; & quand ils le copieront, ils le feront si affreusement, suivant leur usage, que leur Contrefaction n'en sera pas pour cela moins reconnoissable.*



AVERTISSEMENT.

CE Volume n'a besoin ni de Préface ni d'apologie, pour mériter les suffrages du Public : outre qu'il est la suite d'un Livre déja traduit en plusieurs Langues, répandu dans tous les Pays, estimé dans toutes les Cours ; il porte tellement l'empreinte de l'immortel Ganganelli, qu'on reconnoît à chaque page, son ame, son cœur, son génie. J'en atteste le portrait historique de cet illustre Pontife ; portrait sorti de la plume

vigoureuſe d'un Savant d'Italie, qui eut le bonheur de connoître particulierement Ganganelli, & qui le préſente ainſi dans une Lettre datée du 20 Novembre 1776. Je prie mes Lecteurs d'y faire attention; & ils trouveront entre la perſonne de Clément XIV & ſes Lettres, que j'ai publiées, la plus parfaite conformité.

Giuſto criterio, poſſeſſo delle proprie paſſioni, rettitudine di cuore, eſtenſione di viſte formavan la filoſofia propria, e primigenia di Ganganelli. Qualche pé-

Un juſte diſcernement, l'art de contenir ſes paſſions, une droiture de cœur, une vue étendue formerent la premiere & véritable philoſophie de Gan-

ganelli. Elle avoit été ombragée par celle de Scot dans laquelle il fut élevé ; & l'on pourroit dire que la petitesse de sa cellule avoit en quelque sorte, limité la grandeur de son ame.

Cependant il faut convenir qu'il devoit au cloître la modération d'un esprit vaste, qui alloit trop loin dans sa jeunesse, quoiqu'il fût toujours accompagné des plus excellentes moeurs ; qu'il lui devoit le désintéressement que lui inspira la Religion dont il étoit l'éleve ; la prudence de se taire,

nombra gli avea recato il Scotismo in cui era stato rallevato, e la ristretezza della sua camera avea limitato la grandezza del suo cuore.

Non è pero che dal chiostro non avesse anche guadagnato qualche profitto. Deve a quello la moderazione del suo gran' spirito, che in giovinezza fu veramente curioso, tuttoche accompagnato sempre da innocenza di costume ; deve il disinteresse nato dall' avere avuta nutrice la Religione ; e deve la prudente dissimulazio-

ne, e la fuga d'egli onori, diventata in lui sistematica, per non esser bersaglio delle persecuzioni. La Lettura de più famosi libri (principalmente Francezi) la conversazione degli uomini di spirito, ed una certa famigliarità presa colla verità, gli ridono in parte che gli avea tolto il chiostro.

La memoria che avea felicissima, l'avea reso eccellente nella storia cronologica della chiesa, e faceva parte della sua Teologia.

enfin la fuite des honneurs devenue en lui systêmatique, pour ne donner prise ni à la persécution, ni à l'envie. La lecture des bons Livres (sur-tout des Livres François), la conversation des hommes d'esprit, une certaine familiarité avec la vérité, lui rendirent ce que la vie retirée avoit pu lui ôter.

Une mémoire excellente en avoit fait un des hommes les plus célebres dans la partie chronologique de l'histoire de l'Eglise; & cette science tenoit un rang distingué dans sa théologie.

Voyant qu'il ne pouvoit compter ſur les futilités des Péripatéticiens, juſtement rejettées dans un ſiecle où l'on ſait analyſer & raiſonner, il porta un eſprit d'obſervation ſur les différens Gouvernemens de l'univers, & ſur les diverſes Nations: ce qui l'avoit rempli des plus beaux théorêmes de politique & d'économie. Je l'ai ſouvent entendu diſcourir avec plaiſir ſur ces ſortes de matieres.

Veggendo di non poter contare ſulle triche peripatetiche sfatate dal ſecolo d'ella ragione, e dell' analiſi, lo ſpirito d'oſſervazione che portato avea ſu i vari governi eſteri e nazionali, l'avea fornito di bei teoremi di politica, e di economia. Io l'ho ſentito ſempre à ragionar volontieri ſu queſte materie.

La docilité de ſon cœur ne l'aſſervit point aux anciens uſages; il ſentoit la néceſſité de ſe conformer,

La docilità del ſuo cuore non le voleva pervicace nell' antiche pratiche, e perciò conoſceva la neceſſità di confor-

marsi al genio non scoretto della presente società.

La distinzione che sapeva farè tra il domma, la disciplina, e le opinioni ultramontane, li aveva dato il corragio di venire a molti tagli piacevoli all' impero. La dolcezza del suo temperamento omologata allo spirito del Vangelo gli avea ispirato i sentimenti di pace, e di tolleranza.

La vivacità del suo spirito era talvolta legata da qualche assalto ipocondriaco, onde alla gaiezza natu-

selon les regles de la discrétion, au génie de la société.

La distinction qu'il savoit faire du dogme; de la discipline & des opinions Ultramontaines, l'avoit élevé au dessus des préjugés nationaux, ce qui le rendit cher à tous les Souverains. La douceur de son caractere, amalgamée à l'esprit de l'Evangile, lui avoit inspiré des sentimens de paix & de tolérance.

Si la vivacité de son esprit se ressentoit par fois de quelqu'accès de mélancolie, alors à sa gaieté natu-

relle, il joignoit quelque dose de gaieté artificielle.

rale aggiugneva qualche dose di artificiale.

Le choix des entretiens, de légeres saillies, quelques railleries amusantes, formoient ses délassemens toujours honnêtes. Il parloit de beaucoup de choses, mais en peu de mots. Il haïssoit autant la dispute, qu'il aimoit à raisonner; & des faits qu'il racontoit, venoient souvent à l'appui de ses raisonnemens.

La celia del discorso, le leggiere percosse, e qualche giocoso inganno formavan gran' parte del suo onesto divertimento. I suoi discorsi erano molti ma brevi; amava molti argomenti, ma poco amava intraltenersi à lungo sugli stessi; e i raconti di molti casi erano spesso l'oggetto de suoi ragionamenti.

Il se fit une habitude de commander à son esprit, autant par ses efforts que par une

La moderazione del suo spirito artificiale, e virtuosa diviene in lui un abito, ed estingue-

va talvolta il suo fuoco onnimamente, conoscendo il bisogno di tenerlo affatto rinchiuso, perche inavedutamente, e violentemente non scopiasse. Era per consequenza da lui escluso l'odio, ed il fanatismo.	vertu qui lui étoit naturelle ; concentrant en lui-même sa vivacité, de peur que dans la chaleur du discours, ou par inadvertence, il ne vînt à laisser échapper ce qu'il vouloit qu'on ignorât : aussi ne connut-il jamais la haine ni le fanatisme.

Qui prouve mieux que ce portrait digne de Tacite, qu'on n'a pas fait parler Ganganelli, lorsqu'on a publié des Lettres où l'on trouve une connoissance parfaite des Livres François, & des Nations étrangeres, ainsi que des ré-

flexions solides contre le faux zele, contre la fausse dévotion; enfin où l'on trouve l'amour de la paix, & d'une tolérance conforme à l'Évangile?

Son Excellence Mgr Moñino, ci-devant Ministre de la Cour d'Espagne auprès du Saint-Siége, vient à l'appui de ces mêmes Lettres, en me marquant expressément dans une Épître toute écrite de sa main, datée de Rome le 10 Octobre 1776, *Que si elles n'étoient pas une production de Ganganelli, il faudroit que l'Auteur eût eu son esprit, sa*

doctrine, ses maximes, son caractere, sa gaieté naturelle, sa vivacité, dont il a été témoin oculaire dans de longs & fréquens entretiens.

Si j'ai rendu Clément XIV avec tant de précision & d'énergie, moi sur-tout qui n'eus le bonheur de lui parler que trois fois dans ma vie, il faut avouer que c'est devenir grand homme en peu de temps, & qu'il n'y eut jamais d'exemple d'un pareil phénomène.

Au reste, ce qu'on ne dira pas fait après coup, c'est la dédicace d'une Thèse

au P. Ganganelli, & soutenue solemnellement à Turin en 1749. On vantoit dès-lors dans cet Éloge les fruits sortis de la plume de ce savant Religieux, parmi lesquels on doit compter un petit Ouvrage écrit à la réquisition du Cardinal Cibo, & des *Réflexions sur l'Homme, sur le Zele, sur le Style, sur les Bibliotheques, sur les diverses Nations, &c.* Ces réflexions, quoique retouchées quelques années après, par le P. Ganganelli lui-même, & envoyées à divers amis, subsistoient déja avant la dédicace

de la These qui en parle ainsi: *Disertissimis ac doctissimis tuis ita delectantur scriptis, tum Præceptores, tum Discipuli, ut omnium jam terantur manibus, ac per orbem Seraphicum, absque præli adminiculo, sed solâ celeberrimi Authoris famâ, tanquam velocissimis deportata pennis, longè latèque circumferantur.*

Pour peu qu'on veuille analyser cette Épître dédicatoire qui se trouve toute entiere à la suite des Lettres, on sera convaincu que *la sagesse, la gaieté, la douceur, l'affabilité, enfin l'éloquence*

& le savoir qui brillent dans les Lettres de Ganganelli, ne sont point imaginaires.

Il y a encore d'autres Pieces de comparaison. Son magnifique Discours, prononcé au Chapitre Général de son Ordre, en 1741, à la louange de Benoît XIV (Lambertini) Ouvrage, sans doute, qu'on ne s'avisera pas de nier, prouve à chaque phrase, que Ganganelli avoit réellement une juste idée de la véritable éloquence; & qu'il n'en parla dans ses Lettres, qu'en maître qui en connoissoit parfaitement les regles.

J'aurois d'ailleurs gardé l'*incognito*, (ce qui n'étoit pas difficile), si j'avois usé d'une pieuse fraude, pour mettre sous un nom respectable un Ouvrage rempli de la plus solide Religion; mais je me suis montré, parce que je suis vrai.

Ce n'est pas connoître les Italiens; c'est même outrager Rome, que de vouloir persuader au Public, que les Lettres de Ganganelli ne peuvent être une production Ultramontaine, parce qu'on y combat le faux zele, la fausse piété, & qu'on y

parle des diverses Nations.

L'Italie renferme les hommes les moins superstitieux, & les plus éclairés, non-seulement dans le Sacré Collége, dans la Prélature, dans les Ordres Religieux, mais encore dans tous les États; & il sort tous les jours de ce Pays fécond en lumieres, des Ouvrages excellens sur la saine Théologie, sur les regles du zele, & la vraie dévotion. On va imprimer incessamment en François le Traité de Muratori, *Della Devozione Regolata*, qu'on peut appeller le renverse-

ment de toutes les superstitions ; & autant il alarmera les faux Dévots, autant il intéressera ceux qui ont une piété solide. Celui qui l'a traduit, connoit parfaitement les deux Langues ; & il ne pouvoit employer cette connoissance plus à propos, & plus utilement.

Mais qu'ai-je besoin de remonter jusqu'à Muratori, pour prouver que l'Italie connoît parfaitement les abus du zele & de la dévotion ? Un jeune Prince (1) aussi aima-

(1) Le Prince Louis de Gonzague, de Castiglione.

ble que vertueux, qu'on cite avec raiſon comme un prodige de ſcience & de génie, vient de prononcer au milieu de Rome même un magnifique Diſcours à la louange des Lettres, où il s'éleve avec la plus ſublime énergie contre le fanatiſme & contre la ſuperſtition: Diſcours ſolemnellement approuvé par le R. P. *Ricchini*, Dominicain, Maître du Sacré Palais, dont chaque page exalte les connoiſſances de notre ſiecle, & préconiſe des Ouvrages François, qu'on n'oſeroit peut-être ici louer,

ſans ſe rendre coupable aux yeux de gens peu inſtruits.

Mais, loin d'inſiſter davantage à répéter des preuves qui ſe trouvent raſſemblées dans deux petites Brochures imprimées chez *Monory*; je me contente de dire qu'on ne peut attaquer cet excellent Recueil dans ce qu'il avance contre les excès du zele & de la dévotion, ſans faire le procès aux PP. *Bourdaloue*, *Cheminais* & *de Neuville.* Il n'y a rien de plus fort que la maniere dont ils attaquent la *piété ſuperbe*, *la piété ridicule*, *la piété obſ-*

tinée ; que les couleurs avec lesquelles ils représentent certaines Bigotes enthousiastes, *qui préferent les conseils de l'Evangile aux préceptes, & qui sont dévotes, sans être réellement Chrétiennes.*

On trouvera dans ce Volume des Lettres écrites à des personnes encore vivantes : ainsi on ne répetera pas davantage, que toutes celles qu'on cite, n'existent plus ; & l'on y verra que Ganganelli envoyoit volontiers la permission de lire des Livres défendus, & qu'il a pu conséquemment accorder la

liberté de parcourir l'Histoire de *Giannone*.

La sincérité qui conduit ma plume, ne m'a point fait retrancher les phrases qu'on pourroit retrouver dans mes Ouvrages. J'ai laissé les choses telles qu'elles sont, parce que je mis réellement à contribution les Écrits de Ganganelli, dès les premieres années qu'ils me tomberent sous la main. D'ailleurs on ne se dépouille ni de son style, ni de sa maniere de penser, quand on traduit; & cela est tellement vrai, qu'on trouveroit mon

Tableau de la Mort, tout entier dans les *Nuits d'Young*, si j'en avois été l'Éditeur.

L'Édition Italienne qu'on n'a dû mettre au jour, que lorsque toute l'Europe auroit connu les Lettres dans une Langue qui lui est familiere, ne tardera pas à paroître. Quant à une Édition de ces Lettres en Italien, qu'on vient d'imprimer à Florence, ce n'est qu'une traduction littérale faite sur le François même; & qui ne servira qu'à prouver, que l'Italien qu'on se dispose à mettre au jour, est vraiment l'original.

J'ajoute à ces détails, aussi fastidieux pour des Lecteurs que pour-moi-même, que ceux qui doutent encore, mais non ceux qui veulent douter, reconnoîtront, s'ils veulent me faire l'honneur de venir me voir, que j'ai réellement en main les témoignages du plus grand poids en faveur de l'authenticité des Lettres, quoique je n'aie pu ni dû nommer des personnes qui ne veulent pas que leurs noms soient imprimés. On y lira sur-tout ce que m'écrit de Rome, en date du 4 Décembre dernier,

un homme d'un vrai mérite, & qui y tient un rang distingué, *que les Détracteurs des Lettres sont la plupart de mauvaise foi.*

Voici un exemple qui appuiera cette vérité. Me trouvant dans une respectable & nombreuse compagnie, où l'on attaquoit les Lettres en question (car c'étoit devenu une mode); je produisis une Lettre toute écrite de la main de Ganganelli, que je venois de recevoir de Rome, lorsqu'un homme d'esprit me dit très-sérieusement: *Bon! ce n'est point ici l'é-*

criture d'un Pape, mais celle d'un Clerc ! comme si les doigts d'un Religieux ou d'un Cardinal destiné à la Papauté, devoient tracer des caracteres aussi brillans que l'arc-en-ciel.

On peut conclure, d'après ceci, que l'exhibition du Manuscrit Italien, n'auroit pas fait revenir des esprits prévenus.

On n'attaque cet Ouvrage que par esprit de parti ; & cela est d'autant plus déplacé, qu'il n'y en a pas la moindre trace dans les Lettres de Ganganelli ; & que par

amour de la paix, je me ſuis même abſtenu de rapporter des réflexions, & des faits que tout autre Editeur n'eût pas ſupprimés.

Ganganelli eut toujours tellement à cœur la réunion des Proteſtans, qu'il inſiſte ſans ceſſe ſur l'eſprit de paix, de douceur & de charité. On voit que ce ſont eux qui ſont l'objet de la tolérance évangélique; dont il parle avec tant de modération & d'équité.

On trouvera à la fin de ce Volume, auſſi agréable qu'intéreſſant par ſa variété, une

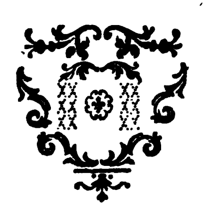
véritable Relation du Frere François, ſur la Vie privée de Clément XIV, qu'il ne faut pas confondre avec une fiction qu'on a donnée ſous ſon nom : le public éclairé en ſaura faire la différence.

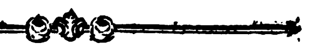
Je finis par répéter ce que dit dernierement un Seigneur de la Cour : » Quand de ſimple Religieux, on a le mérite de parvenir à la Papauté, on peut bien avoir » celui d'écrire d'excellentes » Lettres »..

Outre les principes de la plus excellente Morale qu'on

trouve dans ce Recueil, il y a une Lettre sur l'obéissance qu'on doit aux Rois, vraiment digne d'intéresser toutes les Nations, & sur-tout les cœurs François.

On a joint à la troisieme Partie de cet Ouvrage différens morceaux de Ganganelli, qui ne feront pas moins de plaisir que ses Lettres.





ERRATA

DE LA PREMIERE PARTIE

De ce Troisieme Volume.

Page,	Ligne,	Fautes,	Corrections.
26,	15,	des passions des sens	*lisez*, des passions; des sens
64	19	ne se damnent,	ne sont damnés
154	9	par la force	par l'autorité
170	13	à découvrir les	à y découvrir toutes les

TABLE
DES LETTRES

Contenues dans la Premiere Partie de ce Troisieme Volume.

AUTRES LETTRES en forme de Brefs adressés à différentes Personnes.

Fin de la Table de la Premiere Partie.



LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV.

LETTRE CXXXIII.

A M. l'Abbé FRUGONI.

MONSIEUR,

Je suis étonné que vous m'ayez choisi de préférence, pour m'adresser vos dernieres poésies, à moi qui ne connois l'art poétique que pour en parler d'une maniere vague, c'est-à-dire à la façon de

ceux qui n'en ont pas fait leur étude. Cela ne m'empêche pas cependant de ſavoir admirer tout ce que vous donnez au Public, & de ſentir mon eſprit s'allumer à la lecture d'une belle Poéſie. Il y a des Odes qu'on ne peut lire ſans participer au génie qui les compoſe.

Je compare la Poéſie à ces flammes émaillées, qu'on voit briller dans certains feux d'artifice, & qu'on n'apperçoit bien que lorſqu'on en eſt vivement affecté.

D'ailleurs il faudroit être inſenſible aux beautés de la nature, pour ne pas être touché des images que les grands Poëtes expoſent à notre vue. Il y en a, par exemple, dans notre Métaſtaſe,

& dans vos Ouvrages, mon cher Abbé, qui remueroient l'ame la plus engourdie. C'eſt un nouveau monde enrichi de nouveaux agrémens, & qui a d'autant plus d'avantages ſur nos plus belles fleurs, que celles-ci ſe fanent au bout de quelques jours, & que de magnifiques Vers vont à la poſtérité.

Je m'eſſayai, étant au Collège, à faire quelques petites Poéſies champêtres ; mais j'en fus ſi peu content, que j'avois le mérite de les brûler, à meſure que je les compoſois. Ce qui m'en reſtoit, c'eſt que cela me rendoit l'expreſſion facile, & que cela me donnoit des idées.

Il en eſt de la Poéſie, comme de bons inſtrumens qui ne veu-

lent être touchés que par des hommes habiles. Un mauvais Ouvrage en Vers, eſt un morceau de Muſique exécuté par un mauvais Violon. Tout cela écorche l'ame, révolte le goût, & fait *grincer* l'eſprit. Il n'y a point d'homme ſenſible aux élans du génie, que la beauté des Pſeaumes ne rende enthouſiaſte, malgré lui. Je vous avoue que je ſuis Poëte toutes les fois que je récite les Pſeaumes.

Quelle énergie, quels tableaux, quelle majeſté ! On ne tient plus à la matiere ; on n'eſt plus ſoi-même ; on eſt le prophete ; diſons mieux, on eſt divin.

Mais combien ne doit-on pas être affligé, quand on voit la Poéſie, qui n'étoit originairement deſ-

tinée qu'à chanter l'Éternel, (puiſque Moïſe, qui en fait un ſi magnifique uſage, eſt le plus ancien des Écrivains), deſcendre d'une telle ſublimité, pour venir diviniſer quelques mortels, ſouvent plus animaux que les animaux mêmes.

Les Poëtes, pour l'honneur de la Poéſie qui les rendoit ſi ſublimes, n'auroient jamais dû la profaner. Ils en auroient eu beaucoup plus de conſidération, & plus de gloire; & tout le monde ne ſe fut pas mis ſur les rangs pour verſifier à tort & à travers. Chacun a voulu chanter en Vers l'objet de ſa paſſion; & l'on a vu éclore de toutes parts des Poéſies auſſi indécentes que ridicules.

Toute ſcience qui dépaſſe ſa

ſphere, entraîne à ſa ſuite mille inconvéniens. Le Créateur a aſſigné des bornes à toutes choſes; & il a voulu, pour l'harmonie de l'Univers & des eſprits, qu'on les reſpectât. Sans cela il y auroit une confuſion énorme dans l'Univers.

Les écarts de l'incrédulité viennent de ce qu'on a voulu donner à la Philoſophie les attributs de la Théologie, & de ce qu'on a prétendu que la Théologie devoit procéder par démonſtrations, comme les Mathématiques.

Il en a été de même de la Poéſie, qui divine dans ſon principe, en ce qu'elle n'avoit que Dieu pour objet, eſt devenue toute terreſtre, par l'abus qu'on en fait. On a même été aſſez impie pour l'employer contre Dieu

même, tandis que ſon inſtitution n'a d'autre fin que de rendre hommage à l'Éternel, & que c'eſt réellement ſon plus beau titre.

C'eſt jetter des diamans dans du ſable, que d'adreſſer de beaux Vers à des objets périſſables. On dénature alors la Poéſie, & le Poëte ſe rend vraiment mépriſable.

Les Sciences, comme les Arts, n'ont aucune grandeur réelle, ſi ce n'eſt lorſqu'elles remontent à leur ſource.

Vous ne vous attendiez pas, mon cher Abbé, qu'une piece de Vers vous vaudroit un Sermon, d'autant mieux qu'on ne prêche pas ordinairement ſur le Parnaſſe, & que les licences poétiques donnent ſouvent aux Poëtes beau-

coup plus de liberté qu'ils n'en devroient prendre.

Si toutes vos Poésies sont comme celle que vous venez de m'adresser, j'applaudis au génie qui vous a rendu Poëte. Je la communiquerai à notre ami commun, selon vos desirs; & je suis persuadé qu'il en sera aussi content que moi.

Il faut avouer que le pays que vous habitez (le Parmesan) contribue beaucoup à exciter la verve. Je l'ai traversé plus d'une fois avec le plus grand plaisir, & en sentant que si j'avois réellement été Poëte, j'y aurois célébré ces belles plaines, ces magnifiques troupeaux qui en font l'ornement. Aussi s'apperçoit-on que vous avez fait passer dans vos Poésies

ce qu'il y a de plus riant à Parme, à Colorno & dans leurs environs.

Voilà de la Prose bien chétive pour de beaux Vers; mais comme un Poëte tel que vous, a le talent de tout embellir, vous donnerez des ornemens à cette Lettre, & vous la mettrez dans le cas de pouvoir vous faire agréer avec plaisir toute l'estime & toute l'amitié avec lesquelles je suis, &c.

A Rome, ce 10 Mars 1753.

LETTRE CXXXIV.

Au même.

JE crois, mon cher Abbé, que vous voulez absolument me rendre Poëte, en m'attachant par vos Vers délicieux; mais c'est une entreprise qui ne réussira point. Je

ſavoure plus que perſonne votre Poéſie ; mais je n'ai ni ce feu, qu'on trouve ſur le Mont-Parnaſſe, ni cette verve qui eſt ſouvent plus enflammée que le Véſuve même.

Je crois que le ſujet pour lequel vous vous intéreſſez, réuſſira à Naples. Je l'ai fortement recommandé au Prince San-Sévéro, protecteur des Sciences & des Arts, & qui eſt auſſi obligeant qu'il eſt ſavant ; mais il faudra que votre protégé travaille, ſurtout dans les commencemens. J'ai employé tout mon eſprit à lui perſuader que la profeſſion de Sculpteur ne ſouffre point la médiocrité, & qu'il faut avoir deux ames, pour en mettre au moins une dans les Ouvrages qu'on fait,

Je voudrois bien qu'il reſſuſcitât un jour ces grands Artiſtes qui ont rendu preſque parlantes nos plus belles ſtatues. Le Sculpteur a l'avantage du relief, que n'a pas le Peintre; mais le Peintre en revanche a la reſſource du coloris; & voilà comment les Arts, chacun dans ſon eſpece, ont leurs avantages & leurs inconvéniens.

S'il étoit poſſible que vous me fiſſiez un Cantique à la louange d'un Saint que de bonnes Religieuſes veulent célébrer le jour de ſa fête, vous m'obligeriez ſenſiblement.

Il s'agit de S. Cajétan, dont vous devez ſavoir la Vie; car je ſuppoſe que vous devez connoître d'autres Divinités que celles du Parnaſſe.

Vous m'enverrez cela, je vous prie, le plutôt que vous pourrez. C'eſt pour être mis en muſique, & chanté à pluſieurs voix, non dans l'Egliſe, mais dans le Couvent; ainſi c'eſt de l'Italien tout pur que l'on veut avoir.

Penſez que, malgré toute votre diligence, vous n'empêcherez pas celles qui deſirent ardemment ce Cantique, de s'impatienter.

Cinq ou ſix ſtrophes ſuffiront, & ſur-tout de votre main, attendu que par votre préciſion, comme par votre énergie, vous dites beaucoup de choſes, & très-fortement en peu de mots.

C'eſt un beau talent que celui d'être précis, & de réduire dans un très-petit cadre une multitude d'objets & de beautés.

La Profe eft très-défectueufe quand elle eft lâche; mais cela n'eft pas fupportable en Poéfie. Il n'y faut pas une épithete inutile; & il eft à propos, autant qu'il eft poffible, que chaque mot foit une penfée : c'eft ce qui rend le Taffe un Poëte admirable. Il donne tout l'effor à fon génie, en refferrant merveilleufement fes penfées. Il n'en eft pas de même de l'Ariofte & du Dante, qui font alternativement paffer leurs lecteurs dans les champs les plus fleuris & dans les campagnes les plus arides. Leur lecture reffemble réellement à un long voyage dans lequel on trouve des endroits agréables, & d'autres faftidieux.

C'eft pour vous complaire que je parle fi long-temps Poéfie;

comme c'eſt pour me procurer le plus grand plaiſir, que je vous aſſure de l'eſtime inviolable que je vous ai vouée, & avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE CXXXV.

A M. l'Abbé NICOLINI.

PERMETTEZ-MOI de n'être pas de votre avis ſur l'hiſtoire qui excite votre admiration. Je la trouve écrite avec trop de chaleur; & il y a tout lieu de croire qu'un Hiſtorien s'eſt abandonné à ſon imagination, quand il écrit auſſi vivement.

Le flegme eſt néceſſaire chez un Auteur qui doit voir les choſes de ſang froid, & les peſer avec équité. Une hiſtoire n'eſt pas un

poëme. Il y faut quelques fleurs, peu de réflexions, beaucoup de portraits, mais sur-tout une noble simplicité.

Cependant si un Historien n'a pas tout-à-la-fois du bon-sens, de l'esprit, de l'ame & du génie, il ne sera qu'un Ecrivain imparfait. Le bon sens lui est nécessaire pour bien choisir les faits, l'esprit pour les exposer, l'ame pour les animer, le génie pour en faire sortir des lumieres & des instructions.

La plupart des histoires sont plus ou moins exactes, selon l'esprit des Historiens. Un homme qui est tout de feu, rend un fait bien différemment qu'un homme qui est à la glace. Cela ne se ressemble pas; & voilà d'où vient qu'on entend, ou qu'on lit tous

les jours des chofes exagérées, fans que celui qui les rapporte ait intention de tromper; mais, entraîné par une imagination fougueufe, il enfle fes récits, de maniere à les défigurer.

Il n'y a pas deux perfonnes qui voient le même objet de la même maniere, & qui s'expriment également dans leurs récits. L'ame eft auffi admirable dans fes variétés que dans fes perceptions. Toute fpirituelle & toute fimple qu'elle eft, elle fe multiplie, comme fi elle étoit réellement divifible. Quand je penfe que c'eft d'elle que fortent tous ces Ouvrages qui rempliffent nos Bibliotheques, je ne puis m'empêcher de m'admirer moi-même, & de m'applaudir de poffèder en

moi le germe de tant de connoissances & d'idées ; & ce sentiment est encore bien plus vif, quand je fais réflexion que c'est cette même ame qui me procure le bonheur de vous connoître, de vous estimer, & de pouvoir vous dire combien je suis, &c.

A Rome, ce 23 Février 1754.

LETTRE CXXXVI.

Au R. P. Bledowski, Provincial des FF. Mineurs Conventuels de la Province de Pologne.

Mon Révérend Pere,

Je puis vous certifier qu'il n'y a point de veilles, point de peines, point de moyens que n'ait

employé, votre R. P. Aſſiſtant, pour terminer, à notre ſatisfaction, l'affaire des Mineurs Conventuels contre les Réformés, portée devant la Congrégation des Evêques & des Réguliers. Je ſuis témoin qu'il a combattu, comme Iſmaël, d'autant plus que tout le monde étoit contre lui; & que perſonne ne venoit à ſon ſecours. Je n'ai pas manqué de faire tout ce qui étoit en moi, pour la réuſſite de cette affaire; mais cela ne doit ſe compter preſque pour rien, en comparaiſon des démarches de votre Pere Aſſiſtant. Vous ne ſauriez croire combien je vous félicite, & combien je me réjouis du gain de ce procès.

Si, par hazard, on venoit à tenter de nouvelles attaques, on ne

manquera ni d'eſpérance pour en venir à bout, ni de force pour les repouſſer, ni de courage pour perſévérer.

Que le Ciel vous conſerve ; & ſoyez parfaitement convaincu que je ſerai toujours auſſi zélé pour vous & pour vos intérêts, que je vous le promets, en vous aſſurant de tout le reſpect avec lequel je ſuis, &c.

F. LAURENT GANGANELLI,
Conſulteur du Saint-Office.

A Rome, le premier Mars 1755.

LETTRE CXXXVII.

A M. l'Abbé GENOVESI.

A la vue des idées métaphyſiques dont vous avez rempli l'Ecrit que vous m'avez communiqué,

mes penſées ſur cet objet ſe ſont réveillées, & je me ſuis repréſenté, ſelon mes foibles talens, l'homme tel qu'il eſt, & tel qu'il doit être. Je l'ai vu tout-à-la-fois ſi petit & ſi grand, ſi foible & ſi fort, que j'en ai été tout glorieux, & fort humilié.

Vous jugerez vous-même ſi je l'ai bien apperçu. Je joins à cette Lettre le tableau que mon ſens intime ou mon imagination m'en a tracé; & ſi vous y trouvez ce que vous deſirez, je ſerai ravi d'avoir pu ſeconder vos intentions, & contribuer à l'Ouvrage que vous devez donner ſur l'Homme, & ſur Dieu.

Il ne s'agit pas tant de dire des choſes neuves ſur cette matiere, que de les bien dire. On dégoûte

ſouvent des lecteurs de la Métaphyſique, parce qu'on affecte d'être abſtrait. Plus les choſes ſont naturelles & ſimples, plus elles ſont belles. La Métaphyſique, pour être dans le vrai, ne doit rendre que ce que nous ſentons, quand il eſt queſtion des facultés de notre ame; autrement on ſe promene dans le pays des chimeres.

La plupart des Métaphyſiciens, tant anciens que modernes, ont cru devoir ſe faire des ſyſtêmes; & c'eſt ce qui a jetté un certain ridicule ſur la Métaphyſique; car cette ſcience en elle-même eſt très-ſimple & très-vraie.

Il n'en eſt pas des yeux de l'eſprit, comme des yeux du corps. Ce que je vois en idée, mon voi-

ſin ne le voit pas, nos idées ayant mille cauſes différentes. De-là vient cette grande diverſité d'opinions parmi les Philoſophes, & ce qui perſuadoit à Malebranche, que nous voyons tout en Dieu; & à Locke, que toutes nos ideés viennent des ſens.

J'approuve d'autant mieux vos obſervations, que vous n'êtes point ſyſtématique, & que vous ne voulez aſſujettir perſonne à votre maniere de penſer: toutes vos idées m'ont paru nettes, vos principes clairs, vos conſéquences juſtes; de ſorte qu'on dira que votre Ouvrage eſt le fruit d'un jugement ſain, & d'un raiſonnement ſolide.

Si, après l'avoir publié, vous trouvez des contradicteurs, ce

ſera une preuve que vous ne les aurez pas convaincus, & un avertiſſement pour que vous ne leur répondiez pas. Il y a parmi les Ecrivains des aboyeurs ; & il faut ſavoir laiſſer crier. On refondroit tous les hommes, qu'ils ne ſeroient pas d'accord.

Votre Livre devant paroître en latin, j'ai cru devoir vous adreſſer dans cette langue, qui m'eſt auſſi familiere que l'italien, les obſervations que vous deſirez. Si vous y trouvez quelques morceaux dignes de votre Ouvrage, il vous ſera facile, en adaptant ſeulement le ſtyle au vôtre, de les encadrer. Vous leur donnerez un mérite réel, par la maniere dont vous vous les approprierez.

Ce ſera peut-être la premiere

fois qu'une plume d'or, & une plume de plomb auront travaillé le même Ouvrage ; mais vous l'avez voulu, & je ne puis vous résister quand il est question de vous prouver toute l'étendue de mon estime & de mon attachement.

A Rome, ce 22 Juin 1755.

TABLEAU DE L'HOMME.

L'HOMME se présente sous tant d'aspects différens ; il réunit tant de contrariétés, qu'il a dû nécessairement paroître une créature toute céleste, ou un être tout animal. Par son ame il tient à Dieu de la maniere la plus glorieuse & la plus intime ; par son corps il participe au néant de la façon la plus humiliante & la plus sensible.

ensible. Ici c'est un jour qui réjouit par sa pureté, là une nuit qui effraie par ses ténebres.

De ces divers points de vue il résulte que l'homme de Lucrece n'est point celui de Descartes, ni l'homme de Spinosa celui de Pascal ; & que si l'on veut nous définir d'après nos qualités & nos imperfections, il faut interroger la Religion pour savoir précisément qui nous sommes.

Le Christianisme, à l'abri de tous les écueils, comme tenant toujours un juste milieu, nous montre l'homme sur la terre, & dans le sein de Dieu, comme dans un double centre d'où nous sommes tous sortis, & où nous devons tous rentrer.

Les regards que tout enfant

jette vers le Ciel dès le moment qu'il naît, les pleurs dont il arrose son berceau prouvent d'une maniere frappante que son origine est tout-à-la-fois charnelle & divine. Si son ame, semblable à une fleur qui ne s'épanouit que par succession, ne se développe qu'insensiblement, c'est qu'elle dépend d'un corps paresseux dans ses progressions.

Enfin l'instant vient où la raison perce ; & alors ce n'est qu'une étincelle qui produit un incendie ou une lumiere vive & bienfaisante, selon la maniere dont on la gouverne, & selon les objets auxquels elle s'attache. Je parle ici des passions des sens, de l'éducation, qui sont autant d'influences qui agissent sur l'homme, plus

ou moins vivement. Si les choſes ſenſibles le dominent, il devient le triſte jouet de tout ce qui l'environne; ſi, au contraire les choſes ſpirituelles le gouvernent, il eſt roi de lui-même, & ſa raiſon brille dans tout ſon éclat. Alors Dieu lui ſemble toujours préſent, & les créatures ne ſont à ſes yeux que des biens périſſables dont il faut uſer, comme n'en uſant pas.

La maniere d'élever les hommes, le climat dans lequel ils naiſſent; les impreſſions qu'ils reçoivent; les objets qui les entourent, forment autant de moules où ils prennent diverſes formes: ainſi l'homme né aux Indes, n'eſt point l'homme de l'Europe: ainſi l'homme élevé par Ariſtote n'eſt point l'homme formé par New-

on veut ſe gouverner avec ſageſſe ; car il y a deux hommes en nous, l'homme terreſtre & l'homme ſpirituel, qui ſont ſans ceſſe aux priſes, & qui ne s'accordent qu'autant qu'une raiſon éclairée, & un cœur droit ſervent de pilote & de gouvernail. Ainſi l'homme eſt un objet d'admiration ou de pitié, ſelon la maniere dont il agit.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit détailler ſes inconſéquences & ſes contradictions. Son ame, ſon eſprit, ſa raiſon, ſa volonté, ſemblables aux quatre élémens, quoique n'ayant rien en eux-mêmes de matériel, ſe combattent ſans ceſſe ; & il en réſulte des tempêtes, des volcans qui défigurent l'image du Créateur ; car

plus on examine l'homme, & plus on reconnoît qu'on ne peut avoir en soi-même autant de grandeur & de majesté, sans être l'émanation d'une intelligence suprême.

L'homme, quand il enchaîne ses passions, & qu'il ne leur accorde qu'une liberté raisonnable, mérite les hommages qu'on doit à la vertu, & c'est alors qu'il s'annonce pour être vraiment le maître des animaux. Les différens états qui nous sont offerts, quand notre raison peut se décider, sont autant de moyens d'arriver à la perfection; mais il s'agit de les bien choisir, autrement nous devenons des monstres dans la société, & nous troublons l'harmonie qui doit subsister parmi les créatures

raisonnables. Mais l'homme, presque toujours séduit par des objets sensibles, se trompe souvent sur sa vocation; & voilà d'où naît le choc de tant de passions diverses qui le mettent mal avec lui-même, qui troublent les familles, qui agitent les Empires, & qui obscurcissent les vertus.

Ainsi l'on voit rarement l'homme dans son vrai point de vue. On croit que c'est lui; & ce n'est qu'un assemblage de bizarreries, de goûts & d'opinions qu'il a pris chez ceux qu'il lit, chez ceux qu'il fréquente. Les études mêmes ne servent le plus souvent qu'à le dénaturer, en le dépouillant de tout ce qui lui étoit propre, & en le rendant un personnage factice.

S. Auguſtin diſoit que l'homme, conſidéré dans ſon eſſence & dans tous ſes rapports, eſt l'énigme la plus difficile à expliquer. En effet, preſque toujours diſſemblable à lui-même, il échappe au pinceau quand on veut faire ſon portrait. Par la dépendance où il eſt d'un corps périſſable & charnel, ſes penſées s'agitent, comme ſon ſang, & participent à ſa fluidité. Il n'y avoit qu'un Dieu qui pût unir auſſi intimement une ame indiviſible à une ſubſtance toute compoſée de parties, un eſprit immortel à une maſſe de chair deſtinée à ſe réduire en poudre; enfin des penſées à des ſenſations, des idées à des fibres, des affections à des nerfs.

Il ſuffit donc de deſcendre en nous-mêmes, & de nous conſidérer, pour voir un prodige toujours renaiſſant ; mais nous n'y trouvons qu'un abyme effroyable, ſi Dieu n'y occupe pas le premier rang. Chacun de nous doit lui ériger un trône dans ſon propre cœur, autrement il devient un chaos où il n'y a plus ni ordre, ni ſymmétrie.

L'ame environnée des ſens, eſt comme un roi entouré de ſes gardes; mais ſi cette ſentinelle ſe laiſſe forcer, & ſi elle n'eſt pas attentive à repouſſer les vices qui veulent uſurper la ſouveraineté, & ſe rendre maîtres de la place, l'homme alors éprouve en lui-même la plus cruelle anarchie.

Delà vient qu'il y a tant de

Matérialiſtes, & tant de perſonnes corrompues. On étouffe en ſoi-même le germe de l'immortalité, & l'ame devient ce qu'elle peut, pourvu qu'on ſuive le torrent des paſſions. Elle a beau employer le cri de la conſcience, ſon fidele moniteur; on ſe ſouſtrait à l'obéiſſance qui lui eſt due; & l'on déclare une chimere, cette ſubſtance toute intellectuelle, qu'on peut appeller à juſte titre la mere de nos penſées, de nos raiſonnemens & de nos affections.

L'homme extravague quand il attribue ces étonnantes opérations à la maſſe inerte de ſon corps, & qu'il oſe en faire honneur à l'âcreté de ſa bile, ou à l'agilité de ſon ſang. Il n'y a qu'un Être ſpirituel qui puiſſe produire

ni parvenir à le poſſéder. Comme être mixte, il eſt tout-à-la-fois ſub-ordonné aux élémens, & ſupé-rieur à l'univers. C'eſt lui qui applique les ſciences à mille cho-ſes agréables & utiles, qui s'en ſert avec le plus grand ſuccès pour rectifier ſes idées, pour éten-dre ſon eſprit & pour arriver juſ-qu'à la connoiſſance de l'Être ſuprême.

La terre ſans l'homme, n'eſt qu'un vaſte déſert; diſons mieux, qu'un tombeau : elle a beſoin de ſa main pour être cultivée, de ſa ſociété pour être habitée; de ſorte qu'elle le regarde avec raiſon, comme ſon maître & comme ſon ſouverain. Auſſi eſt-elle attentive à reconnoître ſon domaine & ſes ſoins, en lui offrant, ſelon le

cours des saisons, les plus belles fleurs & les plus excellens fruits.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que cet homme à qui la terre obéit, comme à son Roi, laisse par-tout où il passe des vestiges de ses crimes & de ses erreurs : on ne voit point de pays qui n'ait été arrosé d'un sang versé par la haine ou par le fanatisme, par l'amour, ou par l'ambition. Les vertus n'ont jamais paru dans le monde, que comme quelques éclairs qu'on apperçoit au sein des tempêtes.

L'homme cependant n'est peut-être pas aussi méchant qu'on se l'imagine : l'oisiveté l'a conduit à plus d'excès que la perversité. Les occasions de faire le mal, se multiplient chez un homme qui

ne fait rien ; & ſi l'on reproche aux femmes d'être parleuſes ou médiſantes ; c'eſt que pour l'ordinaire elles ne ſont point occupées. Je n'ai point prétendu peindre l'homme tel qu'il eſt ; mais j'en ai dit aſſez pour en donner une juſte idée, & pour le faire convenir lui-même qu'il eſt un tout quand il s'unit à Dieu ; & qu'au contraire il n'eſt que néant quand il s'en détache.

La raiſon ſans la Religion, ſemblable à ces exhalaiſons lumineuſes qui ſe forment au ſein de la nuit, n'éclaire que pour conduire à quelque précipice.

Ce ſiecle en offre les plus triſtes exemples, lui qui, malgré l'eſprit & les connoiſſances dont il eſt décoré, paroît oublier Dieu

même, pour courir après des fantômes, & pour les révérer.

Tout le monde devroit naturellement ſe révolter contre une pareille abſurdité ; mais le nom de Philoſophe donné à ceux qui mettent en problême l'immortalité de l'ame, & l'exiſtence de la Divinité, en impoſe à la multitude, & fait qu'on regarde comme des oracles infaillibles les Sophiſtes les plus pernicieux.

Que l'homme rentre en lui-même, qu'il interroge ſon ame, ſon cœur, ſa conſcience, enfin toutes ſes facultés ; & il trouvera les plus forts argumens en faveur de la Religion ; mais il faut pour cela qu'il enchaîne ſes ſens, qu'il maîtriſe ſes paſſions ; car ce ſont autant de menteurs, autant d'im-

ton; l'eſſence eſt la même, mais les nuances ſont ſi différentes, que c'eſt toute une autre façon de penſer & de percevoir.

Auſſi devons-nous regarder comme l'effet d'une providence toute particuliere le bonheur de naître ſous un gouvernement qui rectifie nos penſées, & au ſein d'une famille qui nous donne des principes de ſageſſe.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que tout homme, dans quelque pays qu'il puiſſe naître, eſt redevable envers Dieu, envers le prochain, envers ſa patrie; & qu'il doit chercher à s'inſtruire de la vérité, pour n'être pas la dupe d'une fauſſe religion, & pour ſe garantir de la ſuperſtition. Ce qui n'eſt pas moins certain, c'eſt que s'il eſt

ſimple Citoyen, il doit travailler par ſes ſueurs & par ſes talens à ſe rendre utile à la ſociété; & que s'il eſt d'un rang élevé, il doit payer un tribut au Public, ou par ſon application, ou par ſa bienfaiſance, ou par ſa valeur. Celui qui paie de ces trois manieres eſt vraiment un grand homme, & la reconnoiſſance lui doit des ſtatues.

L'homme vit preſque toujours dans un pays ennemi, en vivant avec lui-même : un ſang qui bouillonne, une imagination qui s'égare, des deſirs qui ſe combattent, des paſſions qui s'allument, forment une guerre inteſtine, dont les ſuites ſont ſouvent les plus funeſtes. La vie ſe paſſe à lutter contre ſoi-même, quand

inſtans qui s'écoulent entre les deux extrêmités de notre naiſſance & de notre fin ſont rapides. Je les compare à un éclair qui ſort d'un nuage pour y rentrer; de ſorte qu'on peut dire dans un ſens figuré, que tout homme naît & meurt dans l'eſpace d'un jour. Sa naiſſance eſt le crépuſcule, ſon enfance l'aurore, ſa virilité le midi, ſa mort le ſoir. Alors tous les objets diſparoiſſent réellement pour lui, & une nuit éternelle l'enveloppe de ſes ténebres, à moins qu'il ne ſoit éclairé de la lumiere incréée dont les Juſtes ſeront remplis.

Ce grand objet ne doit point échapper à l'homme. S'il veut être ce qu'il faut qu'il ſoit, qu'il ſe repréſente ſouvent la Mort

tenant l'urne fatale où toutes les générations sont en poudre. Voilà notre spectacle, si nous voulons vivre en Philosophes Chrétiens. Ainsi l'homme n'est ici bas qu'une ombre qui ne fait que passer ; & c'est dans l'Eternité qu'on doit le contempler, si l'on veut en avoir une haute idée. C'est sans doute un plus beau spectacle que le firmament même, de voir à sa naissance & à sa mort cette espece de vermisseau qui s'appelle *homme*, passer en un clin-d'œil jusque dans le sein de Dieu, au moment que la terre croule sous ses pieds, & qu'une vie temporelle lui est ôtée pour faire place à une vie toute divine.

Il est étonnant que cet homme, né pour de si grandes cho-

ſes, ſoit auſſi peu curieux de les connoître, & qu'il s'incorpore avec les objets les plus vils & les plus miſérables, pendant qu'il eſt attendu dans un autre monde pour s'identifier avec la Divinité même.

Les Philoſophes, à raiſon de l'importance de la choſe, ne ſe ſont point aſſez occupés de cet inſtant où l'homme n'eſt plus rien ſur la terre, pour être un tout dans l'éternité. Leurs regards ont paru s'arrêter ſur un tombeau; & une ame immortelle qu'on doit naturellement ſuivre en idée, quand elle ſe dégage des liens qui l'attachoient ici bas, ſemble n'avoir plus ni exiſtence, ni durée.

Je ſais que la nuit du ſépulcre eſt un chaos que nous ne

pouvons débrouiller, tant que nous languiſſons dans cette vallée de larmes. Je ſais que, malgré tout ce que la foi nous a révélé de certain ſur cet article, nous ſerons dans la derniere ſurpriſe en entrant dans l'éternité. C'eſt un goufre où toute notre raiſon ſe perd, & que nous ne connoîtrons jamais que lorſque nous le verrons.

A chaque homme que nous voyons diſparoître pour aller dans la région des morts, nous devons être aſſurés que toutes les facultés de ſon eſprit acquierent alors une activité ſurprenante qui ſert à lui faire ſentir d'une maniere ineffable ſon bonheur, ou ſon malheur éternel.

L'homme paſſe dans l'autre vie,

comme il eſt venu dans celle-ci, ſans ſavoir où il arrive. Quand on a perdu la perſpective de ce monde auquel on étoit accoutumé, il s'en préſente une autre, mais ſi extraordinaire & ſi ſublime, qu'elle n'a aucun rapport avec celle-ci.

Nous avons beau nous appliquer aux ſciences, nous élever par le moyen de la Religion, juſqu'à l'Être incréé; cette vie n'eſt, à proprement parler, que la vie du corps, tant nous ſommes tyranniſés par les ſens, & par les beſoins, au lieu que la vie future eſt exactement la vie de l'ame. Elle s'y épanouira comme dans ſon centre; elle ne ſera plus empêchée par une maſſe de chair qui retardoit toutes ſes opérations, &

& qui la confondoit avec des objets terreſtres, au point qu'on s'y laiſſoit prendre, ſi l'on n'avoit le ſoin de faire taire les paſſions. Ainſi il faut réunir le préſent & l'avenir, la terre & le Ciel; enfin ce monde & l'autre, pour connoître parfaitement l'homme; car il appartient réellement à la vie préſente & future, de maniere que nous n'avons que l'ombre de lui-même, ſi nous ne le ſuivons au-delà du tombeau. C'eſt-là qu'il eſt attendu pour connoître ſa grandeur; & qu'il ſe verra comme un nouveau Phénix qui ſort de ſa cendre tout ſuperbe & tout radieux; alors il apprendra que ſa deſtinée n'étoit pas de végéter, mais qu'elle étoit de vivre dans l'Être des êtres.

Si l'homme étoit attentif à ne ſe conſidérer ici-bas que ſous le point de vue de ce qu'il doit être à la mort, il ſe hâteroit de compléter ſon exiſtence par la ferveur de ſes deſirs ; il voudroit qu'on lui parlât ſouvent de ce moment heureux où il ſera dépouillé de cette miſérable vie qui retarde ſa gloire & ſa félicité.

La mort pour laquelle on a tant d'averſion, eſt cependant pour l'homme l'inſtant le plus lucide & le plus glorieux, s'il a rempli ſur cette terre ſa tâche avec fidélité, ſelon les loix que la Religion preſcrit.

Je me figure l'homme de bien au moment qu'il meurt, comme le ſoleil qui, après avoir été couvert d'un nuage épais, perce enfin

à travers les ombres & les brouillards, & s'annonce avec le plus grand éclat; les besoins de cette vie, ainsi que les passions, sont autant de nuages qui nous obscurcissent, & qui nous dérobent à nous-mêmes la vue de nos grandeurs & de nos facultés.

Je ne m'étonne point si la mort faisoit la méditation continuelle des Philosophes Chrétiens. Lorsqu'elle est bien vue, elle n'offre à l'homme rien que de grand, rien que de consolant. Mais nous n'en jugeons que par l'horreur des tombeaux, c'est-à-dire, par tout ce qui n'a rapport qu'avec nos corps; & alors elle nous paroît le spectacle le plus affreux. C'est ce qui faisoit dire à S. Charles Borromée, que si la mort étoit

l'ennemie du corps, elle étoit la bonne amie de l'ame, & que l'homme n'entendoit pas bien ses intérêts, quand il ne la desiroit pas.

Devrions-nous haïr un moment qui nous comblera de gloire & de félicité? Le corps est un frêle édifice qui doit nécessairement se renverser, pour que l'ame se trouve dans son centre. Il est comme ces échafauds dont les Architectes se servent pour bâtir un palais, mais qu'ils font disparoître quand le bâtiment est dans sa perfection.

Il est indubitable que la conscience nous fait ordinairement des reproches, quand nous craignons si fortement la mort. Elle est sans doute redoutable à raison

des jugemens de Dieu, toujours impénétrables ; mais Dieu eſt la miſéricorde même, qui ne veut point la mort du pécheur, & qui nous aſſure qu'il oubliera toutes nos iniquités, fuſſent-elles multipliées comme les grains de ſable de la mer, quand nous reviendrons ſincerément à lui.

La mort, aux yeux de la foi, n'eſt point la deſtruction de l'homme, mais une ſeconde création beaucoup plus admirable que la premiere ; parce qu'au lieu des miſeres qui nous ont inveſti dès la naiſſance, nous trouverons en mourant des conſolations, & des biens que l'œil n'a point vu, & que nous ne pouvons actuellement connoître.

LETTRE CXXXVIII.

Au R. P. Berti, Augustin.

Mon Révérend Pere,

Vos obſervations, que j'ai lues avec la plus grande attention, & que j'ai comparées avec la doctrine des Peres, m'ont paru ſi juſtes, que je my ſoumets ſans replique. Perſonne n'aime autant que moi la vérité : il n'y a ni amour-propre, ni intérêt, ni reſpect humain qui doivent nous empêcher de l'embraſſer. C'eſt non-ſeulement renoncer à la probité, mais même à la raiſon, que de ne vouloir pas ſe rendre à l'évidence.

C'eſt l'obſtination qui a fait le

malheur de tous les ennemis de l'Eglise, comme c'est elle qui fait tous les jours prendre de fausses lueurs pour une vraie lumiere. Les sources où j'avois puisé les sentimens que vous avez combattus, n'étoient que de petits ruisseaux détournés, qui n'avoient nulle communication avec ce grand, ce magnifique fleuve qui sort du sein de Dieu, qui traverse le champ de l'Eglise, qui en arrose les différentes parties, & qui remonte ensuite vers sa source. Vous avez bien raison de dire qu'il faut se tenir en garde contre la plupart des Interpretes & des Commentateurs. Ils font quelquefois plier au gré de leurs opinions le texte des Auteurs. J'y aurois été trompé plus d'une

fois, ſi je n'avois confronté les citations.

Le Saint Pere (Benoît XIV) à qui j'ai parlé long-temps de ce qui vous concerne, ſera charmé de voir le petit Écrit que vous m'avez annoncé. Il eſt toujours plein d'eſtime pour vous, & il vous regarde, avec raiſon, *comme un des Théologiens qui honorent le plus l'Italie.* Ce furent ses termes.

Je n'ai point remarqué que la doctrine de S. Thomas ſoit en contradiction avec celle de S. Auguſtin ſur les matieres que combat l'homme en queſtion : il aura rêvé cela comme bien d'autres choſes. Si vous avez occaſion de lui répondre, il vous ſera facile de le terraſſer.

Rien n'eſt plus à craindre pour la Religion, que les faux & les demi-ſavans. Ils traveſtiſſent les vérités, ou ils les énervent, & l'on ne voit ſortir de leur plume que des opinions ſuſpectes, ou frivoles. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'eſt qu'ils veulent que leurs ſentimens prévalent, & qu'on ne peut abſolument les faire revenir, quand ils ont pris un mauvais parti.

Continuez de nous éclairer de vos lumieres, mais de façon que votre ſanté n'en ſouffre pas. Quelqu'un qui vous vit dernierement, m'a rapporté que vous étiez très-échauffé. Faites mes complimens à votre Pere Prieur, duquel je ſuis ainſi que de vous, M. R. P. avec toute l'eſtime & tout l'atta-

chement possibles, le très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 11 Février 1756.

LETTRE CXXXIX.

Au même.

MON RÉVÉREND PERE,

Vous me ferez plaisir de par courir à loisir ces trois Traité que j'ai travaillés avec zele, & qu n'ont pas toute la perfection qu je desirerois, & qu'ils méritent. Je les soumets à vos lumieres comme à celles d'un Docteu éclairé qui connoît parfaitemen les Conciles, les Peres, & tout la chaîne de la Tradition.

J'ai tâché de rassembler dans le Traité de l'Incarnation les grandes preuves qui établissent d'une maniere incontestable la vérité de cet auguste Mystere, en m'attachant à ce qu'il y avoit de plus énergique & de plus capable d'en imposer aux sens, & de convaincre la raison.

Il m'eut fallu, pour traiter dignement cette matiere, avoir une portion des lumieres dont fut favorisé S. Jean l'Evangéliste, cet Apôtre sublime qui puisa dans le sein de Jesus-Christ même, tout ce qu'il nous a dit en peu de mots de sa Divinité & de son humanité. Son Evangile, que nous récitons tous les jours à la fin de la Messe, est le plus magnifique Traité sur l'Incarnation. Tout s'y

trouve en abrégé : l'éternité du Verbe, sa consubstantialité, sa puissance, son action, enfin son union avec notre nature. Il ne s'agit que d'étendre ces grandes vérités avec la force qu'elles exigent, & d'offrir ce magnifique tableau avec des traits propres à exciter notre reconnoissance & notre adoration.

J'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, d'élaguer beaucoup de questions inutiles que les Théologiens ont coutume d'insérer dans leurs Traités, & de réfuter les Hérétiques qui combattent le Mystere ineffable de l'Incarnation, en les atterrant sous le poids des autorités.

La création de l'univers, l'univers lui-même tel qu'il est, les

vices comme les vertus, les ténebres comme la lumiere; tout concourt à prouver le Myſtere de l'Incarnation : de ſorte que ce n'eſt pas le connoître, que de l'iſoler de tout ce qui conſtitue le monde phyſique & moral. Auſſi l'Apôtre ne parle-t-il point de Jeſus-Chriſt, ſans dire clairement que les choſes terreſtres comme les céleſtes ne ſubſiſtent que par Jeſus-Chriſt. Ce n'étoit point chez lui l'effort d'une imagination exaltée, qui lui faiſoit appercevoir cet Homme-Dieu dans tout ce qui reſpire; mais la connoiſſance intime qu'il avoit de la profondeur & de la ſublimité de notre divine Religion.

S. Paul & S. Jean ſont deux ſources inépuiſables ſur l'Incar-

& l'autre comme approuvé par l'Église qui ne peut errer.

Je n'ai point cherché à accommoder ces deux grandes vérités, selon la foiblesse de notre raison, & selon nos idées, d'autant mieux que la Prédestination est un Mystere ineffable qu'on doit exposer, & non pas sonder; & que l'accord du Libre-Arbitre avec la Grace, n'est pas moins un abyme où l'on se perd, si l'on veut l'expliquer.

Je commence par déclarer qu'il est de foi que Dieu a choisi les élus de toute éternité par un pur choix de sa miséricorde, pour en faire des vases d'élection; & que néanmoins ceux qui se perdent ne se damnent qu'à raison du péché originel, ou des péchés qu'ils ont commis. S. Augustin expose cette

vérité de la maniere la plus sensible, en citant pour exemple un enfant qui meurt après avoir reçu la grace du Baptême, & un autre qui expire sans avoir eu ce bonheur.

Comme il n'y a de mérites que par Jesus-Christ, & que Dieu couronne ses dons en couronnant les bonnes œuvres des Saints, il m'a paru que le sentiment qui assure que la prédestination se fait avant les mérites, rentre dans celui qui déclare qu'elle ne se fait qu'après. Il faut seulement prendre garde, en traitant une matiere si délicate, de s'écarter de la foi de l'Église consignée dans les Conciles, d'autant plus que la prédestination est une source d'écueils, pour peu qu'on veuille s'en rapporter à sa

nation. Chaque parole qu'ils pr
noncent au sujet de Jesus-Christ
est un torrent de lumieres po
tout homme qui sait méditer.

C'est d'après les sublimes idé
qu'ils nous donnent du Verb
que j'ai crayonné, selon mes f
bles lumieres, le Traité que
vous adresse. Il me semble q
ces deux hommes tout célest
avoient dit tout ce qu'on pe
dire sur une matiere qu'on
pourroit jamais épuiser. On e
tend par leur organe l'Esprit sain
car il étoit impossible à des mo
tels de parler de l'Homme-Di
d'une maniere aussi sublime,
de dire tant de choses en peu
mots, à moins qu'ils ne fusse
inspirés. Il est étonnant comme
Arius & sa secte oserent paroîtr

après la maniere avec laquelle le grand Apôtre, & l'Évangéliſte par excellence, prouvent la Divinité de Jeſus-Chriſt. Tous les argumens que l'eſprit humain pourroit imaginer, perdent leur force lorſqu'on les oppoſe à l'énergie des Épîtres de S. Paul, ainſi qu'à l'Évangile & à l'Apocalypſe de S. Jean.

Quant aux Traités de la Prédeſtination, & de la Grace que je joins ici, on trouve encore dans l'Apôtre tout ce qui en fait la baſe, & ce qui en démontre la vérité.

On ne peut écrire dignement ſur cette double matiere, ſans recueillir avec ſoin tout ce qu'en ont dit S. Paul & S. Auguſtin, l'un comme un Auteur inſpiré,

Vous vous reconnoîtrez vous-même dans plusieurs endroits, & je me fais gloire de l'avouer. S'il y a quelque chose qui ne soit pas conforme à vos sentimens, vous voudrez bien me le marquer ; mais je crains que vous n'ayez pas si-tôt parcouru ces trois Traités : vos travaux ne vous laissent guere le loisir de voir ceux des autres.

Monsignor Cérati m'avoit marqué qu'il ne seroit pas fâché de voir mon Traité sur la Grace. Vous pourrez le lui communiquer. Il se ressent de la rapidité avec laquelle il a été transcrit par un de mes Ecoliers, qui écrit bien quand il veut, mais qui alors ne le vouloit pas.

Je vis l'autre jour votre R. P.

Général, & il ne fut queſtion que de vous. Je vous marquerai au premier moment le réſultat de cette converſation.

On vient de m'apporter votre Lettre, & j'apprends avec peine qu'il vous eſt maintenant impoſſible de voir les Traités en queſtion; j'en ſuis d'autant plus fâché, que votre avis auroit été pour moi d'une grande autorité. Ce qui me conſole, c'eſt que vous m'aſſurez que dans le cours de l'année vous les lirez à coup ſûr. Je ne devrois pas vous envoyer cette Lettre; mais elle eſt prête, & il me ſemble qu'elle deſire elle-même aller juſqu'à vous, comme ſi elle ſentoit l'honneur qu'il y a de pénétrer dans votre cellule, & de fixer pour quelques momens

votre attention. Je voudrois bien véritablement être à sa place, & pouvoir me rendre aussi rapidement auprès de vous, pour vous dire comme elle, & avec elle, que je suis & serai toute ma vie pénétré de respect, d'estime & d'attachement pour votre personne, ainsi que pour vos lumieres & pour vos excellentes qualités.

P. S. Le Cardinal Tamburini me charge de vous dire mille choses de sa part. Il me fait la grace de me vouloir du bien; & s'il étoit permis d'avoir de l'orgueil, j'en aurois beaucoup de vanité; car on peut dire qu'il est l'ornement du sacré College pour ses lumieres & pour ses vertus.

LETTRE CXL.

A Mgr ZALUSKI, Grand Référendaire de Pologne.

MONSEIGNEUR,

La Bibliotheque formée par vos ſoins immortaliſe votre amour pour les ſciences & pour les Savans. C'eſt un des plus beaux monumens qu'on puiſſe laiſſer après ſoi, ſur-tout lorſque le choix des Livres eſt fait avec goût, & d'une maniere profitable à la Religion & à la Patrie.

La multitude des Ecrivains jaloux de ſe faire une réputation, eſt cauſe que nous avons des Bibliotheques remplies de répétitions, d'inutilités, d'inepties, d'abſurdités.

Chacun, empressé de se mettre sur les rangs pour divulger ses singularités ou ses rêves, a contribué à former ce chaos d'ouvrages qui existe aujourd'hui dans l'Univers. On s'égare dans ce labyrinthe dont vous avez si bien trouvé le fil par votre patience & par votre sagacité. Les seuls Catalogues de nos Bibliotheques sont immenses, & il faut votre mémoire pour se les rappeller. Il seroit à souhaiter pour l'honneur de l'esprit humain, qu'on réduisît à six mille volumes *in-folio* (car cela suffiroit), tout ce qui a été écrit jusqu'à présent, & qu'on brûlât le reste, excepté quelques extraits qu'on en feroit pour les mettre en *in*-12.

Il en est du génie comme d'un fleuve

fleuve qui répand la joie & la fécondité tant qu'il ne déborde pas, mais qui devient la ruine du pays quand il ſort de ſon lit, & qu'il cauſe des inondations.

Ainſi nous avons vu la philoſophie s'échapper du cercle que la Sageſſe éternelle lui a tracé, & empiéter ſur des choſes qui ne ſont abſolument point de ſon reſſort.

Ces écarts auxquels l'homme ſe livre, tout dangereux qu'ils ſont, prouvent qu'il n'a pas été créé pour ſe borner à cette terre, mais qu'il a réellement une ame qui cherche à percer l'écorce dont elle eſt enveloppée, & à s'étendre dans une autre région que cet Univers.

Le Cardinal Paléotti diſoit avec

raison, « qu'il n'y avoit rien de
» pire & de meilleur que les Li-
» vres ; & que lorsqu'il faisoit at-
» tention au grand nombre de
» productions de toute espece,
» qui outragent les mœurs & la
» vérité, il ne trouvoit rien d'aussi
» humiliant pour l'esprit humain
» que la plupart des bibliothe-
» ques ». Il est vrai qu'elles con-
tiennent les systêmes extravagans
de je ne sais combien de préten-
dus Sages qui ne s'illustrerent que
par des folies ; qu'elles sont le ré-
ceptacle d'une infinité d'opinions
aussi dangereuses que bizarres ;
enfin le dépôt des erreurs, des
maximes scandaleuses & des im-
piétés que la seule perversité du
cœur humain fut capable d'ima-
giner.

Je sais que cela est en quelque sorte effacé par les excellens Livres dont nous jouissons ; mais qu'il est affligeant pour la raison, de voir tant de mauvaises choses mêlées avec de bonnes! Ainsi nos vastes Bibliotheques peuvent se comparer à ces jardins agrestes où l'on apperçoit quelques fleurs au milieu d'une multitude d'épines ; où l'on découvre quelques arbustes à travers des ronces & des cailloux ; & à ces pharmacies où les meilleures drogues sont mêlées avec des poisons.

Si les Auteurs avoient soin de réfléchir quelques instans sur les suites funestes & durables d'un Ouvrage contraire à la Religion & aux mœurs, ils verroient que c'est une semence de mort qui

produira les fruits les plus amers ; & que plus le Livre sera bien écrit, plus il corrompra de Lecteurs.

Ainsi vous ne pouvez mieux faire que d'élaguer de la nombreuse collection qui forme votre Bibliotheque, les Ouvrages inutiles & dangereux. L'homme est assez déréglé par lui-même, sans avoir besoin d'être excité par la perversité des autres, à suivre ses mauvais penchans. Il est vrai qu'on profite des poisons mêmes, pour en tirer des remedes efficaces ; mais un Livre obscène ou impie ne peut jamais produire aucun bon effet.

La réfutation même qu'on en peut faire est presque toujours dangereuse, en ce qu'elle apprend

à le connoître, & qu'elle fait naître le desir de se le procurer, par la raison, comme le dit Horace, qu'*on aime tout ce qui est défendu*. . . . . . .

Mais, sans parler des Ouvrages pernicieux, que de Livres frivoles ou superflus dans la république des Lettres ! Nos Peres, qui avoient malheureusement le talent d'être trop féconds, péchent par une diffusion qui ennuie & qui accable : on les quitte souvent après les avoir lus pendant des journées entieres, sans y avoir trouvé que des pensées perdues dans des phrases qui ne finissent point. Mais, pour éviter un pareil défaut, nous donnons dans un autre : nous ne travaillons plus que superficiellement les Livres

que nous mettons au jour; & il n'y a plus d'autre ſubſtance dans ce qu'on lit aujourd'hui qu'une légere épiderme.

C'eſt ainſi que tous les ſiecles ſe contrarient, & que leur collection forme les plus étranges diſparates : encore, ſi la trop grande diffuſion ou la trop courte briéveté ne ſe trouvoit que dans des Livres indifférens; mais les productions mêmes qui traitent les matieres les plus eſſentielles, ſont trop peſamment ou trop légerement écrites.

Nos Peres mirent en diſſertation les ſujets les moins intéreſſans; & nous mettons en romans les matieres les plus graves & les plus dignes de notre attention. On ſe hâte aujourd'hui d'être Au-

teur, & l'on ne donne à ſes penſées ni le temps de mûrir, ni même celui de germer. On les jette au hazard preſque auſſi-tôt qu'elles viennent d'éclore; & ce ſont des enfans informes qui, ne trouvant point de nourriture, périſſent preſque au moment qu'ils naiſſent.

Vous ſavez mieux cela que perſonne, Monſeigneur, vous qui parfaitement au fait de l'Europe ſavante & littéraire, connoiſſez le fort & le foible de vos contemporains. Quand on puiſe dans les ſources de tous les pays, on connoît le génie de toutes les Nations, & l'on ſait évaluer le ſiecle ce qu'il vaut.

Je ris quelquefois de l'accouplement bizarre qu'on fait dans

les Bibliotheques, en plaçant un Auteur ſublime à côté d'un Auteur médiocre, en mettant ſur la même ligne l'Ecrivain le plus ſage, & le plus extravagant, le plus pieux, & le plus impie.

C'eſt l'image du monde, où les plus grands vices ſe trouvent ſouvent dans la même maiſon avec les plus grandes vertus.

Quoi qu'il en ſoit, une Bibliotheque publique eſt un tréſor pour un pays, d'autant mieux que la Religion chrétienne, bien différente des autres Religions, ne redoute point la lumiere; & que plus on l'approfondit, plus on la reconnoît divine. Par cette raiſon, il ſeroit à ſouhaiter que les Corps Religieux qui ont d'excellentes Bibliotheques, les ouvriſſent aux

curieux : ce ſeroit une ſauvegarde contre l'oiſiveté qui étouffe l'eſprit d'une multitude de perſonnes, & qui les précipite dans les plus grands écarts.

J'ai appris de quelques jeunes-gens, qu'ils devoient leur ſageſſe & leur application pour l'étude aux Bibliotheques dont nous jouiſſons ici. Ils y paſſoient les heures critiques qu'on donne à la diſſipation ainſi qu'au plaiſir ; & ils n'en ſortoient jamais qu'avec une nouvelle ardeur pour l'étude.

Il eſt ſeulement à propos que les Bibliothécaires ſoient attentifs à ne pas prêter tous les livres indiſtinctement. La prudence exige ſur cet article beaucoup de circonſpection ; & les réglemens que vous faites à ce ſujet, Monſei-

gneur, font beaucoup d'honneur à votre zele & à votre difcernement.

Les fciences n'ont jamais fait plus de progrès que depuis l'époque des Bibliotheques publiques. On ne voyoit autrefois que quelques Savans épars fur le globe du monde entier; tout le refte étoit abfolument ignorant; & aujourd'hui l'on trouve par-tout des perfonnes très-inftruites, qui parlent de tout avec beaucoup d'intérêt; c'eft-à-dire que les fciences, comme les pluies pouffées par des vents impétueux, n'arrofoient alors que quelques contrées; & que maintenant comme une rofée univerfelle elles diftillent de toutes parts.

Cependant, malgré les avanta-

ges des Bibliotheques publiques, on a vu diminuer le nombre des Savans, & augmenter celui des hommes superficiels. Je crains seulement, qu'à force de vouloir trop aiguiser l'esprit, & trop analyser les sciences, on ne les réduise à rien, & qu'on ne retombe dans l'ignorance des siecles qui suivirent celui d'Auguste.

Les sciences comme notre esprit ont leurs bornes, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit infini; & supposé qu'elles fussent immenses, elles ne pourroient l'être que relativement à celui qui est leur plénitude & leur source.

C'est-là que vous les envisagez, Monseigneur; & c'est delà d'où il faut les voir sortir, pour en avoir une juste idée. L'homme

n'eſt pas aſſez grand par lui-même pour donner aux ſciences toute la nobleſſe & toute la ſublimité qu'on leur connoît. D'ailleurs elles exiſtent indépendamment de lui ; & loin d'en être le créateur, il ne fait que les mettre en œuvre lorſqu'il les cultive ; comme un ouvrier qui fond des métaux pour en faire des ouvrages magnifiques, ne forme pas la matiere dont il ſe ſert.

Il n'y a point de couleur & de forme qu'on n'ait données aux ſciences, parce que dociles à recevoir les impreſſions de notre eſprit, elles ſe modifient ſelon nos lumieres, c'eſt-à-dire qu'elles ſont ſublimes chez les uns, & brillantes chez les autres. C'eſt une cire dont on fait ce qu'on veut, quand

on a le talent de la manier.

Les ſciences reſſemblent aux planetes qui ont chacune leur ſphere : & comme celle qui eſt plus près du ſoleil, la Théologie eſt, pour ainſi dire, plus près de Dieu. Le mal de notre ſiecle eſt d'avoir voulu confondre toutes ces différentes ſpheres, ſans penſer que l'une a des caracteres & des propriétés que l'autre n'a pas. On a cru que la Théologie devoit ſe traiter comme les Mathématiques ; tandis que les incompréhenſibilités d'un Être autant immenſe qu'infini, ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtrations qu'on touche au doigt & à l'œil.

Si les ſciences, comme vous dites très-bien, Monſeigneur, ne ſont gouvernées par une main ha-

bile, on ne voit à leur suite que des paradoxes & des sophismes; & c'est delà que sont venus tant de mauvais Ouvrages qui se trouvent dans nos Bibliotheques, comme des reptiles & des insectes se rencontrent dans les plus superbes jardins. Au moral comme au physique, les ténebres sont toujours voisines de la lumiere, & les poisons proches des meilleurs spécifiques.

Il n'y a point de science où l'homme ait plus souvent erré que dans la Théologie; & cela n'est point étonnant, puisqu'on ne peut que rouler d'abymes en abymes, quand on ose sonder un Être aussi incompréhensible que Dieu. Toutes les sciences ont leurs mysteres & leurs obscurités; mais on

ne risque rien de tout entreprendre pour les approfondir & pour les éclaircir ; au lieu que dans la Théologie on entend la Foi dire à tous : Ici arrêtez-vous, & n'allez pas plus loin. Elle est la sentinelle posée par le Tout-Puissant lui-même, pour éprouver notre fidélité, & qui ne nous permet d'entrer, pour ainsi dire, que dans le vestibule de l'Éternel. Si nous sommes assez téméraires pour la forcer, nous nous rendons coupables du crime de leze-Divinité. C'est à la mort seulement que nous trouverons le palais des Cieux ouvert ; & si nous avons vécu en véritables Chrétiens, nous y entrerons sans être arrêtés par aucun obstacle.

L'hérétique comme l'incré-

dule ont voulu dès cette vie forcer la garde dont je viens de parler ; & pour peine de leur témérité, d'affreuſes ténebres ſe ſont emparées de leurs ames, & ils n'ont plus marché que ſur des précipices. Cela paroît d'une maniere frappante dans leurs Ecrits. On voit à chaque page qu'ils ont perdu la trace de la vérité, & que leurs prétendus raiſonnemens ne ſont plus que des labyrinthes où l'on s'égare à chaque pas.

Chacun des Sophiſtes anciens & modernes a prétendu avoir la vérité ; mais comme elle eſt une, ils l'ont mutilée de maniere à faire peur, & ils n'ont eu que ſon ombre, dans le temps qu'ils croyoient la poſſéder.

Il n'y a point de tempêtes auſſi

violentes que les écarts de l'eſprit humain, quand il ne connoît plus de bornes. Ce ne ſont plus que des nuages affreux parſemés de quelques éclairs que les ignorans prennent pour une lumiere vive & pure, mais qui n'aboutiſſent qu'à éblouir, & très-ſouvent qu'à aveugler.

Que de Livres qui n'ont été écrits qu'à la lueur de ces feux trompeurs, & qu'on oſe nous préſenter comme des chefs-d'œuvre! Tout homme qui travaille un ouvrage, ne doit jamais perdre de vue qu'il écrit ſous les yeux d'un Être incompréhenſible, mais toujours préſent & toujours agiſſant; d'un Être dont on ne peut parler qu'avec la circonſpection qu'exige le culte qu'il a lui-

même établi : mais on fait comme notre premier pere ; on croit qu'en touchant à l'arbre défendu, on deviendra semblable à l'Éternel même ; & l'on est assez stupidement orgueilleux pour s'imaginer qu'on acquierra une gloire infinie, en méconnoissant l'autorité de Dieu même. Eh pourquoi sera-t-on mis au rang des sages, si l'on ose franchir un précipice ? & passera-t-on pour Philosophe, & pour un Ecrivain du premier ordre, quand on voudra sonder les abymes de la Divinité ?

Ce sont ces inconséquences qui ont produit tous les mauvais Livres dont nous gémissons, & avec d'autant plus de fureur, que les passions elles-mêmes ont pris la plume pour éterniser des vices

& des erreurs ; comme si ce n'étoit pas assez que l'homme fût corrompu en lui-même, & qu'il fût nécessaire qu'il communiquât sa corruption.

Je vous avoue, Monseigneur, que ces réflexions me saisissent malgré moi toutes les fois que j'entre dans quelque vaste Bibliotheque. Voilà, dis-je en moi-même, l'assemblage de quelques sages, & de beaucoup de foux, dont les délires sont ici conservés comme les choses les plus délicieuses & les plus sublimes.

Ce qui me console ensuite, c'est que plus il y a eu d'erreurs dans le monde, & plus la vérité est triomphante ; elle sort du sein des contradictions avec le plus grand éclat ; & si tous les hommes

ne l'apperçoivent pas, c'eſt qu'ils ſont mal diſpoſés, ou que Dieu les frappe d'aveuglement en punition de leur témérité.

D'ailleurs, il en eſt des eſprits comme des arbres, dont les uns reſtent ſauvages & les autres ſont entés : auſſi les premiers ne donnent que des fruits amers, tandis que les ſeconds produiſent ce qu'il y a de plus délicieux au goût, & de plus agréable à la vue. C'eſt avec la ſaine philoſophie qu'on ente les eſprits ; je dis ſaine, parce qu'il ne faut pas la confondre avec une fauſſe ſcience qui ſe pare de ſon nom.

Toutes ces réflexions ne vous ont ſûrement point échappé ; mais lorſque vous avez daigné me demander mon avis ſur l'uti-

lité des Bibliotheques, & sur la qualité des Ouvrages qui les défigurent ou qui les décorent, vous avez simplement voulu voir si mon opinion étoit conforme à la vôtre.

Il n'y a rien dans ce monde qui ne se présente sous deux aspects différens. Les abus sont toujours à côté des meilleures choses ; la sagesse consiste à retenir non ce qui est sans inconvénient, puisqu'il y en a par-tout, mais ce qui en renferme le moins. Or les Bibliotheques sont d'une ressource infinie, & il faudroit s'être absolument dévoué à l'ignorance, pour n'en pas connoître les avantages, pour ne pas les préconiser.

C'est l'armoire d'une pharma-

cie, où j'apperçois les plus cruels poisons, au milieu des drogues les plus excellentes. L'ivraie est partout ici-bas mêlée avec le bon grain : heureux celui qui sait discerner le bien du mal ! Le même Ouvrage contient souvent les plus grandes vérités & les plus grandes erreurs; & c'est pour cela qu'il seroit à désirer que des mains habiles fissent la dissection de ces Livres, en rejettant tout ce qu'ils contiennent de dangereux.

Votre projet, Monseigneur, seroit excellent, s'il pouvoit être exécuté. Je parle des Ouvrages parfaits dans votre langue, & qu'il seroit à propos de traduire pour les rendre intéressans, & pour les tirer de leur obscurité, d'autant mieux que la nation Polonoise a

oujours eu des hommes de génie
x très-éloquens. C'est un travail
qu'un particulier ne peut pas en-
reprendre, mais auquel la Répu-
blique pourroit assujettir quel-
ques Corps Religieux. Il y a des
milliers de bouquins qui ne sem-
blent plus dévoués qu'à la pous-
iere & à l'oubli, & dont on tire-
oit le meilleur parti, si l'on en
conservoit toutes les pensées, en
eur donnant de nouvelles expres-
ions. Nous avons nombre d'Au-
eurs Italiens qui se trouvent dans
ce cas, & qui, pour avoir vieilli,
ne sont plus connus que de quel-
ques érudits; & encore n'en ont-
ils souvent lu que les titres.

Il faudroit souvent réduire des
in-folio à des *in-douze*, parce que,
comme je l'ai déja dit, nos Peres

avoient ſur-tout en partage une accablante diffuſion ; & alors on ne devroit pas ſeulement employer des hommes qui n'euſſent que du ſtyle, mais des perſonnes qui euſſent tout à-la-fois de la ſcience & du goût.

On n'a jamais plus lu que dans ce ſiecle-ci, & peut-être n'a-t-on jamais lu auſſi mal. On ne veut connoître les Ouvrages que ſuperficiellement, pour avoir droit de parler de tout, & le plus ſouvent pour avoir la triſte ſatisfaction d'élever des diſputes. Ce double abus eſt cauſe que les Livres deviennent la proie d'une multitude de liſeurs, qui n'en profitent que pour apprendre des ſuperfluités, ou pour ſe rendre l'eſprit faux ; car à force d'aimer les controver-

ſes,

ſes, où l'on finit par croire que tout eſt problématique, ou l'on demeure avec opiniâtreté dans quelque faux ſentiment.

Il ſeroit à propos que les hommes ne choiſiſſent que les Livres relatifs à leur profeſſion, à leur bonheur, & au goût qu'ils doivent avoir naturellement pour l'ordre & pour la vérité; mais comme ſi la vie avoit des multitudes de jours & d'années, qu'on pût ſacrifier à la folie & à la curioſité, ils liſent indiſtinctement tout ce qui leur tombe ſous la main. Ils ne s'imaginent pas lorſqu'ils liſent, que la lecture qu'ils font jettera des racines dans leur eſprit & dans leur cœur; & cependant, après avoir lu quinze ou vingt ans, s'ils veulent rentrer

sérieusement en eux-mêmes, ils reconnoissent que leur esprit n'est plus ce qu'il étoit, mais qu'il est devenu le résultat de tous les Ouvrages qu'ils ont parcourus. Delà viennent, & cette confusion générale d'idées, qu'on trouve chez le même homme, & ces inconséquences & ces contrariétés qui le font tourner à tout vent.

La lecture est une nutrition qui forme le suc de notre esprit, si l'on peut parler de la sorte, de même que les alimens corporels composent le chyle qui sert à notre conservation. L'ame veut être alimentée comme le corps, quoique d'une maniere toute différente; & quand elle ne se repaît pas de lecture, elle va chercher sa subsistance dans des affaires & des

entretiens. Les ames qui languiſſent ſont ordinairement celles qui ne ſe nourriſſent que de riens; au lieu qu'on remarque de l'embonpoint & de la vigueur chez celles qui cultivent les bons Livres.

Les bonnes Bibliotheques pour une ame qui connoît ſes beſoins, & qui déſire ſe raſſaſier, ſont une table délicieuſe où elle ſavoure le génie des plus fameux Ecrivains, & où elle s'en pénetre. On ne tient plus à la terre quand on a lu certains Ouvrages, & qu'on a du goût pour les hautes ſciences.

Les Belles-Lettres ne ſont que des friandiſes pour l'eſprit; mais les ſciences ſublimes ſont des mets pleins de ſubſtance & de ſaveur; & pour ſatisfaire l'ame &

l'esprit tout-à-la-fois, on fait très-bien, quand on le peut, de lire des Livres récréatifs & des Livres profonds. Si l'on n'est que profond, on n'est point aimable ; si l'on n'est qu'aimable, on n'est que superficiel. Il faut joindre ce qui est agréable à ce qui est essentiel, selon le conseil de l'Apôtre (1): *Quaecumque amabilia, quaecumque bonae famae, haec cogitate.*

Il n'y a rien de plus triste que de passer sa vie à mal lire. On ne lit bien, que lorsqu'on s'applique à des lectures qui satisfont les facultés de l'ame, & qui les maintiennent dans l'ordre que Dieu leur a prescrit.

---

(1) Tout ce qui est aimable, tout ce qui est d'édification & de bonne odeur, que ce soit-là ce qui occupe vos pensées.

Je voudrois qu'on apprît aux jeunes-gens à lire avec réflexion & avec profit. Ils finissent ordinairement leurs études sans savoir profiter d'une lecture, parce qu'on ne s'attache qu'à exercer leur mémoire; de sorte qu'ils s'imaginent avoir bien lu, quand ils ont retenu ce qui les a frappé.

L'opération de l'ame qui recueille les pensées des autres, pour les digérer & pour les faire passer dans sa substance, si elles en méritent la peine, est absolument inconnue à la plupart des jeunes-gens. Ils ne savent pas qu'un bon livre est fait pour être savouré, & pour nourrir l'esprit ainsi que le cœur : & on lit toute la vie, sans en devenir meilleur.

C'est un grand & rare talent

que celui de bien élever la jeunesse, & une science bien utile de savoir lire avec profit ; mais de maniere qu'on demeure toujours soi-même, & qu'on ne se multiplie pas en autant d'individus qu'il y a d'Auteurs qu'on étudie : alors on deviendroit un assemblage bizarre de sentimens & d'idées, qu'on auroit puisés çà & là.

Les lectures, pour être utiles, doivent être subordonnées à notre esprit, de maniere qu'il puisse en juger, en les comparant avec les lumieres de la raison & de la Religion, deux colonnes sur lesquelles tous nos jugemens doivent s'appuyer.

Pendant votre séjour à Paris (qui est un pays où les Auteurs ne manquent pas), vous pourriez,

Monſeigneur, trouver quelque Écrivain célebre qui nous donnât un bon Ouvrage ſur la maniere de bien lire. Ce Livre ſeroit très-utile, s'il étoit travaillé de la maniere dont je le conçois, & s'il devenoit une bouſſole ſûre pour tous ceux qui veulent étudier avec profit; mais il ſeroit néceſſaire qu'il y eût des vues, des principes & des regles dont l'application fût facile; car dans tout ce qu'on entreprend, il ne faut point d'efforts d'eſprit pour y réuſſir.

Une lecture qui tire notre eſprit de ſa ſphere, pour le jetter dans des tourbillons où il s'égare, eſt une lecture très-dangereuſe. Il faut s'interroger toutes les fois qu'on a lu, pour examiner ſi les idées

& les ſentimens y ont gagné ou perdu ; car nous avons en nous-mêmes un moniteur ſecret, & une raiſon qui nous rendent un compte fidele de ce qui ſe paſſe en nous, quand mettant les préjugés & les paſſions à l'écart, nous nous appliquons à nous conſulter nous-mêmes.

Tout Livre qui ne nous ſert pas à bien caſer nos idées, comme à bien régler nos déſirs, eſt au moins un Livre inutile, s'il n'eſt pas dangereux ; car il faut ſavoir trouver de l'utilité juſques dans nos amuſemens.

Notre ame, toute ſpirituelle qu'elle eſt, reſſemble à un fleuve qui coule toujours, & qui entraîne avec lui de l'écume & du gravier ; mais auſſi quelquefois des paillettes d'or.

Vous ſerez ſans doute étonné de la diffuſion d'une pareille Lettre, qui contient peu de choſes & beaucoup de mots ; mais ce ſont vos bontés qui m'autoriſent à commettre de pareils excès.

Vous me reprochez par votre derniere, Monſeigneur, que je ne vous écris jamais aſſez longuement ; & j'ai oſé vous faire voir aujourd'hui que pour être obéiſſant, j'étois importun.

Ce qui me raſſure, c'eſt que vous ne lirez pas cette Lettre dans votre magnifique Bibliotheque ; elle eſt à tous égards indigne d'y entrer ; elle formeroit un contraſte trop révoltant avec les bonnes choſes qui s'y trouvent.

Je n'ai jamais rien écrit qui mérita d'entrer dans le temple

du Goût ; mais j'ai écrit plusieurs Lettres qui pourroient trouver place dans le temple de l'Amitié.

Daignez considérer celle-ci sous ce point de vue, s'il est permis de se dire votre ami, dans le temps qu'on est avec autant de vénération que je suis, Monseigneur, votre très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 2 Mars 1757.

P. S. Si vous étiez friand d'éloges & d'hommages, je vous exhorterois à venir revoir Rome en quittant Paris. Ce n'est pas tout-à-fait votre chemin pour retourner en Pologne ; mais absent comme présent, vous êtes toujours dans votre patrie. Le privilége des Savans est d'être par-

tout; le savoir leur donne une sorte d'immensité qui les place dans mille lieux différens.

D'ailleurs, vous avez à Cracovie un autre vous-même, pour les connoissances & pour les talens, dans l'Evêque votre illustre frere, qui partage avec vous l'honneur de fonder une Bibliotheque publique au milieu de vos concitoyens. Quand vous le rejoindrez, Monseigneur, je vous prie de lui recommander tous mes Confreres qui sont en Pologne, pour qu'il les honore spécialement de sa protection, & sur-tout le R. P. Bledowski.



LETTRE CXLI.

A M. l'Abbé FRUGONI.

C'EST de la Bibliotheque de fon Eminence M. le Cardinal Paffionéi, que je vous envoie ces Réflexions * écrites très à la hâte, comme il fera facile de vous en appercevoir. Si vous y trouvez quelque chofe qui puiffe vous convenir, tant mieux pour vous; fi vous n'y trouvez rien, tant pis pour moi.

Ce ne fera pas la premiere fois que j'aurai écrit des chofes bonnes à rayer. Je vous avouerai même que je rature fouvent, &

* Ces *Réflexions* dont parle le P. Ganganelli, font les *Réflexions fur le Style*, qu'on trouvera à la fuite de cette Lettre.

c'eſt ce qui m'a dégoûté de compoſer quelqu'Ouvrage, joint à la crainte de groſſir la multitude des Ecrivains du ſiecle, mille fois déja trop nombreuſe.

Cela va pour les ſiecles où l'on n'écrivoit point ; car il eſt à propos de prendre tous les âges collectivement, pour les excuſer les uns par les autres, & pour trouver une compenſation d'ombres & de lumieres, de vices & de vertus.

C'eſt toujours avec le plus vif empreſſement que je vais me rendre dans cette riche & magnifique Bibliotheque, qui vous eſt parfaitement connue, quoique je m'y trouve ſi petit que j'ai honte de moi-même. Tant d'excellens Auteurs dont je me vois ici environné, ſemblent me reprocher

mon incapacité ; heureusement qu'il n'y a que moi qui les entends, sans cela je serois trop humilié.

Cette Bibliotheque grossit chaque jour par les soins que M. le Cardinal prend de l'augmenter. Il en a fait ses délices & son trésor, & ce seroit l'anéantir que de vouloir l'en priver. C'est une belle passion que celle des bons Livres, sur-tout lorsqu'on les fait passer dans sa mémoire & dans son cœur.

Les Etrangers de tous les pays ne contribuent pas moins que les Livres à augmenter les lumieres du Cardinal Passionéi. Il n'en vient point à Rome d'une certaine considération, qui ne s'empresse de le visiter & de lui apporter les connoissances qu'il peut avoir. Nous

avons vu jusqu'à des Dames Françoises, renommées par leurs Ouvrages & par leur esprit, se procurer l'avantage de le fréquenter, & en recevoir les politesses qui leur étoient dues.

Pour moi, je me tiens ici dans un petit coin, me contentant d'admirer : c'est le seul rôle qui convient à un simple Religieux.

Il n'en seroit pas de même de vous, si vous vouliez venir jusqu'ici. M. le Cardinal, qui vous estime d'une maniere toute particuliere, se feroit une fête de vous recevoir, comme je m'en fais une de vous assurer de l'inviolable & respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 26 Juin 1758.

RÉFLEXIONS SUR LE STYLE,

Envoyées à M. l'Abbé Frugoni, *avec la Lettre précédente.*

LE Style étant la maniere d'exprimer les penſées & de leur donner des couleurs, on doit particulierement s'appliquer à le rendre analogue aux différens genres d'écrire. Il y a telle compoſition qui exige le Style temperé, & telle autre le Style ſublime.

Chaque Ecrivain a un Style qui lui eſt particulier ; & quelque adreſſe qu'il ait pour le varier, les connoiſſeurs ne s'y trompent pas. Le Créateur, en ne faiſant pas deux choſes qui ſe reſſemblent, a diverſifié, comme nos phyſionomies, nos opinions & nos idées, ainſi que la maniere de les rendre.

Il a voulu que chaque esprit portât une empreinte qui lui fût propre ; & cette merveilleuse différence, qui caractérise chaque individu, prouve la fécondité infinie d'un Être à qui rien ne coûte, & qui fait tout ce qui lui plaît.

On ne peut mieux comparer les Auteurs qu'aux Sculpteurs & aux Peintres. La plume des Ecrivains est le ciseau des Statuaires, & le pinceau de ceux qui s'appliquent à peindre & à dessiner. Ainsi chaque Livre, chaque Discours, chaque Lettre est un tableau & un ouvrage en relief. Si le Style est saillant, il peut se comparer à ce qui est sculpté ; si au contraire il a du coloris, on peut dire que c'est une peinture vivement exprimée.

D'après ces comparaifons, une Bibliotheque eft une galerie, où tous les Livres font autant de portraits. Les uns paroiffent l'emblême du cœur, les autres donnent du corps à l'efprit; ceux-ci rendent palpable l'ame toute impalpable qu'elle eft, ceux-là embelliffent l'imagination des traits les plus vifs.

Tout Ecrivain profond fe met en garde contre un Style éblouiffant. On n'a befoin que d'un Style fimple, quand on parle de chofes fcientifiques, à moins qu'on ne veuille féduire des Lecteurs; mais alors on eft charlatan, au lieu d'être Savant.

Le Style eft une efpece de magie, qu'on n'emploie que trop fouvent avec fuccès, pour faire

recevoir des paradoxes comme des vérités; des sophismes, comme d'excellens raisonnemens. C'est par ces stratagêmes que la plupart des Incrédules & des Hérétiques distillerent subtilement leur venin. On trouva leurs Ouvrages si bien écrits, qu'on oublia les choses en faveur des mots, & qu'une phrase parfaitement cadencée leur procura nombre d'admirateurs.

Il y a des Ouvrages qui demandent un Style mâle, telles sont les Harangues, les Plaidoyers; & d'autres, un Style onctueux, telles sont les Prieres & les Livres de Piété.

L'Histoire étant un tableau où il faut des lumieres, des ombres & souvent de grands traits, on doit l'écrire avec force, avec vé-

rité, en ménageant des points de vue tantôt plus clairs, tantôt plus rembrunis, en ſemant des fleurs avec diſcrétion, & toujours en montrant les vertus aimables & les vices dans leur difformité.

Je ne parle point ici des Romans, dont le meilleur ne vaut rien; parce que ſemblables à la plupart de nos Pieces de Théatre, ils ſont preſque tous giganteſques, ou ils ont preſque tous le même dénouement. D'ailleurs, il eſt moralement impoſſible qu'un Auteur qui ſe jette dans le faux pour perſuader le vrai, ne faſſe un double perſonnage, & que par conſéquent il ne ſoit hors du naturel.

Le Style des Ouvrages Académiques doit être brillant, parce

qu'ils sont uniquement du ressort de l'esprit. Il leur faut de ces météores qui éblouissent, de ces cascades qui étonnent, de ces jours ménagés avec adresse, qui offrent à la vue quelque spectacle charmant. Les mots doivent y être si bien enchâssés, qu'ils doivent s'embellir réciproquement, ainsi que toutes les fleurs qui forment un bouquet viennent au secours les unes des autres, pour former un tout agréable & digne de satisfaire les regards. Mais on fait trop d'efforts d'esprit, afin de se rendre intéressant, & l'on n'offre que des peintures qui ne sont pas naturelles & qui sentent le travail.

Quant au Style des Sermons, il péche contre toutes les regles,

plume ce qu'on fait venir de très-loin; & dès-lors, au lieu d'être environné de ses propres pensées, on se voit entouré de productions étrangeres, qui ont un air languissant ou forcé, comme ces plantes du midi qu'on veut faire venir dans les pays du nord.

Le Style des Lettres est un Style à part, & qui n'étant guere assujetti à d'autres regles qu'à celles que chacun s'est prescrit, selon son esprit, son goût, son caprice, son humeur, n'a positivement rien de déterminé. Chez les femmes, il est ordinairement plus naturel, parce qu'ayant moins vu & moins lu que la plupart des hommes, elles sont dans le cas de n'extraire qu'elles-mêmes, quand elles écrivent.

D'ailleurs,

D'ailleurs, le Style des Lettres varie ſelon les rangs qu'on occupe, & ſelon les perſonnes avec qui l'on eſt en relation. Ainſi quand je vous écris, mon cher Abbé, je prends le Style de la converſation. C'étoit celui de Ciceron quand il écrivoit à ſes amis; mais c'eſt un modele dont je ſuis bien loin.

Quoique nous ayons des Lettres profondes ſur des matieres intéreſſantes, le genre épiſtolaire exige qu'on ne s'appeſantiſſe point ſur les choſes dont on parle. Dès qu'il doit reſſembler à la converſation, il faut néceſſairement qu'il ſoit ſimple & léger.

Les Lettres qui ont un Style trop fleuri, ſont ordinairement étudiées, & ce ne ſont pas les

meilleures. La plume, dans toutes les épîtres qu'on s'écrit de bonne amitié, coure ordinairement sans contrainte; s'il se rencontre une fleur sur le passage, on la cueille; mais on ne s'arrête point pour la chercher.

Notre S. Pere (Benoît XIV), a le talent d'écrire une Lettre avec beaucoup plus de précision que nous n'en mettons dans notre Langue. J'en ai vu quelques-unes, où il semble qu'il n'y ait que des pensées, & point de mots. C'est l'effet d'une imagination aussi vive qu'enjouée, qui ne s'exprime que par des saillies.

Nous avons des regles générales sur tous les différens Styles; mais un principe sûr, c'est que chaçun a le sien, & qu'il est sou-

ent à propos de le conſerver. La
ature qu'on étouffe ordinaire-
ıent ſous les préceptes, ſe trouve
emplacée par l'art; & l'on ne ren-
ontre plus que des eſprits factices.
l y auroit beaucoup moins de
nonotonie dans les écrits, ſi l'on
e s'aſſujettiſſoit pas trop ſervile-
nent à ce qu'on apprend dans les
Colléges. Il eſt d'heureux efforts
qui ſecouent le joug des regles, &
'eſt preſque toujours le partage
les génies. Tout homme qui com-
oſe avec trop de méthode, tra-
aille pour l'ordinaire très-froi-
lement : quand l'eſprit étincelle
& pétille, il s'éteint, ſi on lui
lonne des entraves.

Je ne vois pas la raiſon pour
laquelle tous les Sermons doivent
être aſſujettis à la même forme.

L'éloquence de la chaire prendroit un vol plus hardi, si elle se traçoit elle-même le plan qui lui convient. Je crois que si j'avois prêché, je ne me serois astreint ni à diviser, ni à sous-diviser : nous ne voyons point cette contrainte dans les Peres, qui furent les hommes les plus éloquens.

Quand l'esprit & le cœur sont remplis & vivement pénétrés de leur sujet, ils savent instruire & toucher, sans une premiere & une seconde partie.

Tout discours a sans doute besoin d'une géométrie naturelle, pour avoir de l'ordre, & pour ne pas devenir un tout informe, qui révolte des Auditeurs ; mais il suffit d'avoir l'esprit juste ; & l'on peut se flatter qu'on ne se mé-

prendra pas ſur cet article. Nous avons tous dans notre raiſon une excellente logique, il ne s'agit que de la mettre en œuvre.

Je ne prétends pas qu'on ne doive point donner des regles ſur l'éloquence & ſur la maniere de compoſer des diſcours ; mais il eſt dangereux d'y mettre une telle importance, qu'on ne puiſſe pas quelquefois s'en écarter.

Les plus grands Peintres ſe firent des regles à eux-mêmes, & il faut tâcher de devenir ſoi-même modele, au lieu de toujours imiter.

LETTRE CXLII.

Au Même.

NE vous imaginez donc pas que j'aie approfondi les ſciences : hé-

las! je n'ai fait que les effleurer. Soit les bornes de mon génie, soit les obligations de mon état, il ne m'a pas été possible de me livrer au plaisir que j'aurois ressenti de pouvoir les cultiver. Une philosophie gothique, comme vous savez, a été mon étude; & si, par intervalle, j'ai voulu connoître Descartes & Newton, je n'ai fait que les entrevoir, encore a-t-il fallu quelquefois prendre sur mon sommeil le temps de me donner cette satisfaction.

J'ai prêché quelques Sermons, mais à la hâte, & sans en faire mon occupation. La théologie est venue ensuite s'emparer de moi, & je vous avoue que j'en ai été charmé, ayant toujours beaucoup aimé tout ce qui nous

s'appelle directement à Dieu.

Quant à cette ſcience ſi digne de nos recherches & de notre application, lorſqu'elle eſt dégagée des opinions & des inutilités dont la barbarie des écoles l'avoit ſurchargée, je l'étudie autant que je puis, la trouvant toujours plus ſatisfaiſante, plus ſublime, & plus digne de mon attention.

C'eſt même la haute eſtime que j'ai conçue pour elle, qui m'a engagé à compoſer, ou plutôt à refondre quelques Traités. Tout cela joint à la place de Conſulteur dont on m'a pourvu, ne m'a permis de faire que quelques légeres excurſions dans la littérature étrangere, dont j'ai pris aſſez de connoiſſances pour en pouvoir parler.

naître dans un pays où les lumieres ſont par ſucceſſion, & d'y trouver toutes les reſſources dont on a beſoin pour s'inſtruire ſur chaque objet. Les Nations étrangeres, & les François ſur-tout, en nous apportant leurs Livres, leurs uſages, leurs mœurs, nous ont mis en état de les apprécier; & Rome eſt vraiment aujourd'hui le centre de toutes les connoiſſances, comme elle eſt celui de la vérité & de l'unité.

Tout ce que nous avons à regretter, c'eſt que ce ſiecle ne ſoit pas plus docile à la voix de l'Egliſe, & que tant de lumieres que Dieu a données à la génération préſente, ne ſervent en partie qu'à former une ligue contre le ciel, comme ſi l'on pouvoit aſſié-

ger l'Éternel devant qui tous les hommes ensemble ne sont qu'un atome & qu'un néant.

Mais il falloit que cela fût, pour donner plus de lustre à la Religion, pour exercer la foi des Justes, & pour nous faire connoître que les plus beaux esprits sont capables des plus grands égaremens, quand ils laissent leurs pensées errer dans le vuide, & qu'elles n'ont pas un point d'appui.

Or, il n'y a que Dieu, comme vous dites très-bien, qui soit ce point d'appui, comme il est le centre de toute réunion, c'est-à-dire, le principe d'où tout émane, & où tout doit retourner.

On s'imagine être plus grand à mesure qu'on cherche à s'éloi-

gner de lui, comme s'il n'étoit pas la ſource de toute grandeur; & comme s'il y avoit de la foibleſſe à s'humilier ſous la majeſté d'un Être tout-puiſſant, dont on tient le mouvement, la reſpiration & l'exiſtence.

S. Auguſtin qui erra ſi long-temps dans le tourbillon des ſyſtêmes hétérodoxes & même impies, ne crut valoir quelque choſe, que lorſqu'il revint à la Vérité ſuprême. Il connut, par l'agitation de ſon eſprit & de ſon cœur, qu'il falloit ſe placer ſur la montagne ſainte pour bien apprécier les choſes, pour ſe garantir de toute ſurpriſe & de toute ſéduction.

L'eſprit de l'homme, toujours inquiet, n'a que des idées vagues,

que des penſées indéciſes, s'il n'a pas une autorité qui le fixe. Il faut que dès le moment qu'il entre dans ce monde, il ſoit un enfant docile aux vérités de la Religion, s'il veut être heureux, & s'il veut s'épargner par la ſuite des recherches qui ne le conduiront qu'à douter de tout, ou qu'à nier ce qu'il y a de plus ſûr & de mieux établi.

Comment les hommes ne ſe dégoûtent-ils pas d'être mécréans, après avoir remarqué que tous ceux qui n'ont pas cru, n'ont donné que des ſyſtêmes chimériques, & ont terminé leur carriere ſans pouvoir faire la moindre démonſtration contre le Chriſtianiſme, & ſans avoir acquis une autre réputation que celle de ſophiſtes ?

Qui n'auroit pas cru que Collins, Bayle, en ſe frayant des routes nouvelles, & en ſe donnant pour des hommes inſpirés, qui venoient éclairer l'Univers & l'arracher à ſes préjugés, paſſeroient après leur mort pour des dieux; & qu'on leur érigeroit des autels? Cependant on ne ſe ſouvient d'eux que pour déplorer leurs erreurs, ou pour ſe moquer de leurs abſurdités; & il n'y a perſonne, quelque peu religieux qu'il ſoit, qui voulût être aujourd'hui Spinoſa.

Telle eſt la force de la vérité; on peut l'obſcurcir pendant quelque temps, mais on ne peut l'étouffer. Elle s'éleve lorſqu'on la croit abſolument éteinte, comme un feu qu'on a cru mort ſous la cen-

dre, & qui jette une flamme vive & rapide au moment qu'on ne s'y attend pas.

Nous convenons que dans la Doctrine Catholique il y a des obſcurités; puiſque la Foi, ſelon S. Paul, eſt la certitude de choſes qui ne paroiſſent point, *argumentum rerum non apparentium:* mais quitterons-nous un Pays où il y a des nuages, pour paſſer dans un lieu de ténebres & d'horreur? On trouve des points d'appui en ſuivant la Religion Chrétienne; mais qui s'en écarte, ne marche qu'à l'aventure ſur des ruines & ſur des précipices.

C'eſt ce que je diſois dernierement à un Anglois, homme digne de ſa Nation, par ſes connoiſſances & par l'élévation de

ſon eſprit; mais entraîné par le torrent de l'incrédulité, que je compare à notre Mont-Véſuve, lorſqu'il eſt dans ſon éruption.

« Où nous menerez-vous, lui
» diſois-je, en nous dépouillant de
» toutes les vérités que le Chriſ-
» tianiſme nous propoſe; vérités
» ſublimes qui nous donnent la
» plus haute idée de Dieu; vérités
» conſolantes qui nous le font
» appercevoir toujours au milieu
» de nous, pour nous ſecourir &
» pour nous ſauver; vérités tou-
» jours combattues, mais toujours
» victorieuſes?

» Quiconque n'a pas le bonheur
» de les croire, deſcend dans la
» claſſe des animaux, n'a plus
» qu'un vil anéantiſſement à at-
» tendre. C'étoit bien la peine de

» faire tant de recherches, tant
» d'efforts d'esprit, pour en venir
» à un pareil dénouement ! &
» voilà cependant où aboutissent
» tous les Livres écrits contre la
» Religion ; voilà où avec vos
» principes philosophiques vous
» voulez mener tous les hommes.
» Qui se seroit imaginé qu'il fal-
» loit être Philosophe pour nous
» faire vivre en bêtes, & pour
» nous persuader que nous avons
» la même fin ?

» Alors le bel-esprit du siecle
» aboutira à faire de l'Univers une
» ménagerie, dont le lion comme
» l'animal le plus fort, l'éléphant
» comme le plus gros, seront les
» maîtres & les souverains. Le bel
» ouvrage ! Oui, Milord, il fau-
» dra, d'après vos principes, vous

» déterminer à regarder comme
» votre Roi le léopard ou le rhi-
» nocéros ; mais vous établissez
» des systêmes, & lorsqu'on vous
» parle de leurs conséquences,
» vous éludez la difficulté.

» Dans la Religion Chrétienne
» tout est lié, tout est combiné.
» Si l'on pose des principes, on
» ne craint point qu'on en tire
» des conséquences. C'est une Re-
» ligion, me direz-vous, bien
» rigoureuse pour les hommes?
» C'est une preuve qu'ils ne l'ont
» pas faite : ils l'auroient adoucie
» davantage, s'ils en avoient été
» les inventeurs. On n'y verroit
» pas le renoncement à soi-même,
» comme la base de cette Reli-
» gion : on y auroit au moins per-
» mis les mauvais désirs ».

L'Anglois fut comme Felix dont parle S. Paul ; il fut ébranlé, & malheureusement il est toujours incrédule.

Cela ne m'empêche pas de l'aimer véritablement, & c'est parce que je l'aime que je voudrois le voir bien penser. Aussi me rend-il la justice que je ne hais personne à raison de ses sentimens, & que les incrédules même les plus obstinés, quoique je déteste leurs maximes, sont sûrs de trouver dans mon cœur toute la charité qu'on doit à ses freres.

Je ne sais comment cette Lettre vient d'éclore : je suis moi-même étonné de sa longueur ; & cependant fâché de la finir, parce que je voudrois toujours m'entretenir avec vous, dont je suis autant par

ſentiment que par raiſon, le t
humble & très-obéiſſant ſe
teur, &c.

LETTRE CXLII

Au R. P. VALENTIN, d
Doctrine Chrétienne.

JE ſuis fâché, mon R. P.
n'avoir pu vous voir hier au
comme je le déſirois; mais i
ſurvint une affaire imprévu
laquelle je ne pus dérober
ſeule minute, tant elle
preſſée.

La perſonne que vous
vue, vous a répondu comme
devoit faire, & je ſuis ſurpris
vous en ſoyez étonné. Vous n
point encore au fait de notre
litique italienne, & je vous a

que je ne la connois guere mieux que vous. La politique n'eſt pas la ſcience des Théologiens; ils ne connoiſſent d'autres ſubtilités que celles de l'école. Vous me ferez un vrai plaiſir de venir demain matin prendre le chocolat ſur les huit heures : je me ſuis arrangé de maniere à en paſſer une toute entiere avec vous. Je conſignerai à ma porte un ſentinelle, qui écartera les importuns; car il ſuffit d'être en place pour en être accablé : ce qui eſt bon pour exercer la patience, & pour faire des actes de charité, mais nullement pour les affaires.

Apportez-moi, je vous prie la derniere Lettre du P. Caſtan; je ferai bien-aiſe de la revoir. Vous connoiſſez les ſentimens que je

vous ai voués pour la vie, ainsi qu'à votre Congrégation. Votre affectionné serviteur, *le Card. Ganganelli.*

P. S. Celui qui vous remettra cette Lettre, m'apportera le Mercure de France que je vous ai demandé, & le petit Ecrit que je vous ai confié. N'écrivez point à M. l'Evêque d'Orléans sans m'avoir parlé.

A Rome, ce 13 Août 1768.

LETTRE CXLIV.

A M. l'Abbé ISIDORE *B*IANCHI, *actuellement Secretaire d'Ambassade de la Cour de Naples, à Lisbonne.*

ENFIN les deux Ouvrages que vous m'aviez promis, me sont

parvenus comme vous le désiriez ; & je vous rends mille actions de graces de m'avoir procuré une aussi agréable lecture.

Quant au premier, j'avois déja vu vos savantes Observations sur le monument d'Albacina, que notre très-cher Docteur l'Abbé Lami, publia dans ses Nouvelles Littéraires de l'année 1763. Il me paroît que vous avez raisonné sur l'antiquité comme on raisonne en mathématiques, par démonstration, & que vous avez déterminé d'une maniere tout-à-fait triomphante l'ancien territoire de Tufico.

On voit que le Signor Michel Vannozzi n'a voulu attaquer votre Dissertation que par un motif de jalousie.

Son indécente critique vous a procuré l'occaſion de faire connoître au Public comment les perſonnes bien nées doivent diſputer. Vous n'avez employé dans votre Apologie que l'honnêteté & la vérité, pendant que votre Adverſaire n'a eu recours qu'à des injures & à des ſubterfuges; ce qui nous prouve que la controverſe, chez certains Ecrivains, eſt toujours jointe à la ſatyre.

Je ne me ſuis point encore appliqué à lire votre excellente Diſſertation ſur le Monument qu'on a trouvé tout récemment à Pompeio. Je ne doute nullement que vous n'ayez terminé victorieuſement la conteſtation qui s'eſt élevée à ce ſujet parmi les Antiquaires. Vous aurez ſeulement

lement à redouter les Académiciens de Naples, qui ſont tellement jaloux de ce qui leur appartient, que tout Etranger eſt coupable à leurs yeux dès qu'il ſe mêle d'écrire ſur les Antiquités de Pompeio & d'Hercolano. Vous n'ignorez pas comment ils ont tout récemment traité notre cher & illuſtre Abbé Winchelman.

Je vous engage à ne point interrompre vos travaux, & je vous ſupplie de bien vous convaincre que je mettrai à profit toutes les occaſions où je pourrai vous aſſurer de la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis votre dévoué ſerviteur, *Ganganelli.*

A Rome, aux SS. Apôtres, ce 14 Septembre 1768.

LETTRE CXLV.

Au R. P. Corsi.

M. R. P.

Vous ne pouvez mieux faire que de composer un Traité de Morale, pour le joindre aux Traités de Théologie dont vous êtes l'Auteur. La Philosophie n'expose la Morale que très-succinctement ; & il est nécessaire dans toutes les conditions de connoître à fond ce qui regle nos mœurs, & ce qui nous sert de boussole au milieu des révolutions & des écueils de la vie. La Morale, comme la base de la probité & du Christianisme, est toujours d'usage ; au lieu que les autres sciences ne peuvent servir que

dans certaines circonstances.

Mais ce n'est ni chez les Philosophes anciens, ni chez les modernes que vous devez chercher la Morale telle qu'elle doit être enseignée, & telle qu'on doit la pratiquer. Le grand livre où nous trouvons son excellence & ses préceptes, est le sein de Dieu même : nos obligations dérivent de sa divine volonté; & par la raison qu'il a établi l'ordre le plus merveilleux dans toutes les parties de l'Univers dont il résulte la plus parfaite harmonie, il a mis entre notre esprit, notre cœur, notre ame, nos passions, nos sens, une telle connexion, que tout ce qui est en nous doit concourir à nous mettre bien avec nous-même & avec le prochain.

On n'insiste point assez sur la Morale, cette science qui a des ramifications si étendues & en si grand nombre, que les Empires, les Cours, les Villes, les Sociétés, les familles ne se soutiennent que par son heureuse influence, & par la vertu qu'elle a de nous montrer de la maniere la plus claire & la plus précise ce que nous devons à Dieu, à nous-mêmes & aux autres.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que parmi tant d'obligations que nous recommande la Morale, & auxquelles, par notre nature, comme par notre dépendance, nous sommes assujettis, la charité qui ne subsiste réellement que dans la vraie Religion, nous rend elle seule bons parens, bons amis,

bons citoyens, bons ſujets. Elle renferme en elle-même ſous l'extérieur le plus modeſte tout ce qu'on peut déſirer dans chaque claſſe où la Providence nous a placés. Les vertus païennes manquoient de la ſéve divine qui fait produire des fruits dignes de l'éternité. La ſageſſe de nos anciens Philoſophes n'avoit point ce principe céleſte qui donne aux âmes chrétiennes l'avantage ineſtimable de mériter un bonheur éternel.

C'eſt ce que vous ne pourrez trop inculquer dans le Traité de Morale que vous voulez travailler, afin d'aller à la ſource des vraies vertus, & de ne pas confondre avec elles ce qui n'en eſt que la repréſentation. Il eſt bon de ſoulager ſon prochain par un

mouvement naturel ; mais il n'eſt pas bon de ne pas rapporter cette action à Dieu. C'eſt le cas de dire : (1) *Hæc oportuit facere, & illa non omittere;* & de répéter cet axiome ſi connu dans nos écoles : (2) *Bonum ex integra cauſa, malum ex quocumque defectu.*

Les grands préceptes de la Morale ſont les mêmes chez toutes les Nations, parce qu'ils ſont empreints dans nos cœurs. La même main qui traça l'image de ſa toute-puiſſance dans les Cieux en caracteres de feu, grava dans nos ames nos principaux devoirs. Notre

---

(1) C'étoit là les choſes qu'il falloit pratiquer, ſans omettre les autres.

(2) Le bien réſulte de l'intégrité du principe qui le produit ; le mal vient de tout défaut qui s'y trouve.

cœur eſt une table du Décalogue que rien n'a pu briſer; mais que nos paſſions effaceroient, ſi le cri de la conſcience ne nous reprochoit nos écarts.

La Morale évangélique eſt particulierement celle qui convient à l'homme, parce qu'elle lui apprend à ſentir ſa foibleſſe, & à connoître ſa grandeur. Elle réunit la Terre & le Ciel dont nous ſommes ſortis, & comme portion de limon, & comme image de la Divinité, pour nous préſenter un tableau vivant de nos devoirs & de nos deſtinées. La morale des Païens ne produit que de l'orgueil, & celle des Chrétiens que la plus parfaite humilité. Je m'attends à voir tout cela parfaitement développé dans votre Ou-

vrage. S. Thomas a parlé de la Morale, de maniere à exciter la plus vive admiration. Vous le lirez sans doute sur cet article: c'est tout ce que je puis vous dire, en y ajoutant l'estime & l'amitié avec lesquelles, &c.

A Rome, ce 22 Janvier 1747.

LETTRE CXLVI.

A M. MURATORI.

J'AI parlé au Saint-Pere (Benoît XIV) des contradictions que vous essuyez; & il m'a répondu en propres termes, que *plus vous souffrirez pour la justice, & plus vous serez cher à Dieu & aux hommes qui sont animés de son véritable esprit.* Il vous adressera

lui-même un Bref qui vous assurera, & qui prouvera à vos ennemis qu'il n'a absolument rien trouvé de répréhensible dans vos Ouvrages, ni pour le dogme, ni pour la morale; & que ce qui pouvoit l'avoir offusqué, n'avoit pour objet que certains priviléges du Saint-Siege. Il écrira même au Cardinal Quérini, qui paroissoit prévenu contre vous sur l'article des Fêtes dont vous demandez le retranchement; & je suis persuadé que cette Éminence, malgré le zele qui la dévore, se rendra à cette Lettre, & reprendra pour vous tous les sentimens que vous méritez.

Pour moi, M[r] je me féliciterai à jamais d'avoir contribué en quelque chose à vous faire rendre

la justice qui vous est due, & à faire cesser la persécution qu'on vous suscite, & qui est d'autant plus horrible, qu'il n'y a personne qui défende aussi dignement que vous, notre sainte Religion. C'est une terrible chose à soutenir, que la haine des Superstitieux. On ne peut les gagner ni par la force, ni par la raison, parce qu'ils prennent pour des dogmes irréfragables toutes les idées qui passent par leur cerveau. Comptez toujours sur moi, comme sur vous-même; & persuadez-vous bien que mon nom ne sera jamais plus honorablement placé qu'au bas de cette Lettre, qui vous assure de tout mon dévouement, & de tout mon respect.

A Rome, ce 27 Août 1748.

LETTRE CXLVII.

Au même.

C'EST m'enrichir de la maniere la plus éclatante & la plus superbe, que de me faire présent de votre dernier Ouvrage. Je le placerai de façon qu'il soit toujours présent à mes yeux ; & je le lirai avec cette application qui imprime les choses dans l'esprit & dans le cœur. Il est étonnant qu'on ait fait servir la chaire à des déclamations contre votre personne, & contre vos Écrits. Ce qui doit vous consoler, c'est que ce sont des loups revêtus de la peau de brebis, & qu'on les connoît par leurs fruits. Je m'entretien-

drois plus long-temps avec vous, si je n'étois pas né pour me priver continuellement de tout ce qui peut me faire plus de plaisir ; mais si cette Lettre n'est pas fort étendue, mon respect, je vous proteste, ne peut l'être davantage ; car il n'a pas d'autre terme que mon ame même qui ne doit jamais finir.

A Rome, ce 22 Octobre 1748.

LETTRE CXLVIII.

Au R. P. BAUDIER, Professeur de Théologie au Grand Collége des FF. Mineurs Conventuels à Turin, & actuellement Ex-Provincial à Chambéry.

SOYEZ persuadé, je vous prie, que je n'ai rien plus à cœur que vos propres affaires. Quant à la

these que vous vous proposez de me dédier, je vous conjure d'y penser très-sérieusement. Je crois 1°. qu'il n'est pas à propos que votre Éleve fasse paroître mon nom à la tête de ses conclusions théologiques; 2°. que je ne pourrai pas vous servir aussi efficacement, quand on saura que j'ai des raisons particulieres de m'intéresser à vous; 3°. que je suis absolument indigne de l'honneur que vous voulez me faire. Du reste, soyez convaincu que quelque parti que vous preniez, soit que vous exécutiez ce projet, soit que vous y renonciez, je vous serai également attaché & dévoué. Je salue tous nos RR. PP. très-humblement, & j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, le 2 Juillet 1749.

LETTRE CXLIX.

Au R. P. Crutto, *Mineur Conventuel à Turin.*

JE ſuis réellement rempli de confuſion, quand je penſe à la theſe qu'on veut bien me dédier, au Profeſſeur & au Soutenant qui daignent me faire cette faveur; mais je vous le dis dans toute la ſincérité de mon ame, un pareil honneur méritoit tout un autre perſonnage que moi, qui ſuis le moins eſtimable de tous les hommes.

Je vous prie de m'acquitter envers le R. P. Baudier & ſon digne Éleve, d'autant mieux que c'eſt à vous que je dois la dédicace en queſtion. Je déſire de tout mon

cœur qu'il se présente une occasion où je puisse les convaincre de mes sentimens, & leur donner des preuves que je suis à leur service dans tout ce qui dépendra de moi. Je n'oublierai jamais que je vous suis redevable d'avoir été célébré dans une Ville aussi renommée que la vôtre, & dans un Couvent qu'on peut appeller la fleur de votre Province. Ordonnez-moi du moins quelque chose en revanche de ce que vous faites aujourd'hui en mon honneur, & me croyez pour toujours avec tout le respect & toute la reconnoissance possibles. Votre, &c.

A Rome, le 27 Septembre 1749.

LETTRE CL.

Au R. P. BAUDIER, Professeur au Collége des F. F. Mineurs Conventuels à Turin.

PLÛT à Dieu que mes facultés me permissent de vous rendre toutes les actions de graces que vous méritez pour la magnifique dédicace dont vous m'avez honoré.

Je mettrai au plutôt sous les yeux même de notre Saint-Pere (Benoît XIV) la these qui répond parfaitement à votre mérite & à vos talens, mais dont je n'étois pas digne. Mon intention n'est pas seulement de la lui faire lire, mais de lui prouver combien on est zélé dans notre Ordre, même hors les confins de l'État Ecclé-

siastique, pour soutenir les droits du Saint-Siege. Il en aura une véritable satisfaction, il en tressaillira d'alégresse.

Pour moi, je pense vous avoir donné, ainsi qu'à votre généreux Athlete, la preuve la plus complete de ma reconnoissance; puisqu'au moment même où vous ferez soutenir cette these à Turin, au milieu des hommes les plus savans, elle recevra ici des applaudissemens solemnels de la bouche même du Saint-Pere, l'oracle de l'Église universelle. Je vous prie de me faire connoître en quoi je puis vous être utile, ainsi qu'à votre digne Éleve; comment je reconnoîtrai son attention; & par quel moyen je lui prouverai, ainsi qu'à vous-même, toute l'étendue

de ma gratitude & de mon amitié. Peut-être qu'un heureux hazard me procurera l'occasion de vous voir ici. Ni le temps, ni mes affaires ne me permettent pas actuellement de m'entretenir plus long-temps avec vous. Recevez tous les sentimens avec lesquels, &c.

A Rome, ce 30 Septembre 1749.

LETTRE CLI.

Au R. P. CALDANI, Franciscain.

CROIRIEZ-VOUS qu'on a osé me dédier une these; je dis oser, car il faut plus que du courage, pour m'offrir un pareil encens; à moi, qui suis le plus-chétif mortel que je connoisse, & qui n'ai exactement rien en moi-même pour justifier ceux qui

me font, ou cet outrage, ou cet honneur.

Ce qui m'a consolé de cette entreprise, c'est que la these est parfaitement énoncée, & qu'elle a pour sujet ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, & de plus admirable aux yeux de la Religion; je veux dire l'Eglise.

Quel vaste champ, quand on l'envisage du côté de la Foi! C'est le domaine de Jesus-Christ même, le prix de son sang, le triomphe de ses souffrances & de sa mission. L'histoire n'a rien d'aussi magnifique à nous offrir, que la formation de l'Eglise, & ses victoires sur les Tyrans, comme sur les passions. Le spectacle de la nature même n'est qu'un objet indigne de nos re-

gards, quand on le met en parallele avec celui de cette Société sainte, où les lumieres & les vertus effacent l'éclat des astres. Vous m'avez souvent engagé à composer un Traité de Théologie sur cette matiere si belle, si féconde, si digne de nos recherches & de notre admiration; mais effrayé par l'immensité du sujet, le pinceau me tombe des mains toutes les fois que je veux esquisser ce grand & superbe tableau. Quand je pense que c'est Dieu lui-même, son Verbe, son Esprit, qui ont engendré l'Église pour en faire un second Ciel beaucoup plus lumineux que le premier, & qu'ils lui ont donné toute leur gloire & toute leur pureté, pour ser-

vir de flambeau pendant tous les siecles, & dans tous les climats; je sens que mon courage m'abandonne, & qu'il ne me reste d'existence que pour remercier & pour adorer. Nous ne connoîtrons parfaitement l'Église que lorsque nous serons dans le sein de Dieu, dont elle émane, & vers qui elle tend sans cesse, comme vers son souverain bonheur. Le monde est un voile ici-bas, qui nous dérobe ses clartés; & il faut nécessairement qu'il se déchire, & qu'il disparoisse, pour que nous puissions voir cette divine Église dans toute sa beauté, & dans toute son immensité. Que d'hommes puissans en oeuvres & en paroles, entre Adam & le dernier des élus qui ser-

mera l'anneau myſtérieux où ſeront compris tous les eſprits céleſtes & tous les Saints ! C'eſt vraiment cette multitude innombrable dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe, & que S. Jean apperçut au milieu d'un raviſſement qu'on ne peut exprimer.

Cette Égliſe, toute immenſe qu'elle eſt, ſubſiſte dans le cœur de chaque juſte, à raiſon de la charité, qui le lie intimement avec tous les habitans de la terre & du ciel; avec les hommes mêmes qui ne ſont pas encore nés, & qui, par l'effet d'une miſéricorde infinie, doivent un jour appartenir à Jeſus-Chriſt; car, telle eſt l'union qui attache tous les Élus; que ceux qui ſont morts, ainſi que ceux qui

vivent, & ceux-mêmes qui n'ont pas encore vu le jour, forment un ensemble qu'on ne peut séparer; & c'est ce qui prouve; quoique nous y pensions rarement, qu'on a bien de la force & de l'étendue, quand on tient à des liens si puissans. Les particules de l'or, malgré leur étroite & durable jonction, n'ont point ce compacte qu'ont les amis de Dieu, parce que rien ne peut ni les dissoudre, ni les diviser. J'ai souvent pris plaisir à lire de vieilles Théologies malgré leur tournure gothique, & j'y ai trouvé les pensées les plus propres à donner la plus haute idée de l'Église & de la Religion. Il semble qu'on énerve moins les choses, quand on s'at-

tache moins à la diction, & que les pensées gagnent ce qu'on perd du côté des mots. C'est ce qui fait que les Peres de l'Église sont si sublimes, quand ils nous parlent de la morale & des dogmes. Leur langage paroît n'avoir rien d'humain; & il n'est pas étonnant, que ce qui est éternel, absorbe ce qui n'est que passager & momentané.

Il faut toute la vie d'un homme, & d'un homme très-pieux & très-savant, pour composer un excellent Traité sur l'Église. Il s'y trouve tant de prodiges, tant de mysteres, tant de beautés, que l'ame a de la peine à tout réunir, & à en former un ensemble qui soit digne du sujet. Tout ce qui éblouit l'homme,

perd

perd ſon éclat, quand il eſt queſtion du Verbe éternel, & de ſes ineffables opérations, dont l'Égliſe eſt le réſultat; car elle a reçu ſa perfection & ſa dignité dans la crêche & ſur la croix. Son commencement fut celui de l'univers. Le ſouffle créateur qui anima le premier homme, fut le germe de l'Égliſe, lequel paſſant d'Adam dans Abel, & ſucceſſivement dans le cœur de tous les juſtes, juſqu'à la fin des temps, n'a pu contracter aucune ſouillure dans la contagion des ſiecles, des climats & des nations.

Les vices qui environnent l'Égliſe, l'obſedent ſans la tacher. Elle ſurnage ſur les iniquités dont ce monde eſt rempli; & les pécheurs qui ſont dans ſon ſein,

ne servent qu'à la rendre plus belle & plus vénérable.

L'Apocalypse est une mine d'or & de diamans, pour quiconque en auroit la clef, & qui voudroit travailler sur l'Église; mais ce Livre est rempli d'une sainte obscurité qui ne se dissipera qu'à la fin des temps. Les Apôtres & les Peres ont levé quelque coin de ce voile mystérieux; mais si légérement, que nous avons toute la peine du monde à découvrir les clartés célestes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le saint effroi qu'il nous cause en le lisant, doit nous avertir qu'il renferme de grands mysteres, & que la vie future qui nous est destinée, nous fera voir & connoître des choses bien sublimes & bien extraordinaires.

Les hommes de chair & de ſang qui n'ont point la foi, ne ſauroient ſe perſuader que l'Égliſe, dont ils ne jugent que par l'extérieur, ſoit auſſi merveilleuſe ; cependant elle enchaîne toutes les choſes viſibles & inviſibles ; & le monde lui-même n'a été créé que pour lui donner des enfans. Je me la repréſente comme un arbre, dont la cime touche le ſommet des Cieux, dont la racine pénetre juſque dans les plus profonds abymes, & contre lequel tous les orages ſe déchaînent, ſans pouvoir ni le flétrir ; ni le renverſer. Voilà bientôt ſix mille ans qu'il ſubſiſte ſans interruption, ſous les noms d'ancien & de nouveau Teſtament ; & c'eſt ſous ſon ombre que les Apôtres

comme les Patriarches, que les Peres comme les Prophetes ont opéré leur salut, & celui d'une infinité d'ames qui les ont écouté avec soumission.

Rien de plus foible à l'extérieur que l'Église qui a pour chef & pour membres des hommes de chair & de sang, sujets à toutes les passions; qui n'a d'autres armes & d'autre force que ces paroles de Jesus-Christ : *Allez, prêchez toutes les Nations; je suis avec vous jusqu'à la consommation des siecles*: mais rien de plus fort dans l'intérieur : car dirigée sans cesse, & éclairée par l'Esprit Saint, Dieu lui-même est son rempart inébranlable. Il étend sa main toutes les fois qu'elle eut besoin de son secours, & dans

le temps que tout paroiſſoit déſeſpéré.

Elle a dans un ſens myſtique tout ce qu'a ce monde matériel, un feu central & tout divin qui la vivifie ſans interruption ; un ſoleil qui l'éclaire au ſein même de la nuit ; une fécondité qui la fait germer & fructifier pour le temps & pour l'éternité ; une roſée miraculeuſe qui l'embellit, & qui la rafraîchit comme la nature : elle a ſes diamans, ſes perles, ſes métaux, ſes plantes, ſes fleurs. Ses ſacremens reſſemblent aux fleuves ; ſes prieres aux douces vapeurs de l'encens ; ſes bonnes œuvres aux fruits délicieux que la terre produit ; ſes Miniſtres aux aſtres qui nous guident, & qui nous éclairent.

Il y a un tel rapport entre tous les ouvrages de Dieu, une telle harmonie, que ce qui eſt corporel vient à l'appui de ce qui eſt ſpirituel; que ce qui eſt viſible, s'unit aux choſes inviſibles pour former un tout qui bénit Dieu, & qui fait connoître ſon excellence & ſes grandeurs.

Je vous avoue que l'Égliſe eſt mon Univers. Elle eſt ſi ancienne; elle s'étend ſi loin; elle embraſſe tant d'objets, que je me perds dans ſon immenſité; elle ne fait qu'un ſeul point de tous les ſiecles & de tous les pays, par la préciſion avec laquelle elle les réunit; elle ne forme qu'un ſeul élu de tous ceux dont elle eſt la bouſſole & la mere, par l'identité qu'elle met dans leur croyance;

dans leur eſpérance, dans leur charité. On diroit, en voyant le parfait accord qui regne parmi tous les membres de Jesus-Chriſt, qu'il n'y a qu'un ſeul homme qui prie, qu'un ſeul homme qui agit.

Chaque perſonne ſéparée de l'Égliſe a des opinions particulieres ſur la Religion, chaque ſecte a une façon de penſer qui lui eſt propre; mais dans la ſociété ſainte qui forme les Élus, il n'y a qu'*une foi, qu'un ſalut, qu'un baptême*.

Voilà tous les articles & tous les points de vue qu'il faut embraſſer, quand on veut préſenter l'Égliſe telle qu'elle eſt; cette Égliſe qui milite ici-bas ſous un Chef viſible, que le Meſſie a revêtu de ſon autorité; qui ſouffre dans le Purgatoire ſous la juſtice

d'un Dieu qu'on ne peut voir ſans être parfaitement pur ; & qui triomphe dans le Ciel, au ſein même de la miſéricorde & de la véritable gloire.

Ce tableau, tout raccourci qu'il eſt, peut vous ſuffire pour l'exécution de votre projet. Avec le ſecours de l'Écriture Sainte, des Conciles, des Peres, de la Tradition, on vient à bout de former un Traité ſur l'Égliſe. Mais autre choſe eſt d'enſeigner ce qu'on doit ſavoir à ce ſujet, autre choſe d'en écrire d'une maniere qui réponde à ſon excellence & à ſa dignité.

S. Auguſtin nous a fourni d'excellens matériaux ſur l'Égliſe ; ſur-tout dans ſes Écrits polémiques contre les Donatiſtes. Il releva ſur leurs ruines de la maniere

la plus éclatante, ce ſuperbe édifice qu'ils croyoient renverſer: chaque ſiecle vit également tomber avec fracas les ſectes qui oſerent attaquer l'Égliſe; & il n'en reſta que des tourbillons de pouſſiere qui aveuglerent ceux qui ne furent pas attentifs à les diſſiper.

Quiconque n'écoute pas l'Égliſe, doit, ſelon l'oracle éternel, être regardé comme un Publicain ou comme un Païen; & c'eſt par-là qu'on doit terminer un Traité ſur cette matiere, & que je termine ma Lettre, vous ſouhaitant toutes les proſpérités que Dieu réſerve à ſes amis, & qui, quoique ſouvent préſentées ſous une apparence d'amertume, n'en ſont pas moins des biens à déſirer. On ne peut rien ajouter aux ſen-

timens avec lesquels je suis, & que vous méritez. Votre, &c.

LETTRE CLII.

Au R. P. GENTIS, Dominicain, Évêque d'Anvers.

MONSEIGNEUR,

Je me suis acquitté de votre commission avec tout le zele dont je suis capable, quand il s'agit de vous-même, de l'Ordre respectable dont vous portez l'habit, & de l'excellente dignité dont vous êtes revêtu. Je suis fâché qu'il y ait une si grande distance entre les deux Pays que nous habitons. Ce qui me console cependant, c'est que nous sommes l'un & l'autre dans la position où Dieu nous veut, vous sur le chandelier de

l'Église, & moi dans l'obſcurité. Je ne vois rien dans le monde qui mérite mieux nos éloges & nos reſpects que l'Épiſcopat, ſoit qu'on le conſidere dans la ſource d'où il émane, ſoit qu'on l'enviſage du côté des merveilleux effets qu'il produit. Il a Jeſus-Chriſt, l'Auteur de toute ſainteté, pour Inſtituteur & pour Chef; & par les graces qu'il confere, il unit la Terre au Ciel. Auſſi voyons-nous que les Évêques furent toujours dans le plus grand honneur auprès des Empereurs & des Rois qui eurent le bonheur d'embraſſer la Religion Chrétienne. Ils les regarderent comme leurs oracles dans les déciſions de la Foi, comme leurs Anges tutélaires, capables de les

diriger dans tout ce qui a rapport aux biens ſpirituels.

Le monde s'eſt malheureuſement accoutumé à n'avoir plus la même vénération pour les ſucceſſeurs des Apôtres ; & cependant qui les mépriſe, mépriſe Jeſus-Chriſt lui-même ; car ils ſont d'une maniere ſuréminente les Oints du Seigneur.

Vous ferez mieux que perſonne reſpecter cette ſublime dignité, non par le faſte que tout bon Evêque a en horreur, mais par les vertus qui brillent en vous d'une maniere admirable, & qui ſont les dons de l'Eſprit-Saint.

Il n'y a pas un meilleur moyen de venger l'Épiſcopat des outrages que lui fait l'impiété, qu'en ſe montrant doux & humble de

cœur, qu'en ſe comportant en un mot comme vous vous comportez à l'égard de vos Diocéſains.

Le temps, Monſeigneur, que vous avez paſſé dans l'Ordre de S. Dominique, eſt le meilleur Noviciat que vous ayez pu faire de l'Épiſcopat. On y étudie, on y prêche, on y prie, on y édifie; & l'on n'y trouve que des exemples de ſainteté & des occaſions de travailler à ſon propre ſalut, en travaillant à celui des autres.

Le R.P. Bremond vous eſt toujours ſingulierement attaché. Il ne parle de vous qu'avec effuſion de cœur. Rien n'eſt plus conſolant pour un Général que d'avoir des enfans, qui comme vous, Monſeigneur, apprennent à aimer la Religion & à la pratiquer.

Le Pays que vous habitez ne vous offrira pas des tableaux aussi vigoureusement prononcés que ceux d'Italie ; mais il vous offrira néanmoins des chefs-d'œuvre dignes de toute l'attention d'un connoisseur. On veut être Rubens, quand on voit ses ouvrages, comme on désire être Michel-Ange, quand on admire ses productions.

Ce que je craindrois pour tout autre que vous, Monseigneur, c'est qu'Anvers, si souvent exposée à être le théatre de la guerre, ne vous mît dans le cas d'être souvent interrompu dans votre repos & dans vos fonctions. La Flandre est bien différente de notre Italie par sa situation. Mais le sage se fait une solitude à lui-même au

milieu de son propre cœur ; & rien ne trouble sa tranquillité, quand il est bien avec Dieu, & qu'il n'attend rien que les graces du Ciel. C'est votre position, comme c'est la mienne de vous répéter à tout instant les sentimens de respect, d'estime & d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, &c.

A Rome, le 6 Novembre 1750.

LETTRE CLIII.

Au Docteur BIANCHI, *à Rimini.*

Vous me faites un plaisir sensible, mon cher Docteur, en m'invitant à aller à Rimini, parce que vous me rappellez un lieu où j'ai fait mes premieres études ;

& vous me caufez en même temps un vrai chagrin, en ce que je ne puis effectuer le défir que j'ai d'aller vous embraffer. Je fuis lié par un vœu d'obéiffance qui attache mon corps au Couvent des SS. Apôtres, mais qui n'empêche pas mon ame de voyager & de parcourir toute la bonne Ville que vous habitez. Je lifois encore ces jours-ci que Rimini eft réellement une Cité fameufe, quand on confidere fon antiquité; que Tite-Live en parle comme d'une Colonie qui fecourut Rome dans le temps où cette Capitale étoit vexée par l'armée d'Annibal; qu'Augufte, ainfi que Tibere, fe firent un devoir de l'orner de plufieurs monumens, témoin le pont qui fubfifte encore

aujourd'hui; que cette Ville resta fidelle à ses maîtres jusqu'à la fin de leur Empire; & enfin qu'après avoir passé sous la domination des Exarques de Ravenne, sous celle des Lombards, des Malatestes (famille illustre d'Italie) elle devint tributaire & sujette des Souverains Pontifes. C'est dommage que la Mer se soit retirée de ses murs à plus d'un mille, & qu'elle ne soit plus aujourd'hui qu'à demi-habitée. Mais que vous dis-je là que vous ne sachiez pas!

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis toujours un de ses habitans par l'attachement que j'ai pour elle. Il est naturel d'aimer avec tendresse un Pays où l'on a porté ses premiers pas, & où l'on a passé des années qui sont toujours

précieuſes, parce qu'elles ſont le prélude de la vie. Je parle ici de mon enfance, qui me rappelle ce que j'étois alors, & ce que je ne ſuis plus. Notre vie eſt exactement un livre, dont la préface eſt l'enfance, & chaque feuillet que nous tournons, un jour qui paſſe pour ne plus ſe reproduire à nos yeux. Ceux du moins qui en retiennent quelque choſe, ſont dédommagés de cette rapidité qui nous entraîne, & qui nous ride lorſque nous croyons avoir encore la fraîcheur de la jeuneſſe. La vie eſt en pluſieurs tomes pour ceux qui ont de belles actions & qui vivent long-temps; & elle n'eſt qu'une feuille volante pour quiconque ne fait que végéter, ou qui n'a ici-bas qu'une courte durée.

Oh, mon cher Docteur, que j'aime à faire avec vous de pareilles réflexions! car vous êtes un Sage qui voyez les choses du bon oeil, & qui connoissez mieux que personne & le néant de la vie, & le bonheur qu'il y a de vivre utilement pour les autres & pour soi-même. C'est le moyen de tromper le temps, qui prend plaisir à se jouer de nous, en croyant tout effacer. Il est beau de faire des oeuvres durables pour l'Éternité, & sur lesquelles le temps n'ait conséquemment aucune prise.

Je ne sais pas ce que deviendra l'affaire de notre compatriote. Je m'efforce de tout mon coeur de le servir; mais par sa mauvaise tête il dérange tout ce que je fais. Je l'excuse encore, malgré tous ses torts;

car enfin dépend-il de nous d'avoir des fibres & des organes propres à contribuer à notre bonheur ?

Je vous fais bon gré d'avoir envoyé un autre vous-même à Saint-Archangelo, pour tâcher d'y guérir le bon & vertueux homme auquel nous sommes l'un & l'autre, & avec tant de raison, si fortement attachés. Vous me consolez, en m'apprenant que ce n'est pas une hydropisie de poitrine. Il lui faudra un grand régime, s'il en revient.

L'étranger qui doit m'apporter un livre, n'a point encore paru. Il se sera vraisemblablement arrêté à parcourir toutes les Villes qui se succedent jusqu'à Rome, & qui sont comme autant d'antichambres qui annoncent une salle

magnifique. Je le recevrai doublement bien, & comme venant de votre part, & comme étant étranger. Mais je gagerois d'avance qu'il arrivera au moment que je serai bien occupé. Cela ne manque jamais, & me fait d'autant plus de peine, qu'alors je n'ai pas le loisir de donner tout le temps que je voudrois à un homme qui m'a fait la grace de me visiter ; & que cela paroît avoir un air de mauvaise volonté à l'égard de celui qu'on reçoit.

Soyez sûr, mon cher Docteur, que vous m'êtes toujours présent, & que mon cœur me répete continuellement les sentimens que je vous ai voués pour la vie, & avec lesquels je suis à toute épreuve. Votre, &c.

A Rome, ce 7 Juin 1758.

rite, je tâcherai de l'être au moins par mon attention à leur plaire, & à gagner leur bienveillance.

Combien ma mere ne seroit-elle pas étonnée, elle qui ne vouloit pas que j'entrasse dans l'Ordre de S. François, si elle voyoit aujourd'hui cet étrange événement! mais elle a subi le sort que nous subirons bientôt, & que je ne perds jamais de vue, dans la crainte d'avoir de l'orgueil. Me voilà Cardinal; mais que de Cardinaux qui ne sont plus, & dont les personnes & les noms dorment dans la poussiere, & dans l'oubli!

Dites quelque chose de ma part, & de la maniere dont vous savez dire tout ce qui vous plaît, à nos amis communs. Assurez-les

tous que si je puis les obliger d'une maniere ou de l'autre, ils trouveront toujours en moi le cœur le plus zélé pour leurs intérêts, & le plus disposé à les obliger en tout temps & en tout lieu : & vous sur-tout, mon cher Docteur, ne m'épargnez pas; car vous savez combien Ganganelli, votre serviteur & votre ami, vous fut toujours attaché.

A Rome, ce 30 Septembre 1759.

LETTRE CLV.

Au même.

M. T. C. *& illustre Docteur,*

Au lieu de me parler de la reconnoissance que vous croyez me devoir, pour le prétendu

service que je vous ai rendu, remerciez-vous vous-même, de ce que vous m'avez procuré la plus heureuse occasion de pouvoir vous prouver combien je vous honore & je vous aime. Il n'y a point de termes qui coûtent à mon Éminence; comme il n'y a point de démarches qui lui soient pénibles, quand il s'agit d'obliger, sur-tout un ami tel que vous, dont la liaison date d'aussi loin.

N'allez pas de grace vous imaginer que l'affaire dont vous m'avez chargé, & qui est heureusement terminée à votre satisfaction, fût une montagne à gravir. Je n'ai eu malheureusement que quelques pas à faire pour réussir, car je voudrois en faire

bien davantage à dessein de vous témoigner tout mon zele & toute mon affection. Votre nom a fait beaucoup plus que le mien, tout Cardinal que je suis, pour obtenir ce que vous avez désiré. La ville de Rimini seroit trop glorieuse si toute la gloire que vous méritez, demeuroit concentrée dans ses murs : mais cette gloire a passé pardessus ses tours, & a volé très au loin, & cela bien malgré vous : car plus les talens & les vertus se cachent & s'humilient, plus la voix de la Renommée prend soin de les faire connoître & de les publier ; & delà vient qu'il ne passe point d'étranger à Rimini, qui ne demande à voir le Docteur Bianchi, & qui n'y arrive avec des tablettes sur

lesquelles votre nom est déjà crayonné.

Il faut bien que le mérite soit dédommagé des traits que lui portent la calomnie & l'envie: sans cela, on succomberoit sous le poids des talens, & l'on redouteroit infiniment le malheur d'en avoir.

La Providence a si bien arrangé les choses, qu'elle compense le mal par le bien; & que pour ne pas livrer l'homme de mérite au découragement ou à l'orgueil, elle le met dans une balance qui l'éleve & l'abaisse alternativement. Nous serions trop fiers, si nous n'avions que des prôneurs; & trop humiliés, si nous ne rencontrions que des détracteurs. Il nous faut un équilibre qui nous

ſoutienne entre la louange & la ſatyre, pour nous tenir au niveau de l'humanité.

La Sageſſe éternelle, mon cher Docteur, a vraiment tout diſpoſé avec force & avec douceur : ſi dans un temps elle nous verſe un calice d'amertume, dans un autre elle nous offre le breuvage le plus gracieux. Buvons alternativement dans cette double coupe myſtérieuſe qu'elle nous préſente, & nous éviterons les écueils d'une joie exceſſive, & l'atteinte d'un chagrin immodéré.

Heureux celui qui a l'ame d'une trempe forte, & qui ne ſe laiſſe amollir par aucun contretemps ! Le Juſte dont parle Horace fait envie, lorſqu'on en lit la deſcription ; mais celui de

l'Evangile est le seul que nous devions imiter. Toujours au même degré de bonheur, il ne voit son repos troublé ni par les revers, ni par les calomnies; parce que son existence est intimement unie à l'éternité de Dieu.

Ne vous lassez point, mon cher Docteur, de me procurer des occasions de vous renouveller cette tendre & pure amitié que j'ai toujours eue pour vous, & qui me comble de joie, quand je puis me dire votre serviteur & votre ami.

A Rome, ce 15 Septembre 1763.

LETTRE CLVI.

Au R. P. SBARAGLIA, Définiteur perpétuel des Mineurs Conventuels, à Bologne.

M. R. P.

Il m'est infiniment glorieux d'apprendre que vous ne m'avez pas oublié, & que vous avez jugé ma chétive personne digne de recevoir l'excellent Ouvrage dont vous venez de m'enrichir. Il étoit attendu dans cette Ville avec la plus grande ardeur ; & cela est si vrai, qu'un de nos plus fameux Littérateurs, avide de le dévorer, ne me l'a laissé que vingt-quatre heures entre les mains.

Le succès qu'il aura infaillible-

ment vous engagera à coup sûr à nous donner d'autres Ouvrages, encore plus utiles & plus étendus. J'espere vous offrir un jour en échange, pour peu que j'en aie le loisir, *si otiari licuerit*, un fruit de ma plume, qui tendra à découvrir le vrai sens de S. Augustin, dans les trois Livres où il traite de la *Correction, & de la Grace, de la Prédestination des Saints, & du don de la Persévérance.* Je tâche d'y découvrir le véritable esprit du saint Docteur sur les matieres de la grace.

Si le succès répond à nos voeux, *si votis cuncta responderint*, je me flatte que mes remarques sur un sujet aussi important, pourront être de quelque utilité. C'est ici un secret que je vous confie,

& que vous voudrez bien garder. Favoriſez-moi, je vous ſupplie, de vos lumieres & de vos avis, pour que je puiſſe traiter une pareille matiere avec intérêt & avec vérité; & ſouffrez qu'en vous baiſant humblement les mains, je vous réitere les ſentimens d'attachement, d'eſtime & de reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

A Rome, le 1 Juin 1742.

LETTRE CLVII.

Au même.

M. R. P.

Je ſuis obligé de vous confeſſer le peu de mérite qui ſe trouve en moi, & pour vous faire perdre la trop bonne opinion que vous

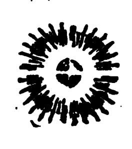
en avez, & pour refuſer le travail auquel vous voulez m'appliquer. Je ne redoute point la peine; mais encore faut-il avoir la capacité requiſe pour faire un Ouvrage digne de ſoutenir l'analyſe de la critique & de la raiſon.

Si j'ai prêté ma plume au déſir du Cardinal Cibo, c'eſt qu'il s'agiſſoit d'un ſujet facile à traiter, où l'art oratoire & le goût n'étoient pour rien. Je lis toujours les meilleurs Livres poſſibles, & je m'applique ſans relâche à l'hiſtoire chronologique de l'Égliſe, comme à l'un des meilleurs appuis de la Religion.

Je voudrois bien pouvoir ne point me brouiller avec Ariſtote, & ſur-tout avec Scot, à raiſon de l'ancienne connoiſſance, & de

là confraternité ; mais à chaque moment je suis obligé de les laisser en chemin, pour prendre des routes plus sûres & beaucoup mieux allignées. Notre siecle n'est pas la saison des pointilleuses subtilités : on y veut de la substance & des vérités, plutôt que des distinctions & des mots. Eh ! pourquoi s'entortiller pour dire des choses simples, & ne pas s'énoncer aussi clairement en philosophant, qu'en vous assurant de la haute estime avec laquelle je suis de tout mon cœur, &c.

A Rome, le 2 Juillet 1742.



LETTRE CLVIII.

*A M. l'Abbé ***.*

PUISQUE vous me consultez, mon cher Abbé, sur le Discours que vous m'avez fait passer, je vous dirai qu'il sent trop le Rhétoricien, & qu'il y manque cette forte éloquence qu'on doit employer, quand on parle des Maîtres du monde. Il faut tâcher de s'élever en esprit, autant qu'ils le sont en dignité, & faire sortir du sein de la Religion même, de grands traits qui les représentent comme les images du Dieu vivant.

Vous avez le plus beau sujet à traiter. Le respect & l'obéissance qu'on doit aux Rois, prennent

leur ſource dans l'Éternel même, qui veut qu'on honore ceux qu'il a revêtus de ſon autorité ; & d'ailleurs combien de choſes le cœur ne dit-il pas, quand il s'agit de faire l'éloge de nos peres, de nos maîtres, de nos tuteurs ! L'exiſtence des peuples n'eſt complete, que lorſqu'elle eſt intimement unie à celle des Princes qui les gouvernent. Alors c'eſt un tout qui retrace l'harmonie du Ciel, & qui répand de toutes parts l'alégreſſe & la félicité.

Je ſuis content du morceau qui peint les horreurs de l'anarchie, & qui démontre qu'il n'y a réellement aucun cas, aucune circonſtance, aucun temps, aucune occaſion, où il ſoit permis de ſe révolter contre l'autorité.

L'obéissance qu'on doit aux Rois & à ceux qui les représentent, tient essentiellement à celle qu'on rend à Dieu; & plus on est Chrétien, plus on honore la Royauté. Tertullien, dans son Apologie en faveur du Christianisme, peint les Fideles de son temps comme les sujets les plus attachés à leurs Princes, les plus attentifs à prier pour eux, & les plus exacts à payer les impôts. Jesus-Christ met sur la même ligne, & la soumission qu'on doit aux Monarques, & celle qu'on doit à l'Éternel: *Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, & à César ce qui appartient à César.* Point d'excuse, point de prétexte, point de raison pour s'en dispenser. J'ai été attendri, je vous

l'avoue, en lisant l'article où vous dites qu'il n'a jamais été plus doux d'obéir à ses Princes que dans ces temps heureux, où ils se communiquent sans réserve, & où ils s'occupent tous du bonheur de leurs Sujets.

Il est vrai que vous avez pu mieux qu'un autre traiter un pareil sujet, puisque vous vivez sous les yeux d'un Monarque (*Dom Carlos, alors Roi de Naples, actuellement Roi d'Espagne*); qui, par son esprit d'ordre, de clémence & d'équité, fait régner avec lui toutes les vertus. Naples, comme vous le dites très-bien, se félicite moins des beautés que le sol & le climat lui prodiguent en abondance, que d'un regne aussi équitable & aussi doux; c'est par-

là que je finirois mon Discours : le reste est superflu. Il est important pour un Orateur, comme pour un Poëte, de savoir s'arrêter à propos. Le Panégyrique de Trajan, tout beau qu'il est, m'a toujours paru trop long. Il y a, même à l'égard des plus belles choses, une certaine satiété qui doit nous engager à être sobres dans notre maniere d'écrire, & de discourir quand nous employons les charmes de l'éloquence & les élans du génie. Un parterre est toujours moins étendu qu'un Jardin : les fleurs flattent plus agréablement les yeux, lorsqu'on ne les voit qu'en petite quantité. Le ciel, quoiqu'enrichi d'un nombre infini d'étoiles, n'en offre à notre vue qu'un nombre déterminé. Les

meilleurs Prédicateurs nous lassent, lorsqu'ils passent les bornes d'un Discours. L'éloquence n'est énergique qu'autant qu'elle exprime la chaleur & la rapidité du feu. J'ai entendu reprocher à nos illuminations, comme à nos plus beaux feux d'artifice, de durer trop long-temps. L'admiration, ce sentiment qui suspend l'activité de l'ame & des sens, est toujours d'une courte durée, & l'on est assuré de n'être plus que foiblement ému, dès qu'il vient à finir. Il y avoit un de nos Peres à Bologne qui n'étoit jamais plus d'une demi-heure en chaire, quoiqu'il fût l'homme le plus éloquent; mais l'on disoit de lui, qu'il n'y paroissoit que pour éclairer & pour tonner. C'étoit la plus

belle tempête, quand il peignoit les horreurs du péché; & le plus beau ciel, quand il faisoit voir les charmes de la vertu. Vous trouverez mes notes sur votre Discours à la fin du cahier : si vous n'en êtes pas content, vous le serez au moins des sentimens avec lesquels je suis pour la vie, &c.

A Rome, le 7 Novembre 1752.

LETTRE CLIX.

Au Duc de MATTALONE CARAFFA.

ILLUSTRISSIME SEIGNEUR,

Je viens de recevoir dans la minute les Livres qu'on vous envoie de Paris, avec ceux que j'avois demandés. Je suis charmé

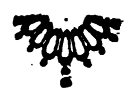
que cette occasion me renouvelle le plaisir que j'eus de vous rendre mes hommages, lorsqu'à votre retour de France vous passâtes par cette Capitale. Alors je vous admirai comme un Seigneur que l'aménité Françoise & le génie Napolitain plaçoient parmi nos personnages les plus intéressans & les plus désirés.

Dom Diomede, votre très-cher frere, se porte bien; & le College Clementin m'a rendu les meilleurs témoignages de son application & de sa sagesse. Il n'oublie point qu'il tient par la naissance à la Maison Colonna, par les alliances à la Maison Borghese, & qu'il doit en conséquence travailler doublement à soutenir avec éclat d'aussi grands avantages.

Je rendrai témoignage à qui voudra l'entendre, que les Livres venus de Paris à votre adresse, ne sont ni profanes, ni frivoles ; & que par la raison qu'on doit bien juger d'un homme qui aime les bons Ouvrages, il est impossible qu'on n'ait pas de vous la meilleure opinion.

Quant à moi, il me seroit impossible d'étendre plus loin le respect & l'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Seigneur illustrissime, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 16 Juin 1753.



LETTRE CLX.

Au même.

ON n'a rien retenu à la Douane des Livres qui vous étoient adressés. Outre qu'ils ne sont pas dans le cas d'être arrêtés, je les aurois réclamés ; & comme Consulteur du saint Office, mes remontrances n'eussent pas été sans effet.

Je désire de tout mon cœur, que vous puissiez édifier le monde, autant que vous savez lui plaire, & que vous ajoutiez à la gloire des grands hommes de votre Maison & de la Nation, celle de leur ressembler. Le Public est en droit de vous sommer de marcher sur leurs pas. Les grands Seigneurs ont des engagemens, qu'ils ne

peuvent ſe diſpenſer de remplir, ſans manquer à la Patrie, à la poſtérité, & à la Religion ſurtout, qui a droit d'exiger de grands exemples de la part de ceux dont le nom imprime du reſpect.

Quand on eſt excité par les motifs de la Religion & de l'humanité, on fait des prodiges, on s'arrache des bras de la molleſſe, pour paſſer dans le ſein de la véritable grandeur. Si vous trouvez que je ſors de ma place en vous inſinuant cette morale, je m'y remets ſur le champ, en me diſant avec tout le reſpect poſſible, Monſieur le Duc,

Votre très-humble, &c.

A Rome, le 26 Août 1753.

LETTRE CLXI.

A l'Abbé RUGGIERI.

VOICI bientôt le moment de répondre ſur l'affaire que nous avons entamée, & qui va finir. Il eſt très-permis de douter de la déciſion qui ſortira de la bouche des Députés, d'autant mieux que le Frere Laurent, (*il parle ici de lui-même*,) ſait parfaitement ce que ſemble promettre le conſeil de pluſieurs perſonnes réunies. Un Allemand flatté de l'eſpoir de gagner un procès pendant au Tribunal de Milan, à raiſon de la bonne volonté que lui avoit montré chacun des Juges en particulier, s'écria tout franchement, en entendant prononcer la Sentence

qui le condamnoit : *Senatores boni viri, ſed Senatus mala beſtia :* Les Sénateurs ſont de braves gens, mais le Sénat eſt une méchante bête. Réglez-vous là-deſſus, & commandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 10 de l'an 1759.

LETTRE CLXII.

Au même.

SI je vous ennuie, je ſuis encore plus ennuié que vous. De grace, mon cher Abbé Ruggieri, ne permettez pas que le jour de demain ſe paſſe ſans avoir l'ordre de la Propagande pour les quatre cens cinquante écus en queſtion. Souvenez-vous qu'on écrit à

Urbino

Urbino, que le paiement étoit prêt pour tout endroit où l'on voudroit faire payer. Je ne voudrois pas faire un mauvais personnage à l'égard de certaines gens qui ont la langue longue d'une aune, & les dents les plus aiguës.

Si je n'ai pas voulu recevoir avant son échéance le papier que j'attends, qu'au moins je le reçoive demain, jour où il écheoit. Votre serviteur, & votre ami le Frere Laurent.

Ce 27 Mars 1759 ; à l'entrée de la nuit.



LETTRE CLXIII.

*Au R. P. D***.*

JE vous apprends tout bas qu
viens d'être nommé Cardinal.
chez de vous gliſſer dans ma
lule ſans être apperçu. J'ai beſ
de votre préſence pour me c
ſoler : j'ai la plus grande anti
thie pour les honneurs ; & l
me fait le plus grand mal poſſib
en voulant me faire le plus gr
bien. Outre que je n'ai point
quoi répondre aux éminen
vertus de ceux dont je vais é
Confrere, & que de ce côté
je mourrai ſûrement inſolvab
je vois mon repos s'enſuir à
d'aile. Adieu ; je vous attend
matin à onze heures.

P. S. Ce qui me console, c'est que, quand on m'a annoncé ma promotion, j'ai été aussi surpris qu'on le sera dans Rome. Encore une fois, venez me consoler : votre grand Collegue, qui n'a réellement d'autre grandeur que ses six pieds, ne manquera pas de s'écrier : *Cela n'est pas possible !* Il courra vîte aux..... pour leur apprendre cette nouvelle; mais ce sont des curieux à qui l'on n'apprend rien.

LETTRE CLXIV.

Au R. P. Edmonde Rein, Profès de l'Ordre de Cîteaux à Ebrac, actuellement Conseiller Ecclésiastique de Fulde, & Bailli à Ebrac.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

J'ai reçu dans son temps, & lorsque j'étois encore à la campagne, la Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire, le 12 Sept. dernier, dans laquelle vous m'exprimez de la maniere la plus touchante votre vive amitié: comptez, je vous prie, sur le retour le plus sincere de ma part, & sur le désir que j'ai de vous en convaincre efficacement.

M

Vous êtes heureusement pour moi à la veille de faire mentir le proverbe qui dit, *pro toto mundo Romam non ibo secundò*, (1) puisque la cause de...... nous procurera bientôt le plaisir de vous revoir ici; alors ma joie n'aura plus de bornes, & j'aurai l'occasion de reconnoître tous les services que vous m'avez rendus. Comme vous avez une très-grande influence dans votre Ordre, votre présence fera ici le meilleur effet.

Quand pouvons-nous précisément espérer le bonheur de vous embrasser? Assurez N. N. de toute ma vénération. J'aime à me persuader que le Prince aura reçu

(1) Je ne retournerois pas à Rome pour tout l'or du monde.

dans le courant de Mai, ma Lettre d'actions de graces. Mettez-vous bien dans l'esprit comme dans le cœur, que je suis irrévocablement pour toute la vie, avec la plus sincere & la plus tendre amitié, votre affectionné, &c.

A Rome, ce 12 Octobre 1759.

LETTRE CLXV.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

C'EST réellement un malheur pour moi, qui désirerois vous voir continuellement ici, de vous savoir si vivement attaché aux intérêts de l'Abbaye d'Ebrac. Les affaires de votre Maison ne pourroient-elles donc pas

être confiées à quelqu'autre Religieux ? Hélas ! non : on y connoît vos talens, votre esprit, votre intégrité, au point qu'il faut que je me fâche contre votre mérite qui vous tient si loin de nous. Ne voilà-t-il pas encore qu'il va vous conduire en France, & nous priver du bonheur de vous voir cette année, comme je l'espérois ?

Je vous souhaite le voyage le plus heureux, la santé la plus florissante, & le succès le plus avantageux : c'est travailler pour soi-même, que de travailler pour son Ordre ; motif puissant qui demande tous vos soins, & qui m'engage à vous prouver plus que jamais toute l'affection avec laquelle je suis de tout mon cœur, &c.

LETTRE CLXVI.

Au même.

VOUS voilà servi selon vos désirs : je vous envoïe la permission de lire, & de retenir les Livres défendus avec toute l'extension que vous pouvez souhaiter.

Le Cardinal Galli croit obliger votre Ordre, en accordant la liberté à tous les Religieux qui le désirent, d'embrasser une Regle plus austere ; & il pense, outre cela, contribuer à l'amendement du sujet en question, en lui procurant l'occasion de mener une vie mortifiée, pour réformer ses mauvais penchans. Je vous rends ce qu'il m'a dit mot pour mot.

Si je puis vous être de quelqu'autre utilité dans tout ce qui concerne les affaires de votre Ordre, employez-moi sans réserve, comme étant de toute mon ame, & pour toujours votre affectionné serviteur.

A Rome, le 14 Mai 1761.

LETTRE CLXVII.

Au même.

LES trois Lettres que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire dans le courant du mois de Décembre dernier, me sont toutes parvenues comme vous le désiriez. J'ai attendu pour répondre aux deux premieres, que j'eusse pris des arrangemens pour vous donner des

nouvelles sûres du.... que vous m'avez demandé; & j'allois vous répondre, quand j'ai reçu votre troisieme épître pleine d'amitié, & de souhaits pour ma conservation. Recevez-en, non tous mes remercîmens, car il y en auroit trop!, mais tous ceux que je puis vous tracer ici : persuadez-vous bien que je ne connois point de bornes à l'amitié que je vous ai vouée, & que je m'estimerois le plus heureux des hommes, si je pouvois vous en donner des preuves. Venez donc à Rome, pour que j'aie la satisfaction de vous embrasser, & de vous dire & redire combien je suis de tout mon cœur, & inclusivement jusqu'au tombeau, votre affectionné serviteur.

A Rome, ce 15 Janvier 1762.

LETTRE CLXVIII.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

La Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire le 28 Février dernier, m'a comblé de joie : j'étois alors fort inquiet de votre santé, & j'allois même jusqu'à croire que vous m'aviez oublié, sans pouvoir en deviner la raison. Enfin, j'ai été heureusement détrompé.

C'est avec raison que Seneque dit une chose qu'on peut appliquer à la circonstance où vous vous trouvez : *Cum celeritate temporis utendum, velocitate certan-*

dum est (1). L'usage que vous avez fait de..... les momens que vous avez envisagés..... Tout annonce votre esprit, votre dextérité, & que personne ne sait mieux que vous faire les choses à propos.

La fin de cette Lettre sera semblable au commencement, pleine de la considération, & de l'attachement, &c.

A Rome, ce 14 Mars 1763.

LETTRE CLXIX.

Au même.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

Je vous envoie, d'après votre demande, la plus ample permis-

(1) Lorsque le temps presse, il faut jouter de vitesse.

ſion, pour les deux Religieux que vous m'avez déſignés, de lire les Ouvrages prohibés. Je n'ai fait aucune démarche pour la procurer au Frere Arnold Fahkner, parce qu'on n'eſt pas dans l'uſage de l'accorder à ceux qui n'ont pas un emploi qui le requiert, ni une atteſtation de l'Ordinaire.

Je vous rends mille graces des indications que vous me donnez: je vous prie de me continuer cette faveur, & de m'adreſſer vos Lettres par la voie de M. l'Abbé Scioderon.

A Rome, le 3 Mars 1764.



LETTRE CLXX.

Au même.

AYANT été obligé de me rendre auprès de Sa Sainteté, pour lui parler d'une affaire importante ; elle me demanda avec un air d'intérêt de vos nouvelles ; & sur ce que je lui dis que vous deviez vous trouver à Rome au mois de Septembre, au cas que le R. P. Abbé vous en accordât la permission ; elle me dit d'un air riant, *nous savons cela.*

Je m'informerai avec le plus grand soin de l'arrivée du cher Baron, pour lui donner des preuves de mon estime. Quant au canonicat de...... je m'en tiens aux Lettres que je vous ai écrites

touchant cet article, ainsi que vous devez en fait d'amitié, vous en rapporter à mon cœur qui vous répete avec le plus grand plaisir, &c.

A Rome, le 4 Mai 1764.

LETTRE CLXXI.

Au même.

LES vœux que vous avez formés pour moi au renouvellement de l'année, excitent la plus juste reconnoissance & la plus vive sensibilité. Je les défie d'être plus ardens & plus étendus que ceux que j'adresse au Ciel, pour tout ce qui peut vous être utile & dans ce monde & dans l'autre. Je vous prie de vouloir bien me rappeller dans le précieux souvenir de Mes-

ſieurs vos aimables Chanoines. Il m'eſt impoſſible de vous rendre toute l'amitié avec laquelle je ſerai éternellement votre affectionné ſerviteur.

A Rome, ce 18 Février 1765.

LETTRE CLXXII.

Au même.

VOTRE derniere m'a tellement conſolé & réjoui, que j'ai fait part de ma ſatisfaction à pluſieurs de nos amis, tant j'étois tranſporté du doux plaiſir de recevoir des marques de votre précieuſe amitié, d'autant plus flatteuſe à mes yeux, que je les mérite moins. Quoique j'aie différé de vous répondre, je n'ai jamais perdu de

vue l'attachement qui nous lie depuis plusieurs années, & il n'a pas moins fallu que mes affaires & mes emplois, pour m'empêcher de vous en assurer; car il n'y a ni temps, ni éloignement qui puissent altérer en la moindre chose les sentimens que je vous dois.

Aussi me suis-je souvenu de vous à l'Autel, devant celui qui doit être le principe & le lien de tous les vrais amis; de sorte que si vous êtes loin de mes yeux, vous ne l'êtes sûrement pas de mon cœur. Mon ame sera vraiment satisfaite, quand j'aurai le plaisir de vous voir, de vous entendre & de vous embrasser.

Qui sait.....? *non est abbreviata manus Domini:* Le bras de Dieu n'est pas raccourci.

Je me réjouis de vous savoir à Ébrac, content de votre nouvelle dignité ; mais je voudrois savoir, pour ma consolation, quels en sont les charges & les priviléges.

J'ai reçu votre Lettre par la voie de Naples. Adieu, mon cher Edmonde ; conservez-moi dans votre souvenir ; aimez-moi comme je vous aime, & ne cessez pas de me recommander à Dieu dans vos Oraisons & saints Sacrifices. C'est le moyen le plus admirable & le plus sûr de me prouver votre amitié, & d'exciter en moi la reconnoissance & l'affection avec lesquelles je suis, &c.

A Rome, ce 11 Octobre 1765.

LETTRE CLXXIII.

Au même.

JE reçois tout présentement votre précieuse Lettre, datée du 29 du courant ; & je présume que dans ce moment même on doit vous en remettre une de M. le Cardinal-Secretaire d'Etat, à qui je communiquai votre départ pour Rome, malgré l'hiver qui nous menace.

Vous ne pourriez mieux faire, au cas que la résidence qu'il doit à son Église en qualité de Chanoine, ne soit pas un obstacle, que de vous associer pour compagnon de voyage, le très-cher Abbé Balbey, que je salue de tout mon cœur. Alors il seroit bien

agréable de répéter tous ensemble le vieux proverbe, que, si les montagnes ne se rencontrent pas, les hommes ont cet avantage.

Je me fais d'avance un vrai plaisir, & une véritable fête de vous embrasser à Rome pour la troisiéme fois. Votre voyage ne peut manquer d'avoir le plus heureux succès si mes désirs sont exaucés.

Le Saint Pere est actuellement en villégiature à Castelgandolfe; & cette saison arrête le cours des différentes affaires; mais il n'en est pas de même de mon amitié pour vous, que rien ne peut interrompre, & qui égale la parfaite estime avec laquelle je suis de toute mon ame, votre affectionné serviteur.

A Rome, le 14 Octobre 1766.

LETTRE CLXXIV.

*Au R. P. ***. à Milan.*

M. R. P.

Je crois avoir dissipé toutes les préventions que M. le Cardinal . . . . avoit contre vous. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai plaidé votre cause avec plus de chaleur que si c'eût été la mienne propre. Il écrira en Espagne en votre faveur ; & je ne doute point que les Espagnols, dont la magnanimité répond à l'équité, ne vous accordent ce que vous avez droit de demander. Il s'agira de bien choisir votre temps ; car il arrive souvent qu'on nous refuse, uniquement parce que nous ne

faisissons pas le moment favorable.

Le séjour que vous devez faire à Milan, vous procurera l'occasion d'y voir de belles choses, qui dans le temps que j'y vivois, m'ont beaucoup affecté : c'est une Ville où l'on respire l'aisance & la gaieté, parce qu'on vit sous la domination d'une Souveraine qui s'occupe sans relâche du bonheur de ses Sujets, & qui ne se croit heureuse, qu'autant qu'ils sont contens.

Je vous exhorte à voir son Ministre M. le Comte Firmian, qui, par ses connoissances & par ses vertus, honore tout à la fois, la Religion, la science & l'humanité.

Dites à notre bon Pere Bayrai

bite de ma part, qu'il aura la permission de venir à Rome incessamment, & que je me ferai un vrai plaisir de le voir ; pourvu (soit dit entre nous) qu'il soit plus laconique dans ses discours, que dans ses Lettres. Il se croit obligé de me faire des complimens à perte d'haleine, à moi qui n'en mérite aucun, & qui voudrois qu'on ne m'en fît jamais.

Vous n'aurez sûrement pas manqué d'aller visiter l'Église où S. Augustin reçut le sçeau du Chrétien. C'est un lieu où j'épanchai souvent mon ame, en demandant à Dieu qu'il me donnât une petite étincelle du feu céleste qui dévoroit ce grand Docteur, & qui le rendit si zélé pour les intérêts de la grace de Jesus-Christ.

La perſonne dont vous me parlez eſt réellement fort inſtruite ; mais elle n'approche pas de notre ami, que je regarde ſans prévention comme un prodige dans la partie des Mathématiques & de l'Aſtronomie : ce qu'il y a de bon, c'eſt qu'il le laiſſe dire aux autres, & qu'il ne s'apperçoit pas lui-même de ce qu'il vaut.

Je tâche de réparer les breches que vous avez faites à ma Bibliotheque, ſans en pouvoir faire à l'amitié que je vous ai vouée pour la vie, & avec laquelle je ſuis de tout mon cœur, votre affectionné, &c.

A Rome, au Couvent des SS. Apôtres, ce 27 Avril 1768.

LETTRE

LETTRE CLXXV.

Au même.

M. R. P.

Je vous avois bien dit que M. le Ca rdinal..... n'étoit plus prévenu. Il a l'ame grande, & conséquemment fort au dessus de tout ce qui respire la calomnie & la délation. Il n'en est pas de même du........ dont l'esprit est aussi rétréci que le cœur, & qui morcele les plus grandes choses, pour ne les voir qu'en petit. Il fait de la Religion, ce chef-d'œuvre si vaste & si sublime, un composé de toutes les minuties que l'Évangile proscrit.

Vous devez vous consoler de

quitter les Italiens, dès que vous passez chez les Espagnols. Ils ont entr'eux beaucoup d'analogie, ce qui se remarque dans leurs mœurs, dans leur imagination & dans leurs écrits. J'ai fait cette observation dans nos Chapitres généraux, où nos Députés d'Espagne m'ont toujours étonné par leur profondeur & par leur élévation. *Mettez une plume, un pinceau, un compas à la main des Espagnols*, me disoit le Cardinal Portocarréro qui avoit des bontés pour moi, *& je vous réponds que leur tête les servira bien quand il s'agira d'exécuter.*

Constituez-moi votre Agent pour toutes vos affaires, & pour toutes vos commissions ; j'accepte cet emploi, mais aux con-

ditions que je ferai compris dans vos prieres, & que vous vous fouviendrez devant le Seigneur de ce pauvre Ganganelli qui vous aime fi fincerement. Tâchez de ranimer les études parmi vos Confreres : donnez-leur horreur de l'ambition, en leur infpirant beaucoup d'émulation.

J'aime à voir profpérer mon Ordre du côté de la fcience & de la vertu, comme lui devant tout, & comme ne pouvant jamais l'oublier. J'y ai vu des hommes qui me confondent, qui m'humilient, & qui me fouffroient avec la plus grande bonté, dans le temps que j'étois plein d'imperfections. Je les porte dans mon cœur, & rien ne peut les en ôter.

Affurez tous ceux qui fe fou-

viennent encore de moi, qu'à la différence d'un ſeul chapeau, je ſuis tout ce que j'étois, toujours auſſi ſimple, & toujours auſſi gai.

J'aurai ſoin que la commiſſion qu'on vous a donnée ſe faſſe auprès du P. Pacciaudi (Théatin), dont le mérite m'eſt connu depuis long-temps. Il partage avec pluſieurs de ſes Confreres, des connoiſſances auſſi agréables qu'utiles; & qui lui ont attiré l'eſtime de pluſieurs Souverains.

Je ne vous oublierai point auprès du R. P. Jacquier, qui honore tout à la fois l'Ordre des Minimes, la France & l'Italie, comme je m'honore moi-même en vous aſſurant de toute l'eſtime avec laquelle je ſuis votre affectionné, &c.

Au Couvent des SS. Apôt. 31 Mai 1768.

LETTRE CLXXVI.

Au Supérieur d'une Communauté de Paris.

M. R. P.

Vous ne pouviez pas vous adreſſer à un homme plus ſincerement ami des Ordres Religieux : mais je penſe que la commiſſion que vous redoutez, & dont vous vous plaignez ſi vivement, ne s'appliquera qu'à réformer des abus que vous déplorez ſûrement vous-même, & qui ſont inſéparables de l'humanité.

Les Sociétés les plus ſaintes, comme les reſſorts des machines les plus artiſtement travaillées, ſe relâchent imperceptiblement.

C'est une suite de l'humanité, qui doit nous donner la plus foible idée de nous-mêmes, & la plus haute idée de Dieu.

Il seroit très-fâcheux qu'on vînt à renverser les Regles fondamentales des Ordres Religieux, *quod Deus avertat!* (1) Quoi qu'en dise la malignité, ils sont une digue contre le torrent des vices & des erreurs; mais il faut vous confier en celui qui soutient les édifices bâtis sur la Charité, & dans l'auguste Maison de Bourbon, qui, protectrice de tous les vrais Fideles, mérite à tant de titres, ceux de *Roi Très-Chrétien*, & de *Roi Très-Catholique*. On ne peut lire l'Histoire de l'Église

(1) Dieu nous en préserve!

ſans admirer ſon zele toujours ſoutenu, & toujours actif pour les intérêts de la Religion.

Je ne ſuis point ſurpris de la protection ouverte que vous accorde M. l'Archevêque de Paris. Il connoît le bien que vous faites dans ſon Diocèſe, & cela eſt digne de ſa haute piété. Méritez de plus en plus ſes bontés, en ne ceſſant d'inſtruire & d'édifier, & en réformant vous-même ce qui pourroit vous attirer des reproches de la part de ceux qui ne ſont pas bien intentionnés. Le Saint-Pere, dont le zele eſt connu de toute l'Égliſe, veille pour vous; & il m'a dit dans la derniere conférence à votre ſujet, qu'il ſeroit auprès des Princes votre bouclier, au cas qu'on voulût

dénaturer les différens Inſtituts. D'ailleurs, je ne puis me perſuader que des Evêques qui vous emploient, & qui connoiſſent votre utilité, travaillent, pour prix de votre ſalaire, à aggraver votre joug, & à vous humilier. Si je n'écris point aux Prélats que vous m'indiquez, c'eſt que leur amour pour la Religion, m'eſt un garant qu'ils ne nuiront point aux Ordres Religieux : s'ils avoient à ſe plaindre de vous, je ſuis convaincu, que vous feriez tous vos efforts pour les mettre dans le cas de vous rendre leurs bontés. Je prie le Seigneur, que les choſes ſe pacifient, & que le Clergé Séculier & Régulier de France, qui fut toujours ſi célebre, travaille dans un ſaint concert à

édifier les Fideles, & à désarmer les incrédules. Les bons exemples sont les meilleurs argumens qu'on puisse offrir à ceux qui attaquent la Religion.

Soyez persuadé que je suis dans toute l'effusion de mon cœur, & avec le plus grand désir de vous savoir tranquille & content, M. R. P. votre affectionné serviteur F. Laurent, *Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 21 de l'an 1769.

LETTRE CLXXVII.

*Au R. P***.*

PUISQUE c'est dans mon cœur que vous voulez bien déposer vos chagrins, je vous dirai très-cordialement, mon cher confrere & mon cher ami, qu'il ne dépend

que de vous de les diminuer. Peut-être votre Pere Gardien a-t-il mis un peu d'amertume dans les avis qu'il vous a donnés; mais cela n'empêche pas qu'il n'ait raiſon. Quand on a la Regle pour ſoi, l'on eſt bien fort; & vous ne pouvez la méconnoître dans les reproches qu'il vous fait.

Vous n'avez pas fait vœu d'être Muſicien, mais d'être Religieux; &, quoique la Muſique ſoit une choſe très-innocente en elle-même, & qu'elle nous exprime cette parfaite harmonie qui regne ſur la terre & dans le Ciel, elle devient nuiſible, dès qu'elle vous enleve le temps deſtiné à la lecture & à la priere.

J'aurois plus mauvaiſe grace qu'un autre, de crier contre la

Musique, m'étant autrefois appliqué à toucher l'orgue, où je trouvois d'autant plus de plaisir, que cet admirable instrument, toujours consacré aux louanges du Seigneur, n'est jamais employé à des concerts profanes; mais je me rendis à la regle & à la raison.

Je vous conjure donc, mon cher ami, de ne donner à la Musique que le temps de la récréation, & de ne pas toujours avoir votre ame au bout de vos doigts. J'écrirai à votre Pere Gardien, pour qu'il vous rende toute son amitié, quand j'aurai reçu une Lettre par laquelle vous m'assurerez que vous ne serez Musicien que par intervalle, & avec modération.

La piété vous appelle, les sciences vous invitent à quelque

chose de plus grand ; & mon cœur où vous vivez, autant qu'en vous-même, vous engage à suivre mes conseils.

Allons, mon cher ami ; reprenons courage. Le silence, la concorde, l'obéissance, forment la meilleure harmonie qu'un Chrétien, & sur-tout un Religieux puisse désirer. Je vous embrasse tendrement, fâché de ne pouvoir vous dire à l'oreille combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche, & combien je suis votre affectionné serviteur.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 9 Avril 1744.

LETTRE CLXXVIII.

*Au R. P. S***.*

M. R. P.

Ce jour même, où je pars d'Albano, & où vous devez quitter Rome, je vous réitere mes sentimens d'estime & de respect, tant je vous suis sincerement attaché.

Allant ce matin à l'Église des RR. PP. Réformés, en habit de voyage, sans aucune intention de me faire voir, notre Saint-Pere m'a apperçu, m'a appellé, & a daigné s'entretenir avec moi dans la Sacristie, une grosse demi-heure. La conversation n'a roulé que sur notre R. P. Général (*le Pere Jean-Baptiste Costanzo*) pour qui j'ai obtenu la grace qu'il

désiroit. Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle effusion de cœur le Pape m'a exprimé ses sentimens d'estime & d'attachement envers ce digne & respectable Religieux.

Je me hâte de lui en faire part pour sa propre consolation, & pour nous confirmer de plus en plus dans l'opinion où nous sommes, que nos suffrages, ainsi que ceux de tous nos amis, ne pouvoient choisir un plus digne sujet.

Fasse le Ciel que votre voyage soit heureux, & qu'il ne vous fasse point oublier que je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie, comme j'ai toujours été, plein de respect pour vos ordres, plein d'attachement pour votre personne, &c!

A Albano, ce 15 Juin 1753.

LETTRE CLXXIX.

Au même.

M. R. P.

Je me ſuis en quelque ſorte conformé à vos déſirs, relativement au R. P. Maître, Coſtanzo, touchant l'affaire en queſtion; & j'ai parlé pour cet effet au Secretaire du Comte de Riviéra, afin qu'il ſoit pleinement informé des éminentes vertus de ce Révérend Pere, & qu'il en inſtruiſe enſuite Sa Majeſté.

Je n'irai pas plus avant, d'autant mieux que ce n'eſt qu'à votre ſollicitation que j'ai agi dans cette affaire, voulant vous montrer que je ſuis très-éloigné d'apporter

aucun obstacle à l'élévation du R. P. Costanzo, au cas que Dieu l'appelle au gouvernement de quelque Église.

Cependant je ne verrois pas avec plaisir ce vénérable Religieux sortir de l'Ordre, ni même de la ville d'Assise, où il est content, & où il jouit de la considération de tous ceux qui le possedent.

Ma maniere de penser correspond parfaitement à la sienne : car je sais, à n'en pouvoir douter, que loin d'ambitionner aucune dignité, il vouloit même faire un voeu de n'en accepter aucune.

Vous pouvez juger par cette confidence que je vous fais, combien je suis réellement attaché à ce digne Religieux, & combien je

ſuis ſincerement diſpoſé à vous obliger dans tout ce qui dépendra de moi, & à vous prouver toute la tendreſſe avec laquelle je ſuis de tout mon cœur votre affectionné *le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 28 Mars 1761.

LETTRE CLXXX.

Au Chevalier ***.

MONSIEUR,

Je ſuis auſſi affligé que vous-même des malheurs dont vous vous plaignez : vous trouverez dans la Religion le vrai moyen de les oublier. Quelque choſe que puiſſent dire ſes ennemis, ils ne lui enleveront jamais le précieux avantage d'étouffer les cha-

grins, de relever les espérances; & de rendre le calme & la paix.

La conduite de votre beau-frere est déplorable; & cependant il faut lui pardonner, parce qu'on est Chrétien. Je suis d'avis que vous le rappelliez à lui-même, à force de le combler d'honnêtetés: *Caritas omnia suffert .... non irritatur* (1).

Répétez encore une fois, je vous prie, mes longs remerciîmens au très-cher Cousin pour le très-excellent tabac dont il m'a gratifié. Il me prend par le nez, après m'avoir pris par le cœur; aussi suis-je tout à lui. Je l'admire avec sa fortune & à son âge, d'avoir trouvé le moyen de vivre

(1) La charité souffre tout.... elle ne s'aigrit point.

en Chartreux au milieu d'une maiſon bruïante & d'une Ville tumultueuſe.

Vous eûtes un tort réel de ne pas parler dans le temps à M. l'Abbé de Véri (*l'Auditeur de Rote*), de l'affaire en queſtion. Nous avions auprès de lui trois amis puiſſans, & qui vous auroient ſûrement bien ſervi, ſon eſprit, ſon intégrité, & ſon empreſſement à obliger: comme vous avez en moi trois titres, pour vous être à jamais dévoué, l'eſtime, la reconnoiſſance, & l'amitié avec leſquelles je ſuis de tout mon cœur votre très-affectionné ſerviteur, *le Card. Ganganelli.*

A Rome, le 5 Juillet 1768.

LETTRE CLXXXI.

*A M***.*

MONSIEUR,

Perſonne n'eſt plus porté que moi à excuſer les défauts du prochain; mais c'en eſt un très-grand à mes yeux que l'empreſſement à vouloir confeſſer. On ne cherche point à s'ingérer dans le Miniſtere, quand on en connoît les redoutables fonctions. Le P. *** peut être un bon Religieux tant qu'il vous plaira; mais il aime trop à diriger les conſciences, pour ne pas agir par quelque motif humain. Un digne Prêtre ne ſe charge qu'en tremblant du ſoin de conduire les ames. C'eſt à cela

qu'on discerne les vrais Ministres de l'Évangile.

Je n'ai encore lu qu'un tiers du Livre que vous m'avez fait passer. Je voudrois qu'on y eût distingué la philosophie des abus qui la défigurent.

La philosophie, en tant que l'amour de la sagesse, ne peut qu'honorer la raison & l'humanité; & nous nous en serions apperçu plus que jamais dans ce siecle vraiment fécond en lumieres & en découvertes, si l'on n'en avoit pas malheureusement abusé. Ainsi, c'est l'abus de la philosophie, & non la philosophie en elle-même qu'il faut attaquer. L'homme parfaitement philosophe adore Dieu, honore le culte qu'il a prescrit, & recon-

noît avec un célebre Ecrivain de nos jours, que l'*Evangile est le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes.*

Sans la philosophie, je veux dire sans cette science qui combine, qui analyse, qui raisonne, il n'y a ni principes, ni conséquences, ni bons ouvrages, ni bonne législation. Les Païens ne furent pas coupables parce qu'ils étoient philosophes; mais parce qu'ayant connu Dieu, comme dit S. Paul, ils ne l'ont pas glorifié.

La philosophie est la base de la vraie Religion, la foi étant étayée sur la raison. Aussi je suis très-persuadé que le nom de Philosophe, à moins que ce ne soit en dérision, est très-mal appliqué

à ceux qui osent attaquer le Christianisme, c'est-à-dire, cette lumiere divine qui rend l'homme ce qu'il doit être, & sans laquelle nous ne sommes qu'un abyme d'orgueil & de corruption.

Le tableau de l'Annonciation ne peut être fini que dans trois mois; mais par ce que j'en ai déja vu, il sera digne de votre attente & du Peintre qui le fait.

Je compte voir notre Saint-Pere Jeudi, & il saura ce que vous désirez qu'il sache. Je vous souhaite les bonnes Fêtes; & je vous assure que c'en est réellement une pour moi, quand je puis vous assurer de toute mon estime & de tout mon attachement.

A Rome, ce 19 Décembre 1757.

LETTRE CLXXXII.

Ecrite pendant ſa maladie, à un Religieux de ſes amis.

JE ſuis réellement malade; & ce qui me conſole, c'eſt que je n'ai point été au devant du mal, car j'ai toujours penſé que tout homme doit ménager ſa ſanté.

La dévotion peu éclairée ne convient pas de cette vérité; & cependant il eſt indubitable qu'en atterrant les ſources de la vie, on s'expoſe à ne plus remplir ſes devoirs, c'eſt-à-dire, à ne pouvoir aller à la Meſſe quand on doit y aller, à ne pouvoir obſerver les abſtinences preſcrites par l'Égliſe, parce qu'on a fait des jeûnes de ſurérogation, & qu'on

qu'on a ſuivi un zele indiſcret.

Les maladies, quand elles ne viennent d'aucun excès, & qu'elles nous ſont envoyées directement de Dieu, ſont la pénitence la plus propre à expier nos fautes & nos erreurs. Elles répandent une amertume ſalutaire ſur les plaiſirs de cette vie; elles rembruniſſent les objets qui paroiſſoient nous éblouir; elles nous détachent inſenſiblement de tout ce qui eſt mortel, & elles nous apprivoiſent avec la mort.

Je n'ai jamais mieux ſenti le néant de moi-même, que depuis l'époque de mon indiſpoſition: j'ai vu que mon corps n'eſt réellement qu'un édifice dont les murs écroulent au moment qu'on s'y attend le moins. Tantôt mon mal

eſt aigu, & tantôt il paroit s'endormir; mais ce n'eſt que pour ſe réveiller avec plus de violence.

L'homme, dès le moment qu'il naît, devient tributaire de toutes les infirmités; il eſt expoſé à tous les accidens, & il peut regarder tout ce qui l'environne comme l'occaſion prochaine de ſa ruine. L'ame doit regagner ce que les ſens perdent. Quand le corps s'affoiblit, elle doit le quitter en eſprit, pour s'unir vivement à Dieu; c'eſt l'unique & vrai moyen de s'élever au deſſus des peines & des ſouffrances; car toute la félicité poſſible ſe trouve en Dieu. La maladie la plus forte n'eſt qu'une légere piquure pour un philoſophe Chrétien, qui ne s'occupe que de choſes ſpiri-

tuelles. Si les Stoïciens souffroient constamment sans avoir d'autres motifs qu'un vain orgueil ; c'est un opprobre pour des Chrétiens, qui doivent toujours être sur le Calvaire avec leur Chef, de succomber à la violence du mal. Mais, hélas! on donne de beaux préceptes ; & l'on n'est souvent intrépide que dans la spéculation. Je parle ici particulierement de moi-même, qui après m'être dit les choses les plus capables de me soutenir, m'occupe beaucoup plus que je ne devrois de mes douleurs. Cependant plus elles sont vives, plus je devrois envisager le Ciel, le seul endroit où il n'y a ni peines ni maladies.

Vous me ferez plaisir de venir me voir le plutôt que vous pour-

rez. Je voudrois que mes désirs eussent des ailes pour vous transporter ; vous seriez tout-à-l'heure ici. J'ai quelque chose à vous dire qui ne s'écrit point, & qui est relatif à ma situation. Adieu.

LETTRE CLXXXIII.

Au même.

Ce n'est plus qu'un squelette qui vous écrit, & qui remue à peine des doigts desséchés. *Si je* n'avois envisagé que la gloire de ce monde, j'aurois dit à la mort, lorsqu'elle me présenta un calice d'amertume, que ce calice s'éloigne de moi, *transeat à me calix iste* ; mais heureusement je n'ai considéré que le ciel ; &

alors je me ſuis écrié : Que ce calice eſt brillant, & qu'il m'eſt agréable, *quàm præclarus eſt !*

Il eſt certain qu'aux yeux de la Foi il n'y a pas un plus grand avantage que celui de s'unir à la mort avant qu'elle frappe ſon dernier coup. Depuis que je la ſens en moi-même, & que je la reſpire, elle n'a plus rien d'effrayant à mes yeux ; & mes jours qui diminuent, me deviennent beaucoup plus précieux, en ce qu'ils m'approchent de l'éternité.

Ici mes douleurs trop violentes me forcent à quitter la plume, ne ſachant ni quand, ni ſi je la reprendrai. . . . .

Un moment de calme, après ſept jours & ſept nuits paſſés dans

les tourmens, me remet la plume à la main. Ce qui me console, c'est que par une faveur toute céleste mon ame se fortifie à mesure que mon corps dépérit. Il n'y a qu'une chose qui m'afflige réellement, c'est de n'avoir pas fait tout le bien que j'aurois dû faire; & c'est pourquoi je vous sollicite vivement de prier Dieu qu'il me pardonne, & qu'il daigne accepter, en expiation de mes fautes, le peu de vie qui me reste.

Si j'avois quelques intervalles de tranquillité, car mon esprit n'est pas toujours à moi, j'écrirois à tous les Fideles, comme leur Pere & comme leur Pasteur, pour leur recommander, avant de mourir, la paix & la charité, qui

ſont la marque diſtinctive des Chrétiens.

J'ai encore un autre engagement que je voudrois remplir envers l'Ordre Religieux qui m'a souffert dans ſon ſein pendant 36 ans ; je déſirerois, par un acte public, le remercier de la charité avec laquelle il a ſupporté mes imperfections.

Je meurs comme j'ai vécu, reconnoiſſant envers tous ceux qui m'ont fait du bien, & toujours votre ami. Oubliez-moi aux yeux des hommes devant qui je ne ſerai bientôt plus qu'un peu de pouſſiere ; mais ſouvenez-vous de moi devant Dieu, en qui j'ai mis toute mon eſpérance, pour n'être pas confondu dans l'éternité.

Il a voulu me faire connoître d'une maniere terrible le néant des grandeurs, au milieu des grandeurs mêmes, en m'abreuvant de fiel & d'absynthe. Que son nom soit béni : rien ne peut être plus heureux pour le Vicaire de Jesus-Christ, que de mourir sur le Calvaire comme ce divin Sauveur.

Si je n'ai plus la consolation de vous voir, je vous attendrai dans l'éternité, où j'espere que nous aurons le bonheur inestimable de nous retrouver en Dieu, qui sera alors notre univers, notre élément & notre vie.

Ce 26 Août 1774.

AUTRES LETTRES EN FORME DE BREFS,

Adressés à différentes Personnes.

LETTRE CLXXXIV.

Au R. P. Pischault, Général des Chanoines Réguliers de l'Ordre de la Sainte Trinité, (dits Mathurins).

Cher Fils,

C'eſt avec bien du plaiſir que nous avons reçu la Lettre dans laquelle vous nous félicitez ſur notre exaltation, malgré notre foibleſſe & notre indignité. Vous nous témoignez toute la joie que

vous en avez ressentie, quoique nous en fussions persuadés à raison de notre ancien attachement pour vous & pour tout votre Ordre. Notre satisfaction a été d'autant plus grande, que vous nous donnez les témoignages les plus gracieux de votre confiance vraiment filiale, & de celle de tous les Religieux dont vous êtes le chef.

Ne doutez pas que nous ne remplissions toujours vos espérances, & que nous n'ayions continuellement à cœur vos avantages & tous vos intérêts : notre cher Fils votre Procureur-Général vous dira le reste. En attendant, soyez persuadé que nous irons toujours au devant de tout ce qui vous concerne, afin que

vous n'ayez pas à vous plaindre de notre lenteur ou de notre indifférence à vous obliger. Nous vous demandons en retour le secours de vos prieres auprès du Seigneur, afin qu'il nous accorde les graces nécessaires pour soutenir avec courage le pénible fardeau qui nous est imposé. C'est dans toute l'effusion de notre cœur que nous vous accordons, ainsi qu'à tout votre Ordre, la Bénédiction Apostolique.

A Rome, le 19 Juillet 1769, la premiere année de notre Pontificat.



LETTRE CLXXXV.

A M. BARON, Secretaire de l'Académie d'Amiens, qui avoit envoyé à Sa Sainteté l'anagramme de son nom.

CHER FILS,

Nous avons reçu tout-à-la-fois, & les preuves de votre amour filial qui nous assure de toute la joie que vous avez ressentie à notre exaltation, & l'ingénieuse anagramme de notre nom, laquelle nous a fait un sensible plaisir. Recevez, en témoignage de notre gratitude & de notre tendresse paternelle, notre Bénédiction Apostolique, comme le gage de toutes les prospérités que nous vous souhaitons.

A Rome, le 9 Août 1769, la premiere année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXVI.

A l'Abbesse & aux Religieuses du Monastere de Ste Claire de Moulins, Diocèse d'Autun.

CHERES FILLES,

Nous avons appris avec reconnoissance que notre élévation au souverain Pontificat, malgré notre incapacité, vous avoit causé la plus grande joie, d'autant plus que notre Ordre en a reçu un nouvel éclat. Nous voulons en conséquence, malgré les grandes affaires dont nous sommes accablés, vous donner,

dans cette Lettre, une marque non équivoque de notre bienveillance, eſpérant qu'elle ſervira à exciter votre charité, & vous engagera à nous recommander ſouvent à Dieu. La piété dans laquelle vous vivez, nous répond du ſuccès que vos prieres doivent avoir auprès du Seigneur, qui vous diſtribue ſes richeſſes abondamment.

Comme on nous a informé que vous aviez fort à cœur la canoniſation de notre chere Fille en Jeſus-Chriſt la bienheureuſe Colette, Réformatrice de votre Ordre, & la béatification de la vénérable Agnès; nous nous appliquerons à ſeconder vos déſirs, ſans nous écarter des loix preſcrites en pareil cas. En attendant,

nous vous accordons de toute la plénitude de notre cœur, notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 7 Mars 1770, la premiere année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXVII.

Au R. P. CHASTENET DE PUISEGUR, Général de la Doctrine Chrétienne.

CHER FILS,

L'affection paternelle que nous avons, & pour vous, & pour votre Congrégation, fait que nous prenons toute la part possible à votre seconde élection. En reconnoissance de votre soumission &

de votre attachement pour nous & pour le Siége Apostolique ; nous vous assurons que tout ce qui vous concerne nous intéressera toujours vivement. Vous avez un sûr garant de ce que nous vous disons dans la personne de notre cher Fils Valentin, Prêtre de votre Congrégation, dont nous connoissons tout le mérite, & avec qui nous aimons singulierement à converser. Il a donné des preuves depuis long-temps de son grand zele pour vous & pour votre Congrégation. C'est pourquoi nous lui ferons connoître dans les affaires dont il va être chargé, combien nous prenons à cœur vos avantages, & quels sont nos égards, & pour vous, & pour lui. La cause du

vénérable ſerviteur de Dieu Céſar de Bus, votre Fondateur, dont il doit s'occuper, conformément au décret de votre Chapitre général, nous offrira l'heureuſe occaſion de lui accorder les effets d'une bienveillance toute ſemblable à celle dont l'honoroit notre très-ſage Prédéceſſeur Benoît XIV, d'heureuſe mémoire; d'autant mieux que nous déſirons avec la plus grande ardeur ſeconder vos entrepriſes, qui ne tendent qu'à illuſtrer votre Congrégation, qu'à donner au culte divin plus de célébrité, & qu'à poſſéder au milieu de vous un modele de vertus que vous puiſſiez imiter. Pour vous aſſurer de toute notre inclination à vous obliger, nous vous accordons, cher

Fils, avec toute la tendresse paternelle, notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Castelgandolfe, au Diocèse d'Albano, sous l'Anneau du Pêcheur, le 10 Octobre 1770, la IIeme année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXVIII.

Au R. P. Jean-Baptiste MARTINI, *de l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels de S. François.*

CHER FILS,

Nous venons de recevoir avec bien du plaisir, à la suite du premier volume que vous nous avez envoyé, le second, qui traite de l'histoire de la Musique. Il nous a rappellé l'ancienne amitié qui

régnoit entre nous, ainſi que la probité, la candeur & la conſtance que vous avez à ſuivre les regles du cloître; toutes vertus que vous poſſédez dans un degré éminent. Mais puiſque vous joignez à ces motifs d'éloge une connoiſſance auſſi profonde dans la muſique; croyez que ce qui nous a le plus flatté dans votre préſent, c'eſt que cette nouvelle production va faire éclater la ſagacité de votre eſprit, l'étendue de votre ſavoir en ce genre, & qu'elle nous mettra ſouvent à portée de louer en votre perſonne un homme que nous aimons ſingulierement. Nous déſirons de voir bientôt paroître achevé & parfait un ouvrage auſſi excellent: ce ſera pour vous un nouveau

ſujet de gloire, & pour les autres un moyen d'approfondir les principes & les progrès de cet art charmant, que l'Égliſe a ſolemnellement conſacré à la célébration des myſteres divins. En un mot, ſachez que notre ancienne bienveillance à votre égard, eſt toujours la même que vous avez ſouvent éprouvée par le paſſé; & que nous ne laiſſerons jamais échapper les occaſions de vous en donner des preuves évidentes & multipliées. Nous tâcherons de vous convaincre de plus en plus que notre amour paternel vous eſt toujours tout dévoué: & pour vous en donner un gage aſſuré, nous vous accordons avec effuſion de cœur notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome à Sainte-Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le 12 Janvier 1771, la seconde année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXIX.

A M. DE HAVERN, Chevalier-Conseiller au Conseil Suprême de Guerre, & Gentilhomme de la Cour Impériale.

CHER FILS,

Nous avons reçu, comme un présent qui nous a causé le plus grand plaisir, la médaille que vous avez fait graver, à l'occasion du mariage de notre très-cher Fils en Jesus-Christ, le Prince Ferdinand, Archiduc d'Autriche,

où l'on voit les portraits de ſon auguſte Famille. C'étoit en même temps prouver votre reſpect pour la Maiſon d'Autriche, & nous manifeſter votre zele & votre amour pour nous. Car en nous faiſant parvenir ce qui pouvoit le plus agréablement flatter nos regards, d'après l'amour paternel que nous lui portons, vous avez joint à un préſent ſi cher à votre cœur, des ſentimens remplis de dévouement pour nous & pour le Saint Siége ; ſentimens auxquels nous répondons avec cette bienveillance paternelle, que vous déſirez ardemment : & pour vous le prouver, nous vous accordons affectueuſement notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Sainte-Marie-Majeure,

ſous l'Anneau du Pêcheur, le 20 Novembre 1771, la troiſieme année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXX.

A M. Moline, Avocat à Paris.

CHER FILS,

La notice pour la galerie univerſelle, & notre portrait gravé en couleur que vous nous avez envoyés, nous ont été remis. En témoignage de notre reconnoiſſance & de notre amour paternel, nous vous accordons notre Bénédiction Apoſtolique, ainſi qu'à tous ceux qui ont contribué par leurs talens à la perfection d'un ouvrage qui honore la nation Françoiſe.

A Rome, le 12 Décembre 1773, la Ve année de notre Pontificat.

LETTRE CLXXXXI.

A M. MIGNONNEAU, Commissaire des Gardes-du-Corps du Roi de France.

CHER FILS,

Salut & Bénédiction Apostolique:

Notre très-cher Fils François-Joachim de Bernis, Cardinal de la sainte Église Romaine, en nous présentant une Lettre de votre part avec l'Histoire Métallique de la Maison de Lorraine, & un manuscrit de Dom Calmet, relatif à cette collection, nous a assuré de votre sincere affection pour notre personne; & le témoignage qu'il nous en a donné, & auquel nous avons la plus

grande

grande confiance, nous fait un véritable plaisir.

Vous nous aviez déja assuré vous-même de votre attachement pendant votre séjour dans cette capitale; & vous ne pouviez nous en donner des preuves plus sensibles qu'en nous offrant les précieux & magnifiques monumens d'une auguste Maison, qui, déposés au Vatican, augmenteront infiniment la gloire & la splendeur de notre *Musæum*.

Nous avons aussi reçu avec la plus grande satisfaction l'exemplaire de votre traduction (1), qui nous prouve, d'une maniere évidente, votre goût pour la

---

(1) De la Piece de l'Abbé *Métastasio*, intitulée *la Clémence de Titus*.

Poésie, & vos progrès dans la Littérature Italienne.

Nous en rapportant à ce que vous écrira le Cardinal de Bernis, que nous avons engagé à vous témoigner plus amplement nos favorables dispositions à votre égard, nous désirons que vous soyez intimement convaincu que notre estime sans bornes répond parfaitement à l'affection vraiment paternelle que nous vous avons vouée, & que nous portons au plus haut degré.

Et pour gage de cette affection, nous vous donnons de toute la plénitude de notre cœur notre Bénédiction Apostolique.

A Rome, le 12 Janvier 1774, la Ve année de notre Pontificat.

Fin des Lettres.

ON ne peut que nous ſavoir gré de placer à la ſuite de ces Lettres, où il en eſt fait mention pluſieurs fois, l'*Epître Dédicatoire* de la Theſe des RR. PP. Cordeliers de Turin. Cette Piece, qui fait honneur à GANGANELLI, n'en fait pas moins à ceux qui la lui dédierent; qui, lors qu'il n'étoit que Conſulteur du Saint-Office, ſurent juſtement apprécier ſon mérite, & ſemblerent préſager déja ſa gloire future.



EPISTOLA
DEDICATORIA
THESIUM THEOLOGICARUM,

Propugnatarum in Conventu S. Francisci Taurinensi, die 13ª Septembris, Anno Domini 1749, per F. Claudium-Antonium VELLET, ejusdem Ordinis Professum, sub moderamine R. P. BAUDIER, de Camberio, Professoris:

REVERENDO PATRI MAGISTRO

F. LAURENTIO GANGANELLI,

Sacræ Theologiæ Doctori eximio, necnon Romanæ Congregationis Sancti Officii Consultori *sapientissimo*, ex Ordine Minorum Sancti Francisci Conventualium.

PALLADEM intùs sapientem, & foris armatam finxerunt olim Poetæ: verùm quod in Pallade ingeniosè adumbraverat fabulosa antiquitas, hoc in te, Reverende Pater, ingenuè expri-



ÉPÎTRE DÉDICATOIRE D'UNE THESE DE THÉOLOGIE,

Soutenue dans le Couvent de S. François à Turin, le 13 Septembre 1749, par le F. Claude-Antoine VELLET, *Religieux du même Ordre, ſous la direction du R. P.* BAUDIER, *de Chamberi, Profeſſeur :*

AU TRÈS-RÉVÉREND PERE

F. LAURENT GANGANELLI, *Docteur en Théologie, Conſulteur de la Congrégation du Saint-Office, de l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels.*

CE que les Poëtes nous ont repréſenté dans la Déeſſe Pallas, s'accomplit en vous, très-Révérend Pere : ils la peignoient portant la ſageſſe dans ſon ſein, & ſe couvrant d'un bouclier pour la défendre. N'eſt-ce pas ainſi

mit ſinceritas. Uberrimos ſiquidem ſanctioris doctrinæ fontes, quibus præclara mens tua intus irrigatur, ditatur atque exornatur, tam copiosè tamque ſalubriter foràs emittis, ut & celebratiſſimam ſapientiſſimi viri famam tibimetipſi jure ac meritò adſciveris, & validiſſimam fortium armaturam firmiſſimumque præſidium, iis omnibus qui ad te confugiunt, potentiori præſtare patrocinio nunquam deſtiteris. Neque tutiùs profectò, Palladis Ægide protectus, poſſet quiſpiam decertare, glorioſiùſve triumphare, quàm ſub beneficâ tui nominis umbrâ. Securus ergo lætabunduſque in arenam deſcendo, ex quo fauſtiſſimis tuis ſub auſpiciis inire certamen, felici quodam omine, ac ſorte proſpero, mihi hodie, benignè adeòque perhumaniter eſt conceſſum.

Demirabuntur fortaſſe nonnulli, me tibi, licèt ignotum, Theologicas meas nuncupaſſe Theſes. Verùm demi-

que vous paroissez à notre admiration? Vous répandez si abondamment & avec tant de fruit la science dont votre belle ame s'est nourrie, enrichie & ornée, que vous vous êtes acquis avec justice la réputation d'un homme doué de la plus haute sagesse. Ceux qui ont recours à vous, sont assurés d'y trouver le plus puissant appui. Le bouclier de Pallas les protégeroit moins dans le combat, & ne rendroit pas leur triomphe si glorieux, que l'ombre bienfaisante de votre nom. Je me présente donc avec assurance & avec joie dans l'arene, puisque par un bonheur presque inespéré, on a bien voulu m'accorder l'avantage de combattre aujourd'hui sous vos auspices, ce qui m'est un présage de la victoire.

On sera peut-être surpris que j'ose vous dédier mes Theses sans avoir l'honneur d'être connu de vous; on

rari facilè desinet, quisquis adverterit, me in insigni ac perantiquo hocce Taurinensi nostri Ordinis versari Cœnobio, cujus alumni, pluribus sanè titulis commendandi, te inter honorarios ejusdem filios, nec humano dicam, sed divino propè consilio, connumerare certatim gestierunt, ac pro summo habuerunt honore. Quantumvis ergo ignotus sim tibi, Reverendissime Pater, extraneus tamen haudquaquam sum reputandus, sed domesticus quodammodo ac familiaris, dum tuis veluti in laribus propriis, studiorum meorum curriculum absolvere pro viribus satago.

Cùm vero juxta jurisperitorum effatum; Quæcumque in aliquo nascuntur, aut ædificantur fundo, ad ipsum fundi dominum pertinere dignoscantur, non alteri sanè jure potiori quàm tibi afferendi erant, ac consecrandi isti qualescumque laborum meorum ac vigiliarum fructus, quos in

ne le ſera plus, ſi l'on fait attention que je ſuis du célebre & ancien Couvent de Turin, dont les membres les plus recommandables à toutes ſortes de titres, ſe ſont empreſſés comme à l'envi, non d'eux-mêmes, mais comme par une eſpece d'inſpiration divine à vous affilier avec eux, & s'en ſont fait le plus grand honneur. Ainſi, quoique je vous ſois inconnu, M. R. P., vous ne pouvez pas me regarder comme un étranger, puiſque c'eſt dans une maiſon, dans une famille qui eſt devenue la vôtre, que je termine le cours de mes études.

D'après cet axiome de droit, Tout ce qui naît ou ſe bâtit dans quelque fonds, eſt reconnu appartenir au maître du fonds, je ne pouvois offrir qu'à vous les fruits de mes travaux & de mes veilles. Je les ai recueillis autant qu'il a été en mon pouvoir dans

primario hocce subalpinæ nostræ provinciæ lycæo ; tanquam domestico tuo in solo, pro tenuitatis meæ modulo, excerpsi atque collegi. Accipe igitur quod tuum est ; exiguum equidem munus, præstantissimisque tuis dispar longè meritis, si ipsum dumtaxat suspexeris offerentem ; nec tuis planè indignum obtutibus, si rem attenderis oblatam.

Tibi, venerabundus, sisto disceptationes de rebus Theologicis, in quibus (quemadmodum & in aliis liberalibus disciplinis) tam impensè, tamque laudabiliter, vel ab ipsâ tuâ adolescentiâ operam collocasti, ut alter veluti Saülus, supra coætaneos tuos mirificè in dies proficiens, neminem fermè ex discipulis superiorem, imò vix parem habueris. Juvenem Danielem in te redivivum reverebantur stupentes seraphici Populi nostri seniores, dùm te immaturâ adhuc ætate, gravissima profundissimæ sapientiæ, & consummatæ jam prudentiæ oracula promentem pas-

le premier Collége de notre Province de Piémont, comme dans votre propre fonds. Recevez donc, je vous prie, ce qui vous appartient. C'eſt un petit préſent, peu digne de votre mérite, ſi vous le conſidérez dans la perſonne qui vous l'offre ; mais ſi vous le regardez en lui-même, il vaudra quelque choſe à vos yeux.

Ce ſont des Theſes ſur la Théologie, dans laquelle, comme dans bien d'autres ſciences, vous vous êtes tellement appliqué dès votre jeuneſſe, que ſemblable à Saül, vous diſtinguant parmi vos Condiſciples, vous n'en trouviez aucun qui vous ſurpaſſât, & qui pût même vous égaler. Les Anciens de notre Ordre vous reſpectoient comme un autre Daniel, quand dans un âge tendre vous rendiez les oracles de la ſageſſe la plus profonde & d'une prudence conſommée. Ayant reconnu avec la plus grande ſatiſ-

ſim audiebant, & quem ſenectutis honore à Deo inſignitum læti aſpiciebant, inter Magiſtros in Iſraël, ſedere quantociùs juſſerunt, ut erudires plurimos.

Quàm perbellè, doctiſſime Mæcenas, quàm feliciter eorum reſponderis votis, imò & omnium ſuperaveris expectationem: teſtantur Aſcolum, Aximum, Mediolanum, Bononia, quæ te Salomonis ad inſtar ſapientiam magnificè ex Cathedrâ tractantem, ſummâ cum voluptate exceperunt; teſtantur præclara illa atque feraciſſima omnigenæ doctrinæ tuæ ſemina, quæ in tuis quos mirè excoluiſti diſcipulis, ad copioſiſſimam meſſem, quaquâverſum fiunt quotidie maturiora; teſtantur denique, & poſteris in ævum renunciabunt exquiſitiſſimæ illæ tuæ de rebus, tum Philoſophicis, tum Theologicis lucubrationes, in quibus ſapientia, quæ auſtera priùs rigidaque apparebat, tyroni-

faction que le Seigneur vous avoit doué de bonne heure de la maturité de la vieilleſſe, ils ſe hâterent de vous faire aſſeoir parmi les Maîtres en Iſraël, pour répandre la ſcience dont vous étiez rempli.

Que vous avez bien répondu à leurs vœux ! vous avez même ſurpaſſé leur attente : témoins Aſcoli, Fano, Milan, Bologne, qui reçurent avec tant de plaiſir les leçons de ſageſſe dont vous fîtes retentir leurs Ecoles, & qui vous regarderent comme un autre Salomon; témoins tant de Diſciples que vous avez formés, qui donnent aujourd'hui des fruits ſi abondans; témoins ces admirables découvertes ſi utiles à la Philoſophie & à la Théologie, par leſquelles la ſageſſe qui paroiſſoit autrefois ſi pénible, ſi épineuſe, ſi rebutante aux jeunes gens qui viennent la chercher dans les Ecoles, ſe montre ſous un viſage

bus præsertim, qui hanc in Scholis exquirebant, immutato jam vultu, ostendit se illis hilariter; ex quo potioris litteraturæ ac congenitæ tuæ eloquentiæ amœnis eam floribus adornasti, pretiosioribusque multiplicis ac variæ eruditionis gemmis illam decorasti.

Tua hæc est illa, Reverendissime Pater, gloria nunquam interitura, singulareque decus, quod in Scoticis lycæis, & facundiam subtilem, & subtilitatem novâ feceris arte facundam. Quid mirum ergo, si fidum inclytumque ducem te sequi, ac absolutissimum veluti protypum imitari ambiant, contendant, atque glorientur universi, tum præceptores, tum discipuli; elegantissimis atque doctissimis tuis ità delectentur litteris & scriptis, ut omnium jam terantur manibus, ac per orbem seraphicum absque præli adminiculo, sed solâ celeberrimi Autoris famâ, tanquam velocissimis deportata pennis, longè latèque circumferantur.

agréable & riant ; aujourd'hui que vous l'avez ornée des fleurs de la littérature, adoucie par l'aménité de l'éloquence qui vous eſt naturelle, & enrichie des plus précieux tréſors d'une érudition profonde & variée.

Une gloire qui vous eſt propre & qui ne s'effacera jamais, c'eſt d'avoir trouvé l'art d'allier dans les Ecoles de Scot la profondeur des penſées avec la facilité de les rendre, l'agrément du langage avec la métaphyſique du raiſonnement. Faut-il s'étonner, après cela, que les Maîtres & les Diſciples ambitionnent, s'efforcent, ſe glorifient de vous ſuivre comme leur guide aſſuré & leur plus excellent modele ; qu'ils faſſent leurs délices de vos ſavantes productions qui ont déja paſſé dans tant de mains, & qui ſe trouvent actuellement répandues dans tout notre Ordre, ſans le ſecours de la preſſe, uniquement portées ſur les ailes de la renommée de leur célebre Auteur ?

Fortunatissimæ meæ gratulor sorti, quòd ex eis nonnulla delibare, perlegere, atque meditari fuerit mihi datum. Enim verò si quod in re litteraria profecerim, illis me debere quàm plurimùm grato, lubentique animo profiteor. Novo itaque jure, æquissimo nimirùm perennis gratitudinis titulo, consecrandæ tibi erant, Mæcenas beneficentissime, Theologicæ meæ Theses. Ad locum si quidem unde exeunt flumina revertuntur, omnia intrant in mare, & mare non redundat: *hosce profectò qui ad te, veluti ad centrum citò properant cursu, tenuissimos licèt rivulos non aspernabitur, uti confido, neque respuet inexhaustum illud ac propè immensum altissimæ tuæ sapientiæ pelagus, quod una potuit Roma vastissimo suo complecti sinu.*

Exultavit sanè isthæc Domina gentium, ex quo varios ac inestimabiles suavioris eloquentiæ, doctrinæque solidissimæ thesauros publicis in disceptatio-

Je me félicite de les avoir recueillies, lues & méditées ; j'avoue volontiers, & avec reconnoiſſance, que je leur dois les progrès que j'ai pu faire dans la littérature. C'eſt un motif de plus qui excite ma gratitude, & m'engage à vous dédier mes Theſes. *Les Fleuves retournent dans l'endroit d'où ils ſont ſortis ; ils entrent tous dans la mer ſans la faire déborder.* J'ai la confiance que vous ne rejetterez point les petits ruiſſeaux qui coulent avec rapidité comme à leur centre dans cet océan immenſe de ſageſſe, que Rome ſeule pouvoit contenir dans ſon ſein.

Cette Reine des Nations vous vit avec étonnement & avec joie déployer dans les exercices publics les précieux tréſors de la plus douce éloquence & de la ſcience la plus profonde. Elle vous admira ſur-tout lorſqu'au milieu des applaudiſſemens de

nibus explicantem te stupens aspexit, dum in Sixtino nostro divi Bonaventuræ Collegio moderatoris optimi partes omnes, plaudentibus universis sodalibus tuis, sollicitè laudabiliterque adimpleres. Igitur inter præclara, præstantissimorum quibus abundat sancta Civitas, ingeniorum lumina, sic tu emicuisti, ut summus Pontifex (Benedictus XIV) æquissimus, si quis unquam fuerit æstimator, suis plusquam lynceis testatum discreverit oculis, arduo ac perhonorifico te Consultoris munere festinavit condecorare, ut nimirum, præfulgida tanquam lucerna, in sublimiori collocareris candelabro, sicque splendidiùs, faciliùsque luceres omnibus qui in domo Dei sunt.

Neque porro fefellit eventus; ex quo etenim in gravissimo purpuratorum Patrum, virorumque doctissimorum consessu, copiosos cœpisti sapientiæ tuæ radios effundere, demirati sunt illicò omnes, atque in dies magis magisque com-

vos Eleves, vous remplissiez avec tant de soin & de distinction la premiere place dans notre Collége de S. Bonaventure. Vous avez paru avec tant d'éclat au milieu des grands génies dont cette Ville abonde, que le Souverain Pontife Benoît XIV, si juste appréciateur du mérite, vous ayant connu par lui-même, de ses propres yeux, s'empressa à vous donner la Charge pénible & honorable de Consulteur du Saint-Office, pour vous faire briller sur le chandelier comme une lampe éclatante, & par ce moyen éclairer avec plus de facilité & d'avantage ceux qui sont dans la maison de Dieu.

L'événement justifia ses espérances; dès que vous fûtes entré dans cette auguste assemblée, composée des hommes les plus célebres par leurs dignités & leur savoir; l'éclat de votre sagesse fixa leur admiration, & leur

mendant singuli perspicuam illam tuam dicendi methodum, constantem styli & sermonis elegantiam, firmam ratamque in selectissimis tuis ad difficillima quæque consulta responsis sententiam, adeò ut eum sapientissimo Job jure posses optimo dicere : Auris audiens beatificat me, & oculus videns testimonium reddit mihi.... Qui me audiunt expectant sententiam, & intenti tacent ad consilium meum. *Sic reverà lucet, Pater Reverendissime, sic coruscat omnium oculis lucerna, tuæ doctrinæ splendore.*

Ast nec minus ardet caritatis in Deum & proximum fervor; verum jussus manum ori impono. Ea est etenim zeli veri Apostolici indoles, ut promeritas dedignetur, rejiciatque laudes, neque in alio prorsus velit gloriari, quàm in cruce Domini nostri Jesu Christi. Venerabundo

donna chaque jour de nouveaux motifs de vous eſtimer. On loue ſpécialement en vous la maniere de vous exprimer, l'élégance naturelle & ſoutenue du ſtyle, la juſteſſe, la fermeté de vos réponſes à toutes les difficultés qu'on vous propoſe, la ſolidité de vos avis dans les affaires les plus épineuſes; de ſorte que vous pourriez dire avec autant de vérité que le ſage Job; *L'oreille qui m'écoute eſt ſatisfaite de moi; l'œil qui me voit me rend un témoignage flatteur; ceux qui me conſultent attendent en ſilence mon ſentiment.* C'eſt ainſi, très-Révérend Pere, que tous les yeux ſont dans l'admiration de votre ſcience.

On ne rend pas moins de juſtice à l'ardeur de votre charité pour Dieu & pour les hommes: mais il eſt un ordre qui m'impoſe ſilence. Le véritable zéle Apoſtolique dédaigne & rejette les louanges les mieux méritées, pour ne

igitur silentio eximias prætereo virtutes tuas, indefessum nempe pietatis ac regularis disciplinæ studium, blandam morum comitatem, singularem in colloquiis affabilitatem, sinceram de omnibus bene merendi voluntatem, cæterasque omnes præclaras tuas animi tum corporis dotes, quas in te passim celebrant; imo nec condignè satis unquam se posse celebrare fatentur, quotquot eas propiùs intueri, amænissimoque tuo perfrui meruere contubernio. Inter ipsas siquidem eminet profunda tua humilitas, quâcum inconditâ hâcce meâ oratiunculâ diutiùs decertare, te invito, nequaquam volo, feliciùs utique, gloriosiùsque Theologico in isto discrimine, te annuente ac protegente, decertaturus. Dixi.

ſe glorifier que dans la Croix de J. C. Je tairai donc par reſpect vos vertus; cette étude infatigable de la piété & de la diſcipline réguliere, cette douceur dans les mœurs, cette affabilité dans les entretiens, ce deſir ſincere de plaire à tous, & tant d'autres excellentes qualités de l'eſprit & du corps, que célebrent & que ne peuvent aſſez dignement célébrer ceux qui ont l'avantage de vous approcher & de jouir des délices de votre amitié. Votre humilité ſurpaſſe toutes ces vertus; je ne veux point la bleſſer plus long-temps, ni vous louer malgré vous, ayant le bonheur & la gloire de combattre ſous vos auſpices.

Fin de la Premiere Partie.

